



Les lacets du piège

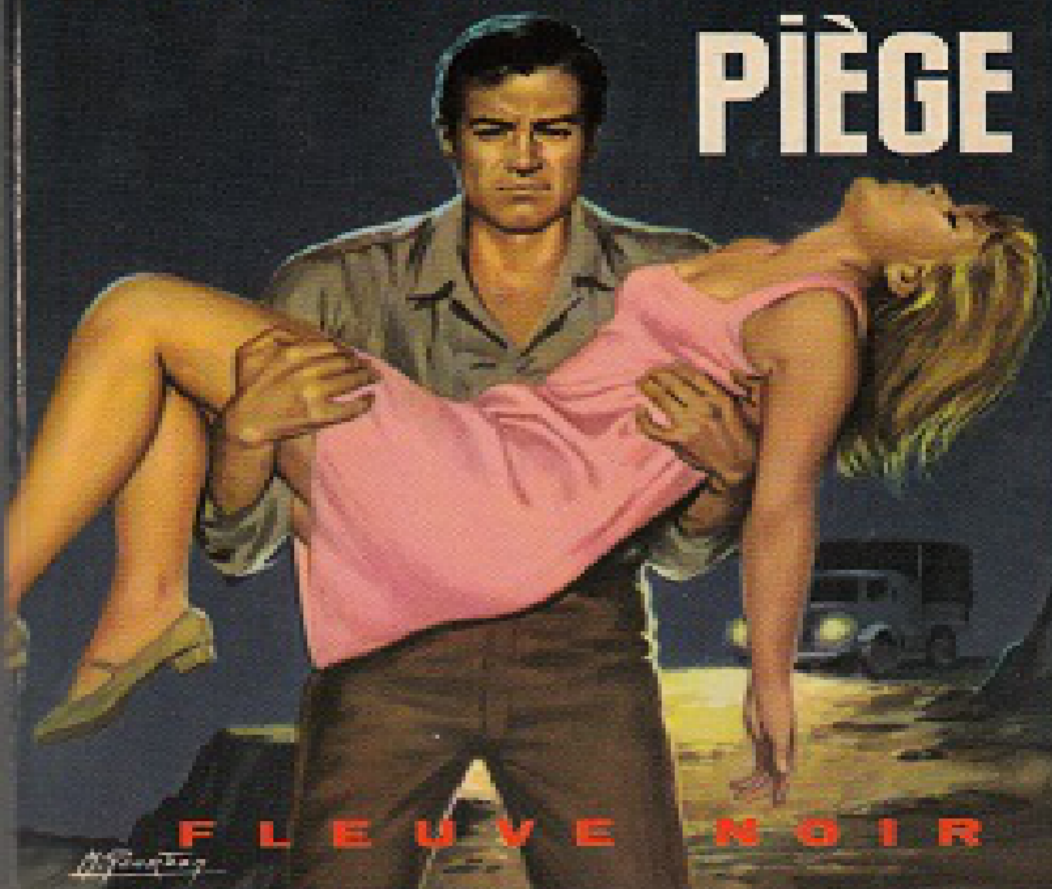
Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

G.-J. ARNAUD

LES LACETS *du*
PIÈGE



FLEUVE NOIR

Alfred Assolant

G.J. ARNAUD

LES LACETS DU PIÈGE

SPÉCIAL-POLICE

FLEUVE NOIR

1968

© 1968 « ÉDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS

CHAPITRE PREMIER

Vergara remonta le seau empli de morceaux de rochers et de sable, examina le contenu d'un œil blasé. Chiva n'avait pas encore rencontré la couche humide, et il y avait cinq jours qu'il creusait au fond de ce puits étroit. Dans la région, ils l'étaient tous, et c'était pourquoi jusqu'à présent ils avaient toujours trouvé du travail, mais les puits disparaissaient les uns après les autres au fur et à mesure que les grosses conduites de fonte amenaient l'eau de la Sierra.

Il regarda en direction de la mer, ne distinguant que très difficilement les hauts immeubles blancs qui s'étaient construits au cours de l'année. Jamais les trois ou quatre cents puits de la région n'auraient pu donner suffisamment d'eau pour fournir les étrangers qui venaient passer leurs vacances dans ces grandes constructions de béton. Les propriétaires de puits ne les faisaient plus curer. D'ailleurs, la plupart du temps, ils vendaient le terrain avec le puits, et on n'entendait plus jamais parler de ce dernier.

Vergara renvoya le seau au bout de la corde, laissa filer une vingtaine de mètres sur la poulie. Tout en bas, si bas que le son de sa voix ne pouvait monter jusqu'à lui, Chiva poursuivait son travail de taupe, dans la demi-obscurité, la chaleur, l'air irrespirable et juste assez de place pour pouvoir bouger. À peine un mètre de diamètre et même un Chiva pouvait à peine travailler dans un espace aussi restreint.

Et il travaillait dur. La preuve, à peine le seau vide attaché, il accrochait l'autre rempli à ras bord. Vergara le hissa lentement, l'inspecta en jurant : à croire que le fond du puits s'était soudain percé et que l'eau avait filé ailleurs.

Avant de renvoyer le seau, il prit une bouteille d'eau bien fraîche dans une sorte de glacière portative, en but deux ou trois gorgées avant de la faire descendre vers Chiva. Autrefois, ils pouvaient encore se payer de la bière lorsqu'ils travaillaient sur un puits, mais le bon temps était fini, et, avant de s'occuper de celui-là, ils avaient attendu du travail pendant un mois.

Vergara, c'était toujours lui qui discutait des conditions de travail, avait accepté un forfait de mille pesetas, la dernière des choses à faire. D'habitude, il demandait cent pesetas par jour pour les deux, plus une prime de cinq cents pesetas lorsque l'eau emplissait à nouveau le fond

du puits.

Mille pesetas, deux cents d'avance et cinq jours que Chiva creusait sous la terre, avec une pioche modèle réduit à cause du manque de place.

Soudain, il eut envie de se pencher dans le trou noir et de crier :

— Arrête, nous ne trouverons jamais !... Jamais plus ! L'eau s'est perdue dans la région, et ils la font venir de la Sierra. Nous irons travailler ailleurs, dans la Sierra s'il le faut.

Mais il ne le fit pas, sachant que c'était impossible. Chiva et lui ne connaissaient que le métier de puisatier, ne pouvaient que travailler ensemble. Et qui voudrait de Chiva ? Lorsqu'ils étaient restés un mois sans travail, Chiva avait, pour la première fois, parlé sur un ton de révolte.

— Je vais partir. Sans moi, tu trouverais du travail. Il n'y a plus de puits pour nous.

— Où veux-tu aller ?

— Peut-être dans une ville pour mendier. Ça risque de marcher. Il y a des gars qui se font plusieurs centaines de pesetas par jour.

— Tu ne sauras jamais mendier.

— *Que va ?* Je ne sais pas, mais j'apprendrai. L'apprentissage doit être rude, mais après... Tiens ! lorsque je serai riche, je te ferai signe et tu me rejoindras.

— On aurait dû te faire mendier plus tôt.

— C'est ce que les gens disaient à ma mère... Et, à cette époque, c'était encore plus dur. Mais elle n'a jamais voulu. Tu le sais bien, puisque tu habitais la même maison que moi à Murcie. La fierté de ma mère ne m'a pas rendu service. Aujourd'hui, je serais riche, parfaitement rodé.

Vergara lui avait demandé s'il pensait vraiment que sa mère n'avait obéi qu'à un sentiment de fierté.

— Elle m'aimait bien, mais elle n'aimait pas me montrer aux gens. Je la comprenais très bien, mais je suis content qu'elle soit morte. Pour elle, pas pour moi. Non, je ne pourrai jamais mendier, mais je vais partir pour l'ouest. Il paraît qu'il y a un couvent, en Estramadura, qui recueille les mal foutus comme moi.

— Tu n'aimais pas les curés, il me semblait.

— Eh bien ! j'apprendrai. S'ils me nourrissent bien, me donnent un bon matelas, je veux bien chanter quelques cantiques à la messe. J'ai une belle voix, dit-on.

— Et tu ne pourras plus jamais sortir de ton couvent.

Chiva, rendu muet par cette phrase, n'avait pas poursuivi la conversation. Quelques jours plus tard, don Pedro leur avait demandé de venir curer son puits dans le pacage de ses moutons.

Même mendier devenait impossible. La police faisait la chasse à tous les infirmes, vrais ou faux, qui essayaient de s'approcher des stations balnéaires nouvellement construites. La répression de la mendicité devenait telle que, parfois, on arrêtait les deux hommes pour leur demander de quelle façon ils gagnaient leur vie, et les yeux des policiers se posaient avec soupçon sur Chiva.

— Puisatiers, hein ? Voyons votre matériel !

Ils fouillaient dans la vieille camionnette Renault pour examiner leurs outils.

Chiva tira sur la corde pour le rappeler à l'ordre, et il se hâta de remonter le seau plein de sable et de bouts de rochers. Chiva y avait remis la bouteille vidée à moitié. Vergara la plaça dans la glacière portative après une gorgée rapide. Il revint examiner le sable, le tâta, mais n'y découvrit aucune trace d'humidité. Don Pedro s'était-il fichu d'eux en leur faisant curer un puits asséché depuis des années ?

Il se pencha par-dessus la fragile margelle en pierres sèches.

— Chiva ?

Peut-être entendit-il, mais ne jugea pas utile d'interrompre son travail. Acharné, il était capable de creuser sans s'arrêter pendant des heures.

— José ? Laisse tomber. On ne trouvera jamais.

Toujours rien. Chiva creuserait jusqu'à l'épuisement s'il le fallait. Il aimait trouver l'eau, la sentir sourdre sous son corps, et il prenait plaisir à en boire de cette eau, même souillée, même boueuse. Il renonça à l'appeler et remonta un autre seau, le vida, le renvoya et attendit le léger signal pour remonter l'autre. Il commença de les compter, oublia au dix ou onzième. L'après-midi s'éternisait dans la chaleur salée de ce coin perdu. Il perdit toute notion du temps, ne sortit de sa torpeur qu'en entendant le bruit du moteur. Une voiture roulait vers eux dans le chemin tapissé de sel, la Mercedes de don Pedro.

Vergara soupira. Le propriétaire venait aux nouvelles, et il n'en avait pas de très bonnes à lui annoncer. Le sable et les rochers restaient désespérément secs.

Il continua de travailler, attendit que le moteur de la Mercedes s'éteigne pour se retourner. Don Pedro n'était pas seul, et un gros

homme chauve au teint rose, corpulent et les yeux protégés par des lunettes noires, marchait à côté de lui.

Allemand ? Belge ? Ils se disputaient les terrains de la côte pour les lotir. Le gros homme ôta ses lunettes pour les nettoyer avec son mouchoir, tandis que don Pedro s'adressait à Vergara.

— Alors, cette eau ?

— Rien à faire, répondit le puisatier. Nous travaillons dur, mais pas possible de la trouver.

— Ne vous en faites pas, dit don Pedro.

Cette façon de vouloir le rassurer le mit soudain en garde. Pourquoi ne s'en serait-il pas fait alors qu'au bout de cinq jours ils n'avaient pas découvert une seule trace d'humidité ?

— Mais que fait cet homme ? demanda l'étranger dans un mauvais espagnol.

Son accent était indéfinissable, mais Vergara penchait pour l'allemand. Il en avait connu plusieurs depuis son enfance.

— Lui et son compagnon curent mon puits. Autrefois, il alimentait la maison en ruine que vous voyez plus loin. Il était très important, puis il s'est tari progressivement et, l'an dernier, a complètement cessé de donner de l'eau.

Mais l'autre n'écoutait pas.

— Vous voulez dire qu'il y a un homme dans le fond de ce trou ? Pas possible. Un enfant, plutôt. Comment travailler ? Et je suis sûr que le puits va en se rétrécissant dans le fond.

— Justement. Il n'y a qu'eux pour faire ce travail maintenant.

— Un homme dans le fond ? insista l'Allemand.

Vergara pensait maintenant qu'il ne pouvait s'agir que d'un Allemand.

— Mais oui.

Don Pedro était gêné. Soudain furieux, Vergara accrocha le panier à la place du seau.

Chiva comprendrait que le travail était fini et se hisserait à l'intérieur.

— Vous allez voir, dit don Pedro à voix basse. C'est assez extraordinaire.

Vergara sentit le poids de son camarade et commença de le hisser à la force des bras. L'Allemand s'approcha du puits, jeta un coup d'œil

à l'intérieur.

— Est-ce profond ?

— Au moins vingt mètres, répondit Vergara les dents serrées.

— Mais comment peut-il voir tout au fond ?

— Chiva a des yeux de chat.

Don Pedro restait à distance, ennuyé que son compagnon montre une telle curiosité. Il n'aurait rien dû lui dire. Heureusement qu'il n'avait pas son appareil photo sur lui, il aurait été capable de prendre quelques clichés.

La tête de Chiva apparut hors du puits. Sous des cheveux bouclés très noirs, un visage d'adolescent souriait. Vergara et lui avaient le même âge, trente ans, mais le premier paraissait être son frère aîné d'une quinzaine d'années.

— Bonsoir, dit Chiva.

Le regard de l'Allemand allait de Chiva à la cage d'oiseau qu'il tenait à la main. À l'intérieur, un canari sautillait sur son perchoir en s'efforçant de maintenir son équilibre.

— Tico, dit l'infirme en présentant son oiseau. Il me tient compagnie dans le fond et il sait le premier si l'air n'est plus respirable. Il a une certaine façon de battre les ailes et s'arrête de chanter. Tico m'a plusieurs fois sauvé la vie.

Vergara prit le panier à deux mains et transporta son ami jusque sur le siège de la camionnette.

— Faut que je pisse, dit Chiva.

— Je vais les retenir là-bas.

L'Allemand se détachait du puits pour les rejoindre, mais Vergara le regarda d'une telle façon qu'il s'immobilisa, sortit un paquet de cigarettes. Le puisatier en prit une.

— Votre ami ?

— Merci, je la lui donnerai.

— C'est un accident qui l'a privé de ses deux jambes ?

— Il est né comme ça.

— Mais vous ne faites que cela, curer les puits ?

— Ceux de la région sont très étroits. Personne ne pourrait le faire. Autrefois, on les faisait creuser par des enfants. Maintenant, c'est interdit.

L'Allemand lui donna du feu. Vergara alluma les deux cigarettes,

en porta une à Chiva.

— Le touriste est curieux ? demanda joyeusement celui-ci. Tu me passes la bouteille d'eau ?

— Tout de suite.

Don Pedro expliquait pourquoi les puits étaient aussi étroits :

— Jadis, on ne savait comment les étayer. On pensait que plus le diamètre était petit, moins on risquait d'éboulements.

— Il faudrait les refaire entièrement.

— Maintenant, ça n'a plus d'importance. L'eau nous vient de la Sierra. Elle est plus douce.

— Mais vous avez fait curer celui-ci.

— Je ne savais pas que j'allais vous vendre ce terrain.

Vergara apporta la bouteille d'eau à Chiva qui la prit entre ses mains terreuses.

— Encore fraîche, une chance.

— Don Pedro a vendu son terrain. Je crois que, pour le puits, c'est fichu.

L'infirme avala quelques gorgées d'eau, puis lui passa la bouteille.

— Il nous paiera bien le forfait.

— Mais il n'y a pas d'autres puits dans la région.

Don Pedro et l'Allemand venaient vers eux en discutant, mais les yeux du propriétaire exprimaient un grand embarras.

— Vous faites ce métier depuis longtemps ? demanda l'Allemand.

— Depuis que je peux le descendre dans les puits à la force des poignets. Il y a bien une douzaine d'années.

Au loin, les immeubles transformaient l'horizon en une ligne de créneaux irréguliers. Le tout ressemblait à une immense et colossale forteresse.

— Si je comprends, dit l'Allemand, le tourisme vous empêche de travailler ?

Les deux hommes tirèrent sur leur cigarette sans répondre. Don Pedro se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Pourtant, c'est la grande chance de votre pays. Toute l'Europe vient ici dépenser son argent, et il y aura de plus en plus de monde dans les années à venir. Je viens d'acheter ce terrain au *señor* Morales. Tout ce terrain jusqu'à la mer. Nous allons construire un ensemble

prodigieux pour les Allemands.

Don Pedro intervint :

— Oui, c'est vrai. Il est inutile de redescendre dans le puits demain. Je vais vous régler votre forfait. Je vous dois encore huit cents pesetas ?

— C'est exact, dit Vergara, huit cents.

Le propriétaire sortit son portefeuille, y prit un billet de mille parmi les autres, le tendit.

— Prenez-le et trouvez vite un autre travail.

— Je n'ai pas deux cents pesetas pour vous rendre.

— Gardez tout. Essayez d'aller dans la Sierra de Segura. On construit une route, et ils ont peut-être besoin d'ouvriers comme vous pour travailler à flanc de paroi.

Les deux puisatiers échangèrent un regard.

— Nous ne le savions pas, dit Chiva. Merci du renseignement, don Pedro. C'est peut-être ce que nous avons de mieux à faire.

— Merci aussi pour les deux cents pesetas, ajouta Vergara sèchement. Ça nous paiera l'essence jusqu'à la Sierra.

L'Allemand aurait voulu ajouter autre chose, mais don Pedro l'entraînait déjà vers la Mercedes. Vergara alla chercher tout le matériel, les seaux et les outils, sans oublier la corde, et jeta le tout sous la bâche trouée de la camionnette.

— Comment va-t-on à la Sierra de Segura ? demanda Chiva.

— Il y a deux cents kilomètres au moins. On peut déjà aller à Albacete, et, là-bas, ils sauront peut-être où elle se trouve, cette fameuse route que l'on taille dans la montagne.

— Tu crois que don Pedro dit vrai ?

Vergara tira doucement sur le mégot de sa cigarette avant de répondre.

— Possible. De toute façon, la région est perdue pour nous. Il n'y a plus de travail et on nous a assez vus.

— Il y a peut-être de l'embauche dans le bâtiment. Suspendu dans mon panier, je peux crépir les façades ou les peindre. Ce ne doit pas être bien compliqué.

— On peut toujours aller voir dans la Sierra de Segura.

Chiva approuva :

— Allons-y. Nous avons de quoi vivre un mois maintenant, en

faisant attention. Le plus dur sera pour l'essence.

Il passa son petit doigt entre les barreaux de la cage, et Tico le mordilla doucement.

— Il a faim.

— On va acheter du pain en route, et aussi de quoi casser une bonne croûte. Puis on roulera le plus longtemps possible avant d'essayer de roupiller dans un coin.

— Bon programme, dit Chiva. J'ai toujours eu envie de voyager et je ne connais que la région de Murcie.

Vergara mit le moteur en route, l'écouta tourner pendant une bonne minute.

— Tu crois qu'il tiendra le coup ?

— Faudra bien. Il aurait besoin d'une bonne révision, et on bouffe toute l'huile que l'on veut.

Ils passèrent devant don Pedro et l'Allemand en train de discuter en marchant lentement. L'Espagnol agita mollement le bras, tandis que son compagnon inclinait la tête à plusieurs reprises.

— Une bonne affaire pour don Pedro, dit Chiva. Combien de milliers de pesetas, crois-tu ?

— Inutile d'y songer. On ne pourrait arriver à imaginer la somme que ça ferait.

— Je suis bien content qu'on s'en aille, dit Chiva.

Vergara resta silencieux.

— Oui, bien content, répéta-t-il.

— Tant mieux pour toi, répondit son ami agacé.

— Content parce qu'il n'y avait pas d'eau au fond du puits. Jamais on ne l'aurait trouvée, et, avec le forfait, on risquait de passer toute notre vie à chercher une chose qui n'existait pas. La nappe a dû s'épuiser ou se déplacer ailleurs.

CHAPITRE II

Vergara aperçut la traînée humide qui traversait la route et immobilisa la camionnette contre la paroi.

— Voilà de l'eau, dit-il à Chiva que la chaleur de ce début d'après-midi engourdisait sur son siège.

Au-dessus de sa tête, Tico se balançait sans entrain dans sa cage.

— Toujours ça, dit l'infirme. J'ai soif.

Son ami alla remplir une bouteille à la source et la lui passa, puis il sortit la bonbonne paillée pour la remplir. Le radiateur fuyait depuis deux jours, la faute à ces routes de montagne impossibles. Ils n'avaient pas encore trouvé celle qui se construisait dans la Sierra de Segura, et avaient dépensé beaucoup d'argent en essence et surtout en huile. Il ne leur restait que deux cent quarante pesetas maintenant, et personne n'était capable de leur indiquer où se construisait cette route, même les motards de la police qui les avaient arrêtés une demi-douzaine de fois n'avaient pu les renseigner utilement.

— Tu n'as pas l'impression que nous tournons en rond ? demanda Chiva après avoir bu la moitié de la bouteille.

Il décrocha la cage et remplit l'abreuvoir de Tico.

— Ce n'est pas qu'une impression, dit Vergara, mais cette route doit bien exister, si don Pedro ne nous a pas menti. Pour la creuser, il faut du matériel, des engins, et ils doivent laisser une trace. Nous sommes bien dans la Sierra de Segura, et, dans deux heures, nous rejoindrons la route de Grenade.

Il remplit le radiateur à ras bord et alla emplir la bonbonne à nouveau. L'eau qui coulait du flanc de la montagne était très fraîche, débordait d'une petite vasque naturelle pour traverser la route et se perdre dans le ravin.

Chiva accrocha de nouveau la cage de Tico au-dessus de lui, sortit sa blague à tabac pour rouler des cigarettes. Il tendit la première à Vergara, lorsque ce dernier vint s'asseoir à son volant.

— Il vaut mieux continuer, non ?

— Pourquoi don Pedro nous aurait-il menti ? Il avait dû lire sur le journal qu'une route se construisait quelque part dans les Sierras, mais peut-être qu'il s'est trompé de nom.

La vieille Renault repartit sur la route poussiéreuse, soulevant un nuage d'un blanc sale dont une partie pénétrait par les vitres cassées depuis longtemps. De temps à autre, Tico s'ébrouait dans l'abreuvoir pour nettoyer ses plumes.

Une heure plus tard, ils rencontrèrent un troupeau de moutons en route vers les herbages des hauteurs. Trois bergers le dirigeaient, et il y avait au moins mille bêtes. Vergara fendit doucement la masse uniformément couverte de poussière. La laine fermentait et dégageait une odeur terrible.

Il salua un berger qui marcha quelque temps à côté de la camionnette.

— Une route ?

L'homme interpella ses compagnons, reçut des réponses que les deux puisatiers ne comprenaient pas. Ces hommes s'exprimaient en une sorte de patois rocailleux.

— Peut-être plus au nord. C'est possible, dit l'homme. Lui, là-bas, qui porte un agneau né de la nuit, croit en avoir entendu parler.

Ils achevèrent de traverser le troupeau. Chiva ralluma sa cigarette.

— Crois-tu qu'il arrive qu'un mouton ou un agneau tombe dans le précipice ?

— Ça doit arriver, dit Vergara.

— On aurait pu le leur demander. Moi, je serais bien descendu pour récupérer un peu de viande. Ça nous aurait gagné quelques jours de nourriture.

Frappé par cette idée, Vergara jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Derrière eux, la masse des moutons roulait sur la mauvaise route.

— Trop tard, maintenant, et on ne peut les suivre en attendant l'occasion.

Avant d'arriver sur la route nationale, ils traversèrent un petit village, et Vergara alla acheter quelques provisions dans une petite épicerie sombre envahie par les mouches. La femme qui le servit regardait le visage de Chiva tourné vers eux.

— C'est votre frère, là-bas ? Il est bien jeune. Pourquoi ne descend-il pas de voiture ?

— Il est fatigué, répondit Vergara en achetant un morceau de saucisse sèche et un peu de vin.

En sortant, il désigna les cageots de légumes et de fruits flétris exposés en plein soleil.

— Vous feriez mieux de les rentrer, un troupeau de moutons sera là dans une heure.

— Il en passe tous les jours, dit la femme du fond de sa boutique. C'est l'époque.

Chiva regardait toujours la femme, alors que son ami mettait en route.

— Elle te parlait de moi.

— Elles me parlent toutes de toi, répondit Vergara en plaisantant.

— J'ai eu peur qu'elle ne vienne me parler et me voie complètement. Inutile qu'elle sache, hein ? Tous ces gens qu'on ne voit qu'un moment, ils croient que je suis un beau garçon complet.

À la sortie du village, il y avait une pompe à essence comme on n'en voyait plus que dans les endroits reculés. Un appareil très simple vissé sur un bidon de deux cents litres. Vergara ralentit instinctivement, mais ne s'arrêta pas.

— En roulant doucement, on dépense moins. Il ne doit pas rester grand-chose dans le réservoir. Sept, huit litres.

Chiva souriait dans le vague. Peut-être pensait-il à l'épicière du village.

— Si jamais on tombe en panne dans ces montagnes, commença Vergara.

Puis il se tut, haussa les épaules. Il n'aurait pas dû acheter cette nourriture pour sacrifier tout l'argent à l'essence. Et l'huile ? Le moteur chauffait de plus en plus, la route montait en quelques lacets très raides vers un col invisible.

— Tu crois que c'est bien payé le travail de la route ? demanda brusquement Chiva. La région est bien aride et les hommes doivent chercher du travail. Ces paysans sont bien capables de travailler pour un morceau de pain. Il ne pousse pas grand-chose dans le coin. C'est du vin du pays que tu as acheté ? Il doit empâter la bouche et monter à la tête.

Tout de suite après le col, la route redescendait vers une plaine étroite, au fond de laquelle luisait la route nationale. Vergara arrêta la camionnette dans l'ombre d'un rocher.

— Il faut laisser refroidir le moteur. Tu veux sortir ?

— Installe-moi sur cette pierre plate.

Chiva portait un pantalon de toile. Une fois sur la pierre, il arrangea chaque jambe avec soin. Un passant aurait pu croire qu'il en possédait réellement, n'eût été l'absence des pieds. Il commença de

rouler une cigarette, tandis que Vergara vérifiait l'huile, l'essence et l'eau.

— On descendra au frein jusqu'à la route. Ça économisera un peu l'essence, un litre ou deux. Si on tombe en panne, on aura des ennuis avec les flics.

— Peut-être que ceux qui surveillent la nationale en bas sont mieux renseignés sur la route en construction.

Puis il déboutonna son pantalon, se traîna tout au bout de la pierre plate à la force des bras. Vergara regarda ailleurs, vers le bas de la côte. Jamais il n'avait traversé une région aussi désertique et vu si peu de véhicules. Sauf évidemment sur la nationale, là-bas, où la circulation paraissait importante.

— Bon, si tu veux me remettre en place, je suis prêt.

Ils descendirent lentement, pour ne pas échauffer les freins. Puis il y eut une longue ligne droite, et Vergara laissa aller la camionnette. Tout au bout, à un kilomètre, la nationale coupait leur route.

— Si on mangeait avant ? Il commence à se faire tard. Il est au moins huit heures du soir, non ?

— On ne peut pas rouler toute la nuit. Il faudra bien trouver un endroit pour coucher, mais pas sur la grande route. Les flics nous demanderaient constamment nos papiers.

Ils partagèrent le pain et le morceau de saucisse sèche, burent un peu de vin.

— C'est de la purée, dit Chiva, et il monte vite à la tête, celui-là.

Après chaque gorgée, ils devaient avaler deux ou trois fois plus d'eau.

— Je crois qu'il faudra prendre de l'essence. Au moins cent pesetas à la prochaine pompe. Le temps qu'on arrive dans un village où l'on pourra nous renseigner. Une route, ça ne se construit pas en secret tout de même. Il faut du monde. Surtout une route de montagne. Pour les enrochements, par exemple, ils ont besoin de gens comme nous.

— On a nos outils, dit fièrement Chiva. Et je n'ai pas le vertige. Avec une bonne corde, je peux me balancer à plus de cinquante mètres et je n'aurais pas peur si je sais que c'est toi qui tiens l'autre bout.

— Dépêchons-nous, dit Vergara, je suis sûr qu'on va nous renseigner au poste d'essence.

Le crépuscule s'étirait lorsqu'ils roulèrent sur la nationale en direction du nord. Mais les kilomètres s'ajoutèrent sans qu'ils

découvrent la moindre pompe.

— Pas croyable, disait Vergara la gorge contractée. On devrait ne plus rouler depuis longtemps.

— Là-bas, cette lueur... Une station-service, non ?

Vergara accéléra et, soudain, ce fut la panne sèche. La lueur rouge se trouvait à un bon kilomètre.

— Je vais avec le jerrycan, dit Vergara.

— C'est plat. Je peux me mettre au volant et tu pousseras.

L'autre n'eut pas le courage de lui refuser. Chiva adorait s'installer au volant et se donner l'illusion de conduire.

— D'accord. Serre bien le talus, sinon on aura des histoires avec les motards.

Il commença à pousser, mais ce n'était pas aussi plat qu'ils l'avaient cru. Bientôt, il dut ôter sa chemise trempée, pour continuer à pousser en direction de la lueur rouge qui ne se rapprochait pas très vite. En fait, il semblait y avoir au moins deux kilomètres. Les mains crispées sur le volant, Chiva l'oubliait, ne se rendait pas compte qu'il s'épuisait.

Lorsque la camionnette roula sur le ciment de la station-service, Vergara n'en pouvait plus. Il fit un dernier effort, et lorsque Chiva eut serré le frein, il s'assit sur le marchepied, haletant et incapable de dire un mot.

— Bonsoir, dit l'homme en blouse bleue. Alors, combien j'en mets dans votre réservoir ?

Vergara sortit un billet de cent et le lui tendit.

— Très bien, monsieur.

— Hé ! dit Chiva depuis son volant, vous n'avez pas entendu parler d'une route en construction dans le coin ?

— Une route ? Je sais qu'on vient d'agrandir la nationale et de la goudronner, mais je n'ai jamais entendu parler de route.

Vergara se leva et prit la bouteille d'eau. S'il ne buvait pas, il ne pourrait jamais parler.

— Il y a un village près d'ici ? demandait encore Chiva.

— À une vingtaine de kilomètres, tout de suite après le col. La route a été déviée et, de nuit, il ne faut pas louper la bifurcation. Voilà cent pesetas. Huile, eau ?

— Merci, dit Vergara. Tout va bien.

Il n'avait plus assez d'argent pour l'huile et ne voulait pas donner un pourboire pour l'eau.

— Mais de quelle route vouliez-vous parler ? demanda le pompiste qui aurait bien voulu prolonger la conversation.

Depuis la tombée de la nuit, les voitures se faisaient rares et il s'ennuyait.

— On la construirait dans la Sierra.

— Jamais entendu dire une chose pareille. Vous venez de loin ?

— De la côte.

— Pour vous embaucher ?

Chiva glissa à sa place habituelle en s'efforçant de ne pas attirer l'attention du pompiste.

— Voilà, dit Vergara. On n'a rien de touristes, pas vrai ?

— Il commence d'y en avoir, répondit l'autre. Début juillet, c'est quand même l'époque. Des Français, des Allemands et tous les autres.

La camionnette démarra au moment où il voulait donner un conseil aux deux hommes. Plus loin, dans les lacets, la route était en réparation et il fallait faire attention, sinon on risquait de se retrouver dans le précipice.

— Comment veux-tu que ce type, qui vit tout seul sur le bord de la route, sache quelque chose ? disait Chiva. Je suis sûr qu'au village on nous renseignera. Il n'y a pas de raison pour que don Pedro nous ait menti au sujet de cette route.

— Aucune, reconnut son ami, mais il s'est peut-être trompé de Sierra. Et, pour lui, ça n'avait aucune espèce d'importance. Au contraire, il était très satisfait de nous donner son tuyau, même s'il n'était pas tout à fait certain.

— Tu crois ?

— Les gens riches sont ainsi. Désinvoltes. C'est très bien porté. On n'attache aucune importance aux choses.

Les deux motards se trouvaient arrêtés sur le bord de la route et les regardèrent passer.

— Ils vont s'amuser à nous rattraper, dit Chiva. Dans un moment, ils monteront sur leur belle moto et se taperont quelques kilomètres à fond de train pour le plaisir de nous rejoindre et de nous faire signe.

Il se retourna longuement, puis tapa sur le bras de son compagnon.

— Gagné ! Ils arrivent.

Vergara se rangea soigneusement sur le bord de la route, et les deux hommes sortirent leurs papiers.

— Puisatiers, s'étonna le motard qui avait abandonné sa moto tandis que l'autre surveillait la circulation. Que venez-vous faire dans la région ?

— Travailler à une route. On nous a dit qu'il se construisait une route dans la Sierra de Segura. On demande partout et personne ne peut nous renseigner. Le pompiste de la station-service plus haut n'en savait rien.

— Hé ! Pablo, tu as, entendu parler d'une route en construction dans la Sierra, toi ?

— Non, fit l'autre en se rapprochant. On vient de réparer celle-ci qui en avait bien besoin. Sur quatre-vingts kilomètres.

Les deux amis se regardèrent.

— Don Pedro a peut-être confondu, dit Chiva.

— Et il n'y a pas de puits à creuser, dit le motard. Si vous cherchez du travail, ce n'est pas ici que vous en trouverez. Allez, vous pouvez continuer.

Les deux motards rebroussèrent chemin et s'enfoncèrent dans la nuit. Vergara démarra doucement et roula de même. À quoi bon dépenser de l'essence, maintenant ?

— On pourra toujours vendre la camionnette, dit Chiva. On nous en donnera bien cinq mille pesetas, non ?

— Peut-être, répondit Vergara en pensant à autre chose.

— J'ai toujours ma caisse à roulettes et mes patins en bois. Je me débrouillerai toujours, tu sais ?

Autrefois, ils allaient travailler avec un vélo. Vergara arrimait la caisse de son ami sur le porte-bagages renforcé et le transportait n'importe où. Puis ils avaient pu acheter cette camionnette, et ce jour-là avait été le plus beau de toute leur vie. Dix mille pesetas, économisées patiemment pendant des années. Chiva pleurait de joie en s'installant sur la banquette défoncée.

— On recommencera ailleurs. Il doit bien y avoir un endroit où l'on a besoin de nous, murmura Chiva.

Le silence qui suivit lui fit peur.

— Il n'est pas possible que l'on n'ait pas besoin de nous quelque part, répéta-t-il. Et si on ne trouve rien, tu me conduiras en Estramadura. Dans ce fameux couvent...

— On risque de le chercher comme la route, répondit Vergara.

— Non, je suis sûr qu'il existe. Je l'ai lu dans un journal.

Vergara donnait des coups de phares, cherchant l'entrée d'un chemin pour y garer la camionnette pour la nuit. Depuis leur départ, ils couchaient dans le véhicule. Chiva s'étendait sur la banquette où il avait suffisamment de place. Lui passait à l'arrière où il s'était installé une paillasse en paille de maïs.

— Demain sera un autre jour, dit-il. On va s'arrêter avant ce fameux village.

— D'ici là, essaya de plaisanter Chiva, ils auront peut-être retrouvé cette sacrée route.

Ils se mirent à rire. Mais Vergara remarqua que la route grimpeait en lacets dangereux, et ils n'avaient pas trouvé d'endroit propice pour dormir.

— Il faut que je continue un peu pour sortir de ces tournants.

Derrière eux, une paire de phares s'impatiente et il se serra le plus possible à droite. Une voiture blanche les dépassa.

— Une DS, ce sont des Français, dit Chiva. Ils doivent rentrer dans leur pays.

La voiture fonçait devant eux et puis, soudain, elle bascula en avant. Les deux feux rouges éclatèrent en vain en plein ciel.

— Ils ont loupé le tournant ! hurla Vergara en freinant à mort.

Les chocs répétés de la DS sur les rochers leur parvinrent pendant de longues secondes. Lorsque Vergara se fut garé avec soin et qu'il fut descendu, c'était à nouveau le silence de la nuit. Avec précaution, il s'approcha du précipice, ne vit rien.

— Antonio ! appela Chiva.

Il revint vers lui.

— On n'entend rien, et c'est noir comme dans un gouffre.

— Porte-moi là-bas, dit Chiva.

CHAPITRE III

Allongé sur une roche, Chiva essayait de distinguer le fond du ravin.

— Une vingtaine de mètres, annonça-t-il d'une voix étouffée, mais pas plus de vingt-cinq. Si tu éteignais les phares ?

— Les phares ? demanda Vergara sans comprendre.

— Sinon les gens s'arrêteront. Plusieurs voitures sont en train de monter le col.

Il obéit et revint vers son compagnon. Une voiture passa dans le tournant, mais ses codes ne les éclairèrent pas.

— Je vais descendre, dit Chiva. Tu peux apporter le panier et la corde. La paillasse également, pour éviter le frottement contre la roche.

— Descendre ? Mais ils sont certainement morts.

— Justement, dit Chiva. Je n'en ai que pour un petit quart d'heure. Le temps d'arriver jusqu'à eux et de revenir.

Le moteur d'un véhicule bourdonnait en contrebas, couvrant les appels des insectes nocturnes. La nuit était chaude, parfumée avec un arrière-goût âcre de goudron. Tout l'été en puissance était contenu par cette nuit tranquille.

— Tu n'y verras rien, dit Vergara.

— Ce sera beaucoup mieux, non ?

— Les deux motards peuvent venir patrouiller jusqu'ici.

Chiva tendit le bras.

— Tu peux dissimuler la camionnette derrière ces buissons. De la route, ils n'apercevront rien. Donne-moi ton briquet.

— Mieux vaudrait une torche.

L'infirme glissa le briquet dans sa poche, ramassa quelques cailloux qu'il jeta les uns après les autres. Tous tintèrent contre du métal.

— La voiture est juste au-dessous. Il n'y a pas de surplomb ni de rochers en saillie. Ce sera facile.

— Ça sent l'essence.

Chiva huma l'air.

— Mieux vaudra que je n'utilise pas le briquet. Dépêchons-nous, maintenant.

Vergara alla cacher la camionnette derrière les buissons, revint avec le matériel. Plusieurs voitures passèrent, leurs pneus sifflant dans le virage assez serré.

— Faut faire vite, dit Chiva. S'il y en a un qui a loupé le virage, d'autres peuvent le faire.

Il s'installa dans le panier. Debout au bord du ravin, Vergara le souleva par la corde, le balança doucement pour l'amener au-dessus du vide.

— Tu peux y aller, je m'écarterai de la paroi avec les bras.

Il commença de laisser filer la corde lentement. Chiva ne pesait pas lourd. Une quarantaine de kilos en tout. La descente s'effectua sans heurts et bientôt le panier reposa au fond. Chiva tira deux fois sur la corde, et son ami s'allongea sur le sol pour attendre. En même temps, il écoutait avec attention, craignait de reconnaître le bruit caractéristique des motos de la police. Plusieurs véhicules passèrent dans les deux sens, mais aucun des chauffeurs ne se rendit compte de leur présence. Brusquement, Vergara réalisa ce qu'ils étaient en train de faire et il en resta pétrifié.

Chiva dut tirer la corde à plusieurs reprises pour attirer son attention. Il se releva d'un bond, s'arc-bouta et commença à remonter le panier d'osier.

— Tu dormais ou quoi ? demanda Chiva lorsqu'il le déposa sur la terre ferme.

Il ne répondit pas, transporta son ami jusqu'à la camionnette, rangea le matériel et se mit au volant.

— Fais attention en reprenant la route. Il peut surgir un autre véhicule. Tu vas allumer les phares et tu iras examiner le sol. Il ne faut pas que les traces de nos pneus croisent celles de la DS.

— Ils sont bien trop lisses.

— Va quand même voir. Si un véhicule se présente, j'éteindrai tout.

Vergara ne trouva absolument rien. Le conducteur de la DS avait freiné juste au moment où ses roues avant tournaient dans le vide, et il n'y avait pas de traces dans les rochers plats du bord.

— Tu peux y aller.

— Vers le nord ?

— Bien sûr. Nous chercherons un coin pour dormir et demain nous demanderons où se trouve la route en construction.

Tandis que la camionnette montait vers le col, Chiva sortit les billets de la poche.

— Je n'ai pris que les pesetas, et encore pas toutes. Par chance, le sac se trouvait sur la banquette arrière.

— Le sac ?

— C'était une femme qui conduisait. L'autre aussi était une femme. Cinquante ans l'une et l'autre.

Il compta les billets.

— Douze cent quarante pesetas. Il y avait des billets français, mais je les ai laissés. De même que trois cents pesetas et de la monnaie. J'ai remis le sac en place.

— Mais les femmes ?

— Je ne sais pas, dit Chiva sèchement.

— José, on ne peut pas garder cet argent. Tu verras, on va trouver du travail. Demain, certainement. Ensuite, on regrettera de l'avoir fait.

— Je ne le crois pas, répondit Chiva. Cet argent nous revient. Tout le monde en reçoit des touristes, et il n'y a que nous qui n'y avons pas droit jusqu'à ce soir. L'arrivée des étrangers nous a privés de notre travail, le seul que nous sachions faire, le seul que je puisse faire. Il est juste que les touristes nous indemnisent. Que deviendra-t-il, cet argent, lorsque l'accident sera découvert ? À condition que les premiers sauveteurs, les policiers, les ambulanciers et les dépanneurs soient assez honnêtes pour ne pas fouiller dans le sac, où ira-t-il ?

— Nous aurions pu sauver ces deux femmes.

— Ça ne nous regarde pas. Elles sont venues de France dépenser leur argent chez nous et bouleverser notre vie. Nous ne leur avons rien demandé.

— On s'étonnera de ne pas trouver cette somme sur elles. Les flics nous ont contrôlés et se souviendront de nous.

— C'est un autre problème, dit Chiva. Maintenant, nous ne pouvons plus faire marche arrière ni laisser filer ces billets par la vitre. Il faut les garder et je suis très content de les avoir. Nous pourrons manger à notre faim, donner suffisamment d'huile et d'essence à ce tacot pour qu'il nous amène jusqu'à l'endroit où se construit la route, et même ailleurs, là où l'on voudra bien de nous.

— Écoute, demain nous allons essayer de savoir où se trouve cette route. Si on nous donne une réponse sûre, nous n'aurons pas besoin de

cet argent.

Chiva inclina la tête.

— Je te promets de ne pas l'utiliser si une seule personne nous dit qu'une route est en train de se construire quelque part. Même si elle ne nous donne qu'un renseignement très vague.

Tout de suite après le col, Vergara découvrit un emplacement parfait pour la nuit. Un vaste espace plat au bout duquel poussait un grand pin parasol. Il arrêta la camionnette sous l'arbre.

— Donne-moi à boire, dit Chiva.

— De l'eau ?

— Du vin.

Lorsqu'il lui rendit la bouteille, il vit qu'il en manquait une bonne hauteur.

— Bonsoir, dit Chiva en s'allongeant sur la banquette.

Vergara regagna sa paillasse et s'y allongea. À travers une déchirure de la bâche, il apercevait les branches de pin au-dessus de lui et il en tombait des odeurs de résine. Chiva s'endormit avant lui et ronfla comme d'habitude jusqu'à ce qu'il change de position.

La fraîcheur du petit matin les réveilla.

— Je boirais bien un café, dit Chiva.

Le premier restaurant qui se présenta leur parut trop luxueux et ils continuèrent jusqu'à l'embranchement du village que leur avait indiqué le pompiste.

Un petit restaurant ouvrait ses portes lorsque Vergara immobilisa la camionnette devant. Il porta Chiva jusqu'à une chaise de l'intérieur, sous l'œil indifférent des patrons.

— Du café, commanda-t-il.

— On peut avoir un casse-croûte ? demanda Chiva.

On les servit en silence. L'infirme mangeait avec appétit, puis il commanda un paquet de cigarettes. Vergara resta muet et désapprouvateur.

— On nous a parlé d'une route en construction dans la Sierra, dit Chiva après avoir allumé sa première cigarette. Nous la cherchons pour nous embaucher.

— Pas de route dans le coin, dit l'homme brutalement. On a réparé la nationale tout de suite après la déviation. Maintenant, nous ne voyons plus personne. Avant, les touristes s'arrêtaient toujours.

Chiva regarda son ami d'un air goguenard, cligna de l'œil comme si la fumée le gênait.

— C'est le progrès, répondit-il d'un ton léger. Les touristes sont en train de faire la prospérité de l'Espagne. Il faut bien que quelques-uns en souffrent.

L'homme grogna :

— Avant, tout allait bien mieux. D'où venez-vous ?

— De la côte. Les touristes nous en ont chassés. Il n'y a plus de travail pour nous.

— Paraît qu'on construit de grands immeubles, pourtant.

— Oui, mais les entrepreneurs viennent avec leurs ouvriers de Madrid ou de Barcelone.

Le patron vint s'asseoir en face d'eux, avec une bouteille de cognac et trois verres.

— Mais quel genre de travail faisiez-vous ?

Chiva le lui expliqua complaisamment, insistant un peu trop sur leurs difficultés. Vergara n'avait pas touché au cognac lorsqu'il se décida et vida son verre d'un coup.

— Il faut que nous trouvions cette route, disait Chiva. Nous avons encore quelques économies, mais elles fondent vite.

— Ici, il n'y a pas de puits. L'eau vient des sources. Mais je n'ai jamais entendu parler de cette route de montagne. Il s'agirait d'une transversale venant de Tolède, alors ?

Mais les deux hommes n'en savaient rien. Vergara se pencha brusquement en avant :

— Qui peut nous renseigner ici ? C'est très important pour nous. Si nous ne trouvons pas cette route et du travail, tout ira très mal pour nous.

Le patron de l'auberge se rejeta en arrière, effrayé par la violence contenue dans ces paroles.

— *Que va !* Tout s'arrange un jour ou l'autre. Votre ami dit que vous avez des économies.

— Lorsqu'on y touchera, nous serons perdus, dit Vergara.

Il se leva, jeta sur la table le dernier billet qui lui restait. L'homme ne lui rendit que quelques pièces.

— Vous rencontrerez plus haut des cantonniers. Il y a mon cousin, Fualga. Demandez-le. Il vous dira peut-être où se trouve cette route en

construction, mais, croyez-le bien, je n'en ai jamais entendu parler ici.

Effectivement, à quelques kilomètres du village, ils furent ralentis par des travaux. Vergara rangea la camionnette sur le bas-côté de la route, partit à la recherche de Fualga, le cousin de l'aubergiste. On lui désigna un gros homme portant un chapeau de paille pointu qui surveillait des terrassiers.

— Une route en construction dans la Sierra de Segura ! s'exclama-t-il. Qui vous a raconté cette bêtise ?

Il partit d'un rire énorme et raconta la chose à ses compagnons. Vergara se sentait humilié, mais il s'accrochait encore à un espoir très faible.

— Pouvez-vous demander à votre chef, là-bas ?

— Le déranger pour si peu ?

— Votre cousin l'aubergiste m'a dit que vous me rendriez ce service.

Le gros homme lui jeta un regard irrité, puis consentit à se diriger vers son chef, suivi de Vergara. Au passage, il essaya de capter le regard de Chiva, mais l'infirme parlait à Tico, installé devant lui, et ne se souciait absolument pas de ses démarches. Il eut l'impression fugitive que Chiva ne s'inquiéterait plus ni de route en construction ni du travail.

Le chef, qui portait des lunettes de motard et des gants pour se protéger de la poussière, secoua la tête sans même regarder Vergara, et Fualga vint lui rapporter la réponse.

— Pas de route. Vous vous êtes trompés.

— Et du travail ? Il y en a, du travail ?

Cette fois, il eut l'impression que le gros homme allait éclater de colère.

— Du travail ? D'où viens-tu d'abord ?

— De la côte.

— Eh bien ! retournes-y. Là-bas, il y a du travail. On construit des villes entières pour les étrangers. Des hommes de par ici sont partis là-bas pour gagner leur pain avec leurs femmes qui feront des ménages. Mais ici, il n'y a rien. Nous autres sommes des fonctionnaires et c'est tout à fait autre chose. Maintenant, laisse-moi travailler. Nous devons avoir fini avant la sieste.

Chiva ne lui posa aucune question lorsqu'il s'installa à son volant. Il raccrocha la cage de Tico et sortit son paquet de cigarettes, en alluma deux. Il glissa l'une d'elles entre les lèvres sèches de son ami.

— Ils ne savaient rien de la route, dit Vergara.

— Mais bien sûr, dit Chiva. Personne n'en sait rien et nous ne la trouverons pas. On se débarrasse de nous, on nous rejette. Très poliment pour le moment, mais si un jour nous nous avisons de trop insister, ils ne prendront plus de précautions. Une seule chose forcera leur respect.

Il sortit l'argent des deux Françaises de sa poche.

— Ça. Tant que nous en aurons, nous pourrions poser des questions et ils y répondront. Mais si nous en manquons par trop, ce sera tout autre chose et maintenant je suis bien décidé à ne plus en manquer. J'ai tout supporté depuis ma naissance, la pitié, la moquerie et le dur travail que nous avons fourni tous les deux. Maintenant, c'est fini.

— Tu ne trouveras pas toutes les semaines une voiture accidentée à piller.

Chiva sourit.

— Pourquoi pas ? Mais tu ne comprends pas que cette nuit, pour la première fois depuis des années, nous avons eu de la chance ? Une fortune nous est tombée du ciel.

Il se renversa en arrière, la cigarette piquée vers le pare-brise.

— Tout le monde nous rejette. Moi parce que je suis infirme, et toi parce que tu ne veux pas me quitter. Dans une société décente, on m'aurait appris un métier.

Il tendit ses deux mains en avant.

— Je suis très habile de mes doigts. Je pourrais faire des montages de petits appareils électriques ou mécaniques, faire des écritures, mais comment y aurait-il de la place pour moi alors qu'un homme entier n'en trouve pas ? Je ne peux même pas partir à l'étranger, ils ne me laisseraient pas entrer chez eux, les Français, les Suisses ou les Allemands. Alors, il faut mourir ?

D'une voix que Vergara trouva un peu trop théâtrale, il déclara ensuite :

— Je me sens désormais en état de légitime défense. Pour ne pas mourir, je me défendrai.

Tout d'abord, Vergara n'attacha aucune attention au sens de cette déclaration, horripilé par le ton qui l'avait accompagnée. Puis il réfléchit.

— Que veux-tu dire par-là ?

— Plus tard, dit Chiva. Il ne nous reste plus qu'à rouler jusqu'à ce que nous trouvions une bonne auberge à midi. Je te paierai un bon

repas et nous louerons une chambre pour faire la sieste. Il est impossible de rouler par une telle chaleur.

Vergara ne répondit pas, car d'autres travaux routiers étaient annoncés par des panneaux. Il dut même s'arrêter pour laisser le passage à l'autre file venant en face.

— Intéressants, ces panneaux, dit Chiva en désignant ceux qui se trouvaient devant eux.

Ils ont des cataphotes, même ceux qui portent une flèche.

Vergara n'y attacha aucune importance. D'ailleurs, c'était à son tour de passer. Chiva se pencha par la portière pour examiner encore d'autres pancartes.

— Il nous faudra une carte routière de la région, dit-il un peu plus loin.

— Tu crois que le projet de route y est porté ?

Chiva sourit.

— Peut-être, mais cette route ne m'intéresse plus du tout.

Vergara soupira.

— C'est notre dernière chance.

— Tu oublies ce pognon, dit Chiva. Pourquoi le boudier ? As-tu des scrupules, Antonio ?

Honnêtement, il se le demanda, dut avouer qu'il n'aurait pas rendu un portefeuille bien garni s'il l'avait trouvé par terre.

— Voilà, triompha Chiva. Notre pauvreté est telle que nous sommes considérés comme des suspects. Seul notre amour-propre nous empêche de nous conduire comme tels. Nous avons été stupides, mon pauvre Vergara, et nous avons perdu beaucoup de temps.

Son œil vif ne laissa pas passer la pancarte indiquant qu'une bonne auberge les attendait un peu plus loin.

— Nous allons nous payer un bon repas. Lorsque nous aurons le ventre plein, nous verrons les choses d'un autre œil.

CHAPITRE IV

Trois jours plus tard, Vergara dut se décider à faire réviser la camionnette. Le garagiste qu'il consulta ne lui cacha pas que tout le moteur était à refaire, mais, que pour cinq cents pesetas, il pouvait le prolonger pour quelque temps.

— Vous ferez bien encore quelques centaines de kilomètres, mais ce sera à peu près tout.

— Quand aurez-vous fini ?

— Ce soir.

Chiva écoutait la conversation depuis la cabine.

— On n'a qu'à aller attendre à l'auberge.

— Après ça, nous n'aurons plus un sou.

— Je sais bien, dit Chiva. Il est temps de nous en occuper sérieusement.

Vergara le déposa à la terrasse de l'auberge, alla confier la camionnette au garagiste et revint à pied. Il trouva Chiva devant un verre de vin blanc, en train de consulter la carte routière de la région. C'était son passe-temps préféré depuis quelque temps.

— Cette fois, dit Vergara, lorsque nous repartirons, nous n'aurons pas dix pesetas devant nous.

Chiva releva la tête et sourit.

— Commande un vin blanc, il est excellent. Et puis nous réfléchissons sérieusement à la situation.

Lorsque la serveuse repartit, il essaya en vain de s'intéresser à ses jambes brunes.

— Nous avons trop bien vécu ces derniers temps. Trop de repas au restaurant, trop de bon temps. Et cette maudite route qui demeure introuvable.

Chiva lui tendit son paquet de cigarettes en souriant :

— Tu fais encore semblant d'y croire ?

— Je fais semblant, moi ! s'écria Vergara.

— Oui. Parce que tu as besoin de justifier ce que tu vas faire.

Vergara haussa les épaules.

— Je ne comprends pas ce que tu dis.

— Tu ne comprends rien depuis trois jours. Lorsque je te demande de voler une plaque marquée : travaux, puis une autre sur laquelle est peinte une flèche, et puis encore une autre. Mais nous n'en avons pas assez. Lorsque la voiture sera réparée, nous retournerons au dernier chantier. Il nous faut ces espèces de chevalets colorés en rouge et blanc qui servent à barrer les routes.

Puis il tapota la carte.

— J'ai trouvé un coin épatant, à une cinquantaine de kilomètres d'ici. Si cette carte ne ment pas.

Vergara avala la moitié de son verre. Le vin était frais et il faisait bon sur cette terrasse à l'ombre. Ils avaient dépensé beaucoup d'argent, mais avaient connu des heures délicieuses.

— Une série de lacets. Les uns au-dessus des autres. Si bien que la route ne passe qu'à quelques mètres au-dessus ou en dessous, mais les voitures sont obligées d'aller jusqu'au tournant. Imagine que toi tu sois ici en observation. Bon, tu vois passer une voiture avec une plaque étrangère. Tu dévalés jusqu'ici, trois tournants après en quelques secondes, alors que la voiture mettra au moins trois minutes pour parcourir la distance.

Il observa le visage de Vergara.

— Comprends-tu ?

— Parfaitement.

— En trois minutes, tu as le temps de placer les pancartes et les flèches. S'il n'y a pas de garde-fous, c'est dans la poche. Mais ça, nous ne le saurons que ce soir. Nous serions là parce que la ligne droite est suffisamment longue pour que le chauffeur accélère.

— Et la pancarte indiquant les tournants ?

— Elle sera tout au début, pas à la fin. Il doit y avoir une bonne profondeur à cet endroit. Plus de vingt mètres, toujours. Mais nous ne pouvons rien faire avant d'avoir vu.

Il tira doucement sur sa cigarette. Son beau visage d'adolescent vieillissait à peine sous l'effet de la concentration mentale. Il y avait une telle innocence dans ses traits que Vergara s'en trouva libéré. Il se pencha vers la carte avec une attention nouvelle.

— L'endroit paraît tranquille. Les gens ne doivent pas s'attarder dans ces lacets.

— Il te faudra une voiture parfaitement isolée. De ton poste

d'observation, tu devras t'assurer qu'aucune autre ne suit celle que tu choisiras, ni qu'il n'y en a pas d'autres qui grimpent. Cela risque d'être long, mais indispensable.

— Les touristes aiment bien rouler de nuit. Il fait moins chaud et il y a moins de circulation.

Chiva approuva :

— Mais tu ne devras pas choisir n'importe quelle voiture. Il te faudra écarter celles qui contiennent trop de monde.

— Bien sûr, dit Vergara qui songeait aux enfants.

— Un père de famille risque de ne pas avoir beaucoup d'argent sur lui, et, sur quatre ou cinq personnes, une ou même deux peuvent très bien se sortir indemnes de l'accident. Le mieux sera la voiture de sport. Si le type est seul à bord, parfait. Mais même s'il est accompagné d'une femme, ce sera encore très bien.

Ayant vidé son verre, Vergara éprouva le besoin d'en boire un autre. Il compta l'argent qui lui restait, se décida. De la porte, il fit signe à la serveuse.

— As-tu bien dissimulé tes pancartes ? demanda Chiva à voix basse. Ce garagiste pourrait les trouver.

La serveuse leur apportait leurs deux vins blancs et ils se turent jusqu'à son départ.

— Je les ai dissimulées dans la paillasse. Il ne doit s'occuper que tu moteur.

— Va quand même faire un tour, comme si tu avais oublié quelque chose, et jette un coup d'œil.

Le garagiste était en train de nettoyer les bougies de la camionnette.

— Je révisé la distribution et l'alimentation en essence. Ce sera déjà bien. Avec une bonne vidange... Si un jour vous voulez changer le moteur, j'en ai un d'occasion. Impeccable. Un gars du pays qui a eu un accident dans la montagne. Ses freins ont lâché et il est tombé dans le ravin.

— Il est mort ?

— En bouillie. Mais le moteur n'avait pas souffert et tournait encore. Incompréhensible. Je vous l'installe pour trois mille pesetas. Une affaire.

— Nous réfléchirons, dit Vergara.

— Vous restez dans le coin ?

Il se hâta de réparer l'erreur.

— Non, nous allons plus loin vers l'ouest. Mais si jamais on repassait par ici... Nous allons travailler sur une route en construction.

— Votre copain est infirme ? Cul-de-jatte ?

Que peut-il bien faire comme travail sur une route ?

— On travaillait dans les puits. Je le descendais dans un panier. Sur la côte, les puits sont tellement étroits que seul un enfant pouvait s'y glisser ! Et lui avait la place de travailler dans le fond.

— Ses jambes ne le gênaient pas, fit le garagiste gravement. Je comprends maintenant. Il a les bras drôlement musclés.

— Il peut grimper à une corde à la force des poignets. Mais, après quatre heures passées au fond d'un puits, il vaut mieux que je sois là pour le remonter.

Ils continuèrent à bavarder. Vergara regarda ensuite dans la camionnette. Rien ne semblait avoir été touché. Il rejoignit Chiva à l'auberge où ils commandèrent leur repas.

— Ça ne veut pas dire que nous réussirons cette nuit, dit Chiva. Il nous faudra beaucoup de patience. Nous emporterons de l'eau et quelques provisions.

— Avec quel argent paierons-nous ?

— Je suis sûr que le garagiste te fera une petite remise.

— Il a fait le maximum.

Chiva secoua la tête avec obstination.

— On ne peut jamais dire de quelqu'un qu'il a fait le maximum tant qu'on ne l'y a pas obligé. Ce type se laissera convaincre de nous faire une remise de cinquante pesetas. C'est un brave homme.

Ils achevèrent le ragoût fortement épicé, puis demandèrent du café.

— Nous aurons bien trois heures de jour lorsque le mécanicien aura fini. Ce sera largement suffisant. N'oublie pas qu'il nous faut d'autres pancartes. Tu as bien dormi, cette nuit ?

Vergara parut surpris.

— Aussi bien que les autres. Pourquoi ?

— Si nous réussissons, nous devons rouler jusqu'au jour pour nous éloigner. Que penses-tu de la Sierra Nevada ? C'est beaucoup plus fréquenté que par ici. La vie y est plus chère, mais, d'un autre côté, nous aurons d'autres occasions.

Puis ils n'échangèrent plus que de rares paroles, et Chiva finit par s'endormir sur son siège. La serveuse, qui vint débarrasser la table, le regardait en souriant.

— Quel bel homme il aurait fait ! murmura-t-elle à l'adresse de Vergara. C'est un grand malheur pour ses parents.

— Surtout pour lui, dit Vergara. Ses parents sont morts maintenant, et lui est resté.

Vers cinq heures, alors que le village s'ébrouait à peine de la sieste, Vergara reprit le chemin du garage. La camionnette était prête. Tico chantait à plein gosier, sa cage étant restée suspendue dans la cabine.

— Je lui ai donné de l'eau et des miettes, dit le mécanicien.

— Je vous dois combien ? demanda Vergara.

— Cinq cents pesetas, comme entendu. Je ne compte presque pas mon travail et j'ai remplacé les bougies.

Lorsque Vergara revint à l'auberge, Chiva lui demanda tout de suite s'il avait obtenu la ristourne de cinquante pesetas.

— Non. Le garagiste est aussi pauvre que nous. Je n'ai pas pu lui demander ça.

L'infirme sourit.

— Tu as raison. Nous n'avons pas le droit de nous en prendre aux nôtres. N'oublie pas que nous avons des pancartes à prendre.

— Nous en trouverons peut-être vers Alcaraz.

— Inutile de courir ce risque puisque nous savons où en trouver. Maintenant, le travail est terminé et les cantonniers sont rentrés chez eux. Dépêchons-nous.

Un quart d'heure plus tard, ils arrivaient dans la zone des travaux. Vergara, émerveillé par la transformation de son véhicule qui roulait beaucoup mieux et sans bruit, avait oublié pourquoi ils revenaient là.

— Il y a un chevalet oublié dans le fossé là-bas, et un autre qui ne sert pas à grand-chose à cent mètres. Tu vas aller faire demi-tour, puis tu les chargeras en vitesse.

Ils durent attendre quelques instants pour que le tronçon de route soit parfaitement désert.

— Maintenant, tout droit jusqu'à Alcaraz. Tu prendras ensuite à droite la comarcale 415. Il faut faire vite pour arriver de jour.

— La nourriture et l'eau ?

— Le prochain village, mais celui où nous avons passé la journée.

Vergara acheta du pain, de la charcuterie de montagne dont du chorizo et quelques boîtes de conserves. Il remplit d'eau tous les récipients disponibles.

— Il faudra que j'achète un jour des graines spéciales pour canari. Je suis sûr que Tico appréciera.

Il faisait encore jour lorsque la vieille Renault attaqua les premiers lacets. Penché à la portière, de telle façon que Vergara craignait qu'il ne bascule, Chiva étudiait le terrain. Au bout d'un moment, il se rejeta à l'intérieur, fit claquer sa langue avec satisfaction.

— Arrête-toi là-bas. Il y a une plate-forme suffisante pour nous garer. Peut-être de quoi cacher la camionnette.

Comme toujours, il avait vu juste. Vergara put dissimuler la Renault dans l'ouverture d'un chemin qui se terminait en sentier courant à flanc de montagne.

— Ce sera ce tournant, dit Chiva. Nous n'aurons même pas à aller bien loin.

Vergara alla jeter un coup d'œil au ravin et recula, pris de vertige.

— Il y a au moins trente mètres.

— Et alors ! lui cria Chiva. La corde est bien assez longue, non ? Tu peux fixer la corde à la camionnette pour plus de sécurité.

— S'il faut me tenir au bord de ce gouffre en pleine nuit, j'ai peur d'avoir le vertige.

Son ami alluma une cigarette pour réfléchir à la situation.

— Il nous faudrait une sorte de flèche à l'arrière de la camionnette, sur laquelle on fixerait la poulie. Mais, pour cette fois, il faudra nous en passer. Allons étudier ça de plus près.

Chiva sur son dos, il s'approcha du précipice.

— Marche le long. Je crois que j'ai trouvé. Tu vois ce gros buis ? Il va nous servir. Tu passeras la corde autour du tronc et tu pourras tirer à deux mètres du bord. Tu ne risqueras rien.

— Ça t'éloignera du point de chute.

— Qui peut dire où la voiture tombera exactement ? Elle peut rebondir plusieurs fois, se déporter à droite ou à gauche. S'il le faut, je me traînerai sur trois ou quatre cents mètres. Nous allons préparer la corde, le panier et le matériel.

Ils avaient acheté une lampe-torche, et Chiva lui avait fait chercher dans une décharge publique une barre de fer pouvant faire levier.

— Si quelqu'un passait par-là ?

— Le feuillage du buis cachera le tout et nous ne serons que deux pauvres chômeurs en train de manger leur saucisson rouge, à l'écart de la route.

Plusieurs véhicules étaient passés depuis leur arrivée. Beaucoup plus de vieux tacots que de voitures de tourisme.

— Tu crois que c'est le bon coin ?

— Oui, pour celui qui, de Valence, veut se rendre à Cordoue et Séville par l'intérieur.

Routes plus difficiles, mais moins encombrées. Ça compte ! Nous pouvons attendre plusieurs nuits. Pourquoi vouloir réussir tout de suite ?

— Le matériel ?

— Tu le cacheras dans le fossé. Personne n'y fera attention et croira que les cantonniers l'ont laissé là. N'oublie pas de déposer la pancarte-travaux au début de la ligne droite. Le chauffeur la verra, ne s'étonnera pas qu'il soit dévié. Puis tu placeras les chevalets, les flèches. Nous allons nettoyer un peu cette plate-forme pour que l'abondance de grosses pierres n'inspire de la méfiance.

Vergara déposa son ami sur le sol, et ils lancèrent les cailloux dans le précipice. Ils tombaient sans bruit et Vergara trouva le silence insupportable.

— Parfait, dit Chiva, l'endroit est net. En pleine nuit, il sera parfait et nul ne se doutera de ce qui l'attend là-bas.

Il voulut que Vergara le porte pour avoir la vision d'un automobiliste à son volant. Un pli de contrariété apparut sur son front.

— Malgré tout, ce n'est pas encore suffisant. Il faudrait que tu places une flèche ici.

— Elle manquera ailleurs.

— Il faut la fabriquer. Prends les planches d'une caisse, trouve un piquet. Nous la piquerons de telle façon qu'elle rassurera le chauffeur. Ah ! tu n'oublieras pas, pendant que je serai en bas, de mettre toutes les pancartes dans la camionnette. C'est-à-dire que tu iras les chercher toutes pendant que l'auto basculera et avant que je descende. Tu te contenteras de les apporter et tu les arrangeras mieux lorsque je serai au fond. Il peut arriver une autre voiture.

Les deux hommes mangèrent ensuite dans le crépuscule. Les véhicules devenaient plus rares et leur cadence de passage se situait entre dix et quinze minutes.

— Excellent, disait Chiva. Nous ne serons pas gênés par

d'éventuels clients. Je viens de penser à une chose. Il est possible qu'au dernier moment le chauffeur freine au bord du vide. Il n'ira pas très vite et peut très bien faire pile à un mètre ou deux. Il ne faudra pas hésiter une seconde.

— J'y pensais également, dit Vergara. Je serai prêt et ne lui donnerai ni le temps de descendre de voiture ni de faire marche arrière. Ce serait la catastrophe.

— Dès qu'il fera nuit, tu m'installeras dans le panier et tu monteras en haut, trois tournants au-dessus. Tu peux fumer, mais cache ta cigarette. Dès que tu as repéré la voiture, tu fonces ici. Pas la peine de me prévenir, je comprendrai.

— Combien de temps dois-je rester en haut ?

— Je suppose qu'après minuit nos chances seront nulles. D'ailleurs, les passages s'espaceront. Tu verras à peu près.

Vergara escalada la pente raide qui menait à la partie de la route au-dessus d'eux, à une dizaine de mètres à peine. Il atteignit le troisième palier en quelques minutes. Il ne lui en faudrait pas une pour se laisser glisser jusqu'à Chiva, deux au maximum pour mettre les pancartes en place, trois peut-être ? Mais la voiture aurait près de deux kilomètres à parcourir à vitesse très réduite. La comarcale n'avait pas de revêtement, et la vitesse ne pouvait dépasser les trente à l'heure. Les lacets en épingle à cheveux se négociaient au pas.

Lorsqu'il entendit un bruit de moteur, il se plaqua contre la paroi, ne laissant dépasser que sa tête en partie cachée par une grosse pierre. Bien avant que le véhicule ne soit là, il fut certain qu'il ne ferait pas l'affaire. Un quelconque tacot de paysan attardé. En effet, une antique Fiat passa devant lui. Les flancs blancs de la montagne reflétaient la lueur des phares, et il vit un homme seul cramponné au volant. Longtemps le moteur bourdonna, même lorsqu'il fut à dix kilomètres, tout au fond de la vallée.

L'odeur de la cigarette de Chiva monta jusqu'à lui, et il sourit. Son ami avait une façon toute particulière de fumer, ne tirant qu'imperceptiblement sur son rouleau de tabac. Le résultat donnait beaucoup plus de parfum à la fumée rejetée. Vergara avait toujours admiré Chiva pour de nombreux détails similaires. Ainsi, il n'avait pas son pareil pour raser sa barbe sans paraître rasé de frais. Il était toujours impeccable, et, installé dans une voiture de luxe, il aurait pu passer pour un homme élégant et raffiné.

Raffiné, c'était le mot. Dans son immobilité forcée, Chiva figulait son apparence, ses gestes. Il mangeait avec distinction et pas du tout comme un pauvre manœuvre. Vergara essayait parfois de l'imiter,

mais son naturel reprenait le dessus.

Il se rendit compte que, depuis un bon quart d'heure, il n'était plus passé un seul véhicule. Ce ne serait peut-être pas pour cette nuit-là, et il ne savait s'il devait s'en réjouir ou non. Chiva ne s'attardait pas sur le sort des occupants de cette voiture qu'ils voulaient précipiter dans le vide. Vergara reconnaissait qu'il avait raison. Nul ne s'était jamais préoccupé d'eux depuis bien des années, et il en était ainsi pour la majeure partie de la population. Ces touristes, ces gens riches, ne pouvaient pas être innocents. En Espagne, les riches ne l'étaient pas le moins du monde. En France, en Allemagne ou en Suisse, ils ne pouvaient pas être meilleurs. Il récapitula les riches de son village natal. Tous des possédants, tous des gens qui vivaient du travail des autres. Une dizaine de riches pour trois cent cinquante habitants. Dix riches représentaient une trentaine de personnes avec leur famille. Trente personnes heureuses, très heureuses, et trois cent vingt très malheureuses, atrocement malheureuses.

— Ce n'est pas possible.

Et il souhaita avec colère que le moteur qui bourdonnait dans le lointain soit celui d'une voiture de sport. Mais il dut se rendre à l'évidence. Ce n'était qu'un camion qui peinait dans le col avant d'entreprendre la descente dangereuse.

La cabine était éclairée et contenait deux hommes qui mangeaient. Le chauffeur mastiquait un gros morceau tout en tenant le volant à deux mains. Le chargement se composait de traverses de bois dégageant une odeur de créosote. On devait démolir une voie ferrée désaffectée, dans la région.

Il suivit des yeux les feux rouges du poids lourd, le vit passer quelques mètres en dessous de lui. S'il l'avait voulu, il aurait pu se laisser choir sur le chargement sans trop de mal. Il sourit à cette pensée.

Un coup de sifflet discret l'alerta. Il se pencha et comprit pourquoi Chiva le prévenait. Un groupe d'hommes montait vers le col à bicyclette. Ils pédalaient avec peine, haletant et grognant des jurons atrophiés. Il se plaqua de son mieux contre la paroi, ne bougea plus. Le moindre caillou détaché aurait pu le faire découvrir. Il suffisait que l'un de ces hommes relève la tête. Décidément, Chiva avait l'œil partout.

— On arrive, dit l'un des hommes lorsqu'ils passèrent à hauteur de sa tête, laissant une odeur forte de respiration et de vin derrière eux.

Lorsqu'il ne les entendit plus, il décida de descendre rejoindre Chiva. Il ne devait pas être loin de minuit et aucune voiture de sport

ne passerait avant le lendemain.

— Que viens-tu faire ici ? dit Chiva.

— C'est fini pour ce soir.

— Remonte.

— Maintenant ?

— Ils arrivent. Je le sens. Un belle voiture de sport dans laquelle nous trouverons des milliers de pesetas.

Vergara sentit les cheveux de sa nuque se soulever. Les bonnes femmes disaient que les infirmes et les estropiés pouvaient pressentir les événements.

— Vite, dépêche-toi. Ils arrivent vite.

Il avait beau écouter, il n'entendait rien. Pourtant, il escalada à nouveau les trois paliers, traversant chaque fois la route en se baissant comme si on risquait de le voir. Et dès qu'il fut en place, il entendit le moteur.

Ce n'était pas un bourdonnement, mais un bruit qui ressemblait au ronronnement d'un fauve satisfait. La nuit elle-même perdit de sa beauté rustique, se fit plus fluide, plus délicate en quelque sorte. Troublé, Vergara crut sentir un parfum luxueux. Il se hissa un peu plus pour ne rien perdre de la voiture qui approchait.

La vitesse à laquelle le pilote prit le dernier virage avant de passer devant lui l'inquiéta. Celui ou celle qui conduisait connaissait son affaire, et ne lui laisserait que bien peu de temps pour redescendre mettre en place son installation.

— Ferrari, dit-il... France.

Puis il se laissa glisser, arriva sur la route alors que les phares inondaient le tournant plus haut.

« Jamais le temps », pensa-t-il avant de glisser comme un fou jusqu'au deuxième palier.

Il avait gagné un peu de temps, ce tournant-ci restant encore sombre. Une dernière plongée, et, sans un regard pour Chiva tapi dans l'ombre du buis, il fonça vers les pancartes, sut qu'il n'aurait pas le temps de placer celle indiquant travaux. Il se contenta des chevalets, des flèches, se rua dans la direction de Chiva pour éviter la grande clarté des phares. La Ferrari arrivait à près de quatre-vingts à l'heure, conduite de main de maître. Lorsque le pilote aperçut les chevalets, il freina légèrement, rétrograda et accéléra à nouveau en suivant les flèches indicatrices.

CHAPITRE V

Chiva lui tapota le bras et il réagit vivement.

— Tu t'endors ?

— Crevé. Si on s'arrêtait un peu ?

— Pas encore. Nous devons avoir parcouru deux cents kilomètres auparavant, et nous sommes loin du compte.

Vergara soupira. Dès qu'ils auraient trouvé un coin, il se jetterait sur sa paillasse et dormirait au moins dix heures. Comme pour lui donner du courage de tenir le coup, Chiva sortit la liasse des billets.

— Combien as-tu dit ?

Le cul-de-jatte se mit à rire.

— Tu le sais bien, mais c'est pour le plaisir de l'entendre encore une fois, hein ?

— Un chiffre pareil ! s'exclama Vergara.

Trente mille pesetas. Il y avait aussi de l'argent français. Des billets marqués cent. Au moins une vingtaine, mais je les ai laissés.

— Tu as aussi laissé des pesetas ?

— Hélas ! oui ! Près de six mille. Mais c'est plus prudent. La prochaine fois, je prendrai aussi de l'argent français. Nous l'échangerons facilement lorsque nous aurons meilleure apparence.

Vergara souriait.

— Bah ! la prochaine fois !... On vit un an avec trente mille pesetas et en ne se refusant rien.

— On vit un an ! Autrefois, nous aurions vécu un an. Maintenant, ce n'est plus la même chose, et nous recommençons dans une semaine. Il faut que d'ici à la fin des vacances, nous ayons récupéré au moins deux cent mille pesetas.

— Deux cent mille, s'étrangla Vergara, mais nous serons trop riches !

— Non. Ensuite, nous irons à Cadix et nous achèterons une boutique.

Vergara se gratta la tête.

— Pour vendre quoi ?

— Des oiseaux, des poissons, des petits animaux. Les Américains de la base de Rota nous les achèteront.

— Des animaux ? C'est une bonne idée, ça. Il y aura des tas d'oiseaux dans les volières qui chanteront toute la journée.

— Tu feras les livraisons et, moi, je surveillerai la boutique. Pour moi, on achètera un fauteuil roulant. Avec des roues caoutchoutées et du nickel partout.

À son volant, Vergara, en proie à une excitation joyeuse, trépigna d'impatience.

— On en fait même avec un petit moteur. Tu pourrais aller te promener dans la ville, aller passer une heure ou deux à la terrasse d'un café, et, pendant ce temps, je resterais à la boutique.

— Tu crois que je pourrais conduire une de ces voitures ?

— Et comment ! J'en ai vu la réclame sur un journal. Elles sont très pratiques et confortables. Avec une boutique qui communique avec le trottoir, tu peux aller et venir sans difficulté. Puis tu rejoins la rue et tu files. Par exemple, il te faudra faire attention aux feux rouges. Mais tu auras toutes les commandes sous la main. Il y a des places ombragées par les palmiers, à Cadix. Tu seras très bien là-dessous pour boire une bière bien fraîche.

Chiva essuya les larmes qui encombraient ses yeux.

— Nous serons des commerçants très honnêtes, délirait Vergara. On ne vendra pas les oiseaux à des prix excessifs sous prétexte que les Américains sont riches. Non, le juste prix. Nous entretiendrons des relations amicales avec les voisins. Le matin, très tôt, j'arrosrai la boutique et le trottoir pour la fraîcheur. Juste en face, il y aura peut-être un petit bar pour aller prendre le café et deux croissants. En sortant, je dirai au garçon : mon associé va arriver. Préparez-lui son café au lait. Autant de lait que de café, c'est son goût. Pendant que je reviendrai au magasin, toi, tu traverseras la rue. Les oiseaux chanteront comme des perdus et Tico encore plus fort.

Chiva alluma deux cigarettes, lui en tendit une. Durant une minute ou deux, ils restèrent silencieux, fixant la nappe jaune de lumière qui flottait devant la camionnette.

— Nous pourrions faire changer le moteur. Le garagiste m'a dit qu'il nous ferait un prix.

— Plus tard. Et même, une fois à Cadix, nous la revendrons, et nous achèterons une petite voiture française plus confortable. Mais auparavant, il nous faut l'argent de la boutique.

— Bien, reconnu Vergara. Et où allons-nous ?

— Vers Linares. Nous ferons quelques achats, puis nous irons dans la montagne. Il y a un Parador dans le coin réservé aux étrangers. Nous n'aurons que l'embarras du choix. Une route difficile, à virages dangereux. Nous ne pouvions pas mieux trouver. Nous étudierons le terrain deux ou trois jours.

Vergara s'étonna :

— Pourquoi attendre si longtemps ?

— Au fur et à mesure, nous devons prendre des précautions de plus en plus grandes. Songes-y. Une voiture de touristes étrangers qui tombe dans un ravin, c'est triste ; deux, c'est encore plus triste ; mais trois cela devient troublant. Surtout si nous nous limitons aux voitures de sport.

— Je comprends. Il faut figoler.

— Voilà. Trouver mieux. Là-haut, nous aurons tout le temps de réfléchir à nos projets.

— Tu crois que la clientèle des Paradores est très riche ?

— Non, familiale souvent, mais il y a toujours des exceptions, des excentriques. Et pour visiter le coin, il n'y a que ce Parador comme hôtel convenable.

— Dis-moi, dans la Ferrari, ils étaient deux. Un type brun et une fille ?

Chiva pinça ses lèvres.

— Tu ne m'as pas dit...

— Ce sont des choses qu'il ne faut pas évoquer. Je suis descendu au fond du ravin. Lui avait été éjecté et je ne l'ai trouvé qu'à dix mètres de là. Mais il avait jeté sa veste à l'arrière de la voiture, à cause de la chaleur, et son portefeuille regorgeait de billets. Le sac de sa femme également. J'ai pris dans les deux.

Sa voix se fit rêveuse.

— Il y avait de jolies mallettes en cuir, plusieurs éventrées, et il en sortait de beaux vêtements, de la lingerie fine. J'ai eu de la chance, la voiture avait failli rester accrochée plus haut. Je n'aurais jamais pu me traîner jusque-là.

— Elle était jolie, la femme ?

— Tais-toi, murmura Chiva.

Il déplia la carte, alluma la lampe-torche.

— L'ennui, c'est si nous rencontrons des motards. À cette heure, ils doivent être rudement empoisonnants. Il vaudrait mieux laisser la nationale dans quelques kilomètres pour prendre le comarcale. Nous arriverons quand même à Linares.

— Et la garde civile ?

— En pleine nuit ? Ils dorment.

Vergara fuma plusieurs cigarettes sans voir le temps passer. Il songeait à la boutique pleine d'oiseaux, de poissons rouges et de petites tortues. Ils traversèrent plusieurs villages déserts, parvinrent bientôt dans les faubourgs populaires de Linares. Chiva s'étonna qu'il y eût tant de monde dans les rues.

— Il y a des mines de plomb dans la région, lui expliqua Vergara. Je le sais, car j'ai un cousin qui y travaille. C'est très dur, paraît-il, mais assez bien payé.

Chiva examinait les hommes qu'ils rencontraient. Ni plus pauvres ni plus opulents qu'ailleurs.

— Ça doit être comme partout. Et puis, dans ces villes, il faut se loger, payer des tas de suppléments.

— Mon cousin n'est pas très heureux, je crois, dit Vergara.

— Tu travaillerais ici, maintenant, si on t'offrait une place ?

Vergara hésita à peine.

— Non. Pas maintenant.

— Tu préfères les oiseaux, hein ?

Ensemble, ils éclatèrent de rire. La traversée de la ville s'opéra sans incidents et ils se dirigèrent vers la grande nationale classée estrada à trafic international.

— Dix-huit kilomètres à faire, annonça Chiva, mais c'est dangereux. Ça doit grouiller de flics, dans le coin.

Il n'était que trois heures trente du matin, l'heure où la circulation s'apaisait. Ils roulèrent sérieusement, crispés, mais tout se passa bien.

— À droite, et dès que tu trouves une place on s'arrête.

Garés dans une ancienne carrière, ils dormirent profondément jusqu'à ce que la chaleur les réveille, vers dix heures. Chiva ouvrit la portière, se laissa glisser au sol et se traîna vers un groupe de buissons. Lorsqu'il revint, Vergara s'étirait.

— On peut faire du café. En faisant flamber un peu d'essence dans une boîte de conserves. Nous mangerons et puis nous irons en reconnaissance. Tu vois la route qui monte au Parador.

Il la voyait, étroite, difficile, empêtrée dans de nombreux lacets.

— Pas possible de faire le coup de « travaux ».

— Quoi alors ? s'inquiéta Vergara.

— Regarde les bordures.

Elles consistaient en pierres espacées, peintes en blanc.

— Nous achèterons de la peinture.

Complètement reposés, ils dévorèrent leur déjeuner, puis Vergara s'installa au volant. Chiva examinait les pierres peintes avec attention.

— Tous les soixante centimètres environ. Elles jalonnent. Il suffit de quelques branches de buis pour cacher la route, tracer un nouveau virage. Encore plus facile qu'avec les pancartes. Et, pour s'en débarrasser, on les fiche dans le ravin.

— Facile, répéta Vergara.

Ils n'osèrent monter tout en haut jusqu'au parador.

— Il y a un sanctuaire, dit Chiva. Et une belle vue. Tiens, tu peux tourner là-bas.

Les yeux de l'infirmier, au regard aigu et rapide, repérèrent tout de suite le trou d'ombre parmi les buissons, alors que Vergara faisait demi-tour sur le terre-plein.

— Un instant.

Il pointa le doigt vers le trou d'ombre.

— Va voir. Je crois que c'est l'entrée d'une mine abandonnée.

Vergara descendit de camionnette, écarta les buissons et disparut. Il resta absent cinq minutes.

— Une galerie de mine en parfait état encore.

— La camionnette pourrait y rentrer ?

— On en mettrait deux.

— Porte moi là-bas.

Il y avait plusieurs années qu'on ne travaillait plus dans la galerie.

— Plomb, certainement.

Vergara sentit le courant d'air.

— Il doit y avoir un puits dans le fond.

— Allons voir.

Le puits, protégé par un garde-fou efficace, s'enfonçait dans la terre. Une échelle de fer rouillée dépassait de quelques barreaux.

— On verra plus tard.

— Plus tard ?

— Tu ne vois pas que c'est le coin idéal ? La région est intéressante. Inutile de perdre du temps à chercher les bons endroits pour fuir à deux cents kilomètres. D'ici, nous pourrons travailler dans un rayon de cinquante kilomètres, nous planquer le temps nécessaire, puis recommencer dans la direction opposée. Cent kilomètres entre deux coups. Et puis il y a le reste.

Vergara ne comprenait pas.

— Il n'y a pas que l'argent, mais des objets de valeur. Si on peut les cacher ici. Ce n'est pas deux cent mille, mais quatre cent mille que nous gagnerons rapidement.

— Mais c'est dangereux, ça...

— Non, j'ai bien réfléchi. Des pilliers d'épaves de voitures, ça existe, non ? Il disparaît toujours quelque chose avant l'arrivée des secours. Pourquoi pas nous qui sommes les premiers sur place ?

CHAPITRE VI

Le couple déjeunait sous les platanes de la terrasse, et Roger Bouquet n'arrêtait pas de grogner. Il y avait trop de mouches, la nourriture était trop lourde, trop épicée, le vin trop chaud. Soudain, il se leva pour chasser la douzaine de gosses qui palpaient la Mustang de leurs mains sales.

— Laissez ça ! *Basta* !... Rentrez chez vous !

D'abord interdits, ils se rapprochèrent de lui en tendant la main. Il ne put s'en débarrasser qu'en distribuant quelques pièces, revint vers Odile qui souriait.

— Tu te moques de moi ?

— C'était drôle.

« — Ce qui l'est moins, c'est ce voyage. Pourquoi passer par l'intérieur sur des routes épouvantables, en traversant des villages impossibles. Je suis certain que si nous tombons en panne, on ne nous retrouvera plus.

— Tu exagères.

Il se versa du vin.

— Non. Dernièrement, j'ai lu que la femme d'un acteur... Bernard Noël, je crois, avait été agressée alors que son mari était allé chercher de l'essence.

— Moralité : veille à ce que le réservoir soit toujours plein.

— Chaque matin, il en manque. Malgré la serrure. Si nous avions suivi la côte...

Odile rongait soigneusement les os du lièvre en civet.

— Essaye de manger du lièvre sur la côte, surtout en juillet. Et puis, là-bas, ce n'est pas l'Espagne, la vraie. Tu comprends, ici, on est sous le vernis, en pleine chair espagnole.

— C'est chouette ! Misère, crasse et mouches. Un aveugle, un infirme, un cinglé à tous les pas.

— Tu exagères.

— Non, et tu le sais bien. Et toi tu plonges là-dedans avec une certaine volupté. C'est quoi ? Du masochisme ? Du sadisme ? Tu me

fais penser à ces Anglaises qui se faisaient conduire rue de Lappe pour avoir peur, et même plus que ça : des frissons équivoques.

— Pauvres Anglaises ! fit Odile égayée. Ici, en Espagne, on dit que c'est aux corridas qu'elles vont chercher leur plaisir. Tu sais bien que je n'ai pas besoin de ça.

Il sourit d'un air fat. Jamais comme depuis le début de leur voyage en Espagne, elle n'avait remarqué cet air sûr de lui, vaguement méprisant. Et après Madrid, il avait craqué, ne pouvait plus supporter l'atmosphère du pays. Cette pauvreté que plus rien ne protégeait dans les petits villages, en dehors des grands axes, cette misère découverte comme un corps obscène sur un grabat, le faisait suffoquer. Il avait l'impression d'être tombé dans un piège odieux.

— Tu commandes le dessert ?

De plus, il ne connaissait rien à la langue, et sa maîtresse s'occupait de tout. Elle parlait admirablement l'espagnol, discutait indéfiniment avec les gens.

— Mais que dis-tu ? s'impatientait-il.

— Rien. Tu ne peux comprendre.

Ces gens-là, ravis qu'une étrangère s'exprime aussi bien dans leur langue, semblaient lui vouer une grande admiration, la comblaient de menus cadeaux. Un fruit, une cigarette, un petit objet local et toujours des sourires, de grandes inclinations.

— J'en ai marre.

Elle venait de prononcer quelques phrases à l'intention de la serveuse.

— Ce soir, je prends la grande nationale en direction de la mer, que tu le veuilles ou non. Avant la nuit, nous serons à Grenade.

Elle ne répondit pas.

— Alors, ce voyage en Espagne ? vont-ils me demander. Ski nautique, régates et nightclub, hein ? Ouais ! que je leur répondrai : gargotes, poussière et cour des miracles. Ce dessert, il vient ?

— J'ai commandé des glaces.

— Merci. Ça doit grouiller de bactéries.

Il se leva, sortit un billet de sa poche.

— Tu paieras. Je vais faire un tour.

La serveuse arriva et resta stupéfaite.

— Le *señor* pas content ?

— Pas du tout, répondit Odile. Mais laissez sa glace. Je me charge de la manger à sa place.

— Le *señor* est allé vers la gauche ou vers la droite ?

Odile sourit.

— C'est important ?

— Oui, *señora*. À droite, c'est vers la place et ce n'est pas grave.

Perplexe, un peu inquiète, elle demanda :

— Et à gauche ?

— Vers la rivière. Il y a des Gitans et, à cette heure, il vaut mieux ne pas les déranger. Ici, durant la sieste, c'est comme la nuit.

— Je n'ai pas vu quelle direction il prenait, mentit-elle.

Comme la serveuse restait devant elle, elle se força pour lui sourire.

— Je vous remercie.

— *Señora*, ils sont capables de tout en ce moment. On les chasse de partout et ils sont furieux. Le *señor* n'a pas l'air patient. Je l'ai vu faire avec les enfants qui s'approchaient trop de votre belle voiture. S'il en fait autant avec les gosses des Gitans, cela peut lui apporter des ennuis très désagréables.

Le sourire figé de la Française ne l'autorisait pas à en dire davantage et elle s'éloigna. Odile mangea lentement sa glace à coups de petite cuillère réguliers. Lorsqu'elle eut terminé, Roger n'avait pas reparu.

Roger s'était dirigé vers la gauche, c'est-à-dire vers la rivière où campaient les Gitans. Peut-être aurait-elle pu le rattraper lorsque la serveuse lui avait parlé du danger existant. Elle n'avait pas bougé et même elle avait envie de manger la deuxième glace. Doucement, elle attira la coupe jusqu'à elle, l'attaqua du bout de la cuillère. D'ailleurs, Roger n'aurait jamais accepté de rebrousser chemin. Il méprisait tout le monde et les pauvres en particulier. Dans sa bonne ville de Rouen, les pauvres n'existaient pas. Il n'y avait que des fainéants. Et, pour lui, l'Espagne entière crevait de faim dans sa paresse.

Elle sourit. Au bout de trois ans, il venait de lui proposer le mariage et elle avait répondu :

— Faisons d'abord un voyage en Espagne.

Comme si, obscurément, elle avait senti que ce pays révélerait l'homme. En quelques journées de voyage pénible, de chaleur, de poussière et d'inconfort, il était complètement dépouillé. Ne restait

qu'un petit homme aigre, prétentieux et indésirable.

Du coin de l'œil, elle aperçut la serveuse derrière le rideau de perles noires. Cette fille s'inquiétait certainement plus qu'elle pour Roger. Ils n'allaient quand même pas le tuer. L'humilier peut-être, l'exaspérer. Il reviendrait vers elle gluant de transpiration à laquelle collait la poussière, la bouche sèche et mauvaise, l'œil fuyant. Déjà, la veille, il s'était emporté contre un garçon dans un restaurant. Jusqu'à ce qu'il réalise que l'homme campé devant lui comme un toréro orgueilleux ne le craignait nullement.

— Ils sont plus serviles sur la côte, avait-il conclu.

Elle termina la glace, but le verre d'eau glacée et chercha une cigarette dans son sac.

« Comment peux-tu fumer par une chaleur pareille ? » lui reprochait-il souvent.

La petite bonne fit tinter les perles du rideau derrière elle, mais elle resta sans réaction.

Soudain, il apparut, marchant rapidement. Lorsqu'il fut tout près d'elle apparurent les taches de poussière et même de boue sur sa chemise et son pantalon. Il lui jeta un regard plein de colère, se laissa tomber sur son siège.

— Appelle la bonne.

Mais celle-ci arrivait, cherchait le regard de la Française. Le sien était plein de reproche.

— Dis-lui que je veux une bière très fraîche. Fraîche et non tiède. Dis-le-lui bien.

Odile répéta en espagnol. Une immense déception donnait à sa voix un ton uni et sans chaleur. La serveuse les regardait de façon étrange. Elle alla chercher ce qu'on lui demandait.

— Tu es tombé ? demanda Odile.

— Non. De sales voyous m'ont jeté de la boue qu'ils ramassaient dans la rivière... Enfin dans l'espèce de ruisseau qui coule là-bas. J'ai voulu en corriger un et les pères ont surgi. Ils n'attendaient que ça. Six Gitans. Je bois ma bière et je vais me plaindre à la garde civile. C'est inadmissible.

— Quoi donc ?

— Certains avaient des bâtons et deux s'amusaient à ouvrir et à refermer l'un de ces affreux couteaux espagnols. Ils m'ont encerclé.

La bonne apporta la bouteille de bière. Elle était couverte de buée. Il ricana :

— Lorsqu'on insiste, ils comprennent parfaitement ce que l'on désire. Mais il ne faut pas se laisser faire.

Son visage lisse, délicatement bronzé par le ski, le yachting et le golf perdait sa sereine assurance. À force de crisper les mâchoires, deux rides de haine encadraient sa bouche. Il se versa un plein verre de bière et le but d'un trait.

— Je vais aller trouver la garde civile. Ils m'ont menacé et l'un d'eux m'a soutiré de l'argent. Si je n'avais pas donné ces billets, je ne serais pas revenu.

— Tu as eu peur ? s'étonna-t-elle.

— Ils étaient six. Que pouvais-je faire ?

— Tu t'es cru menacé. Ils n'auraient jamais rien tenté. Tu t'es laissé impressionner.

Il vida le reste de bière, l'avalala et se leva.

— Nous partons. Je dépose plainte et nous filons.

— Impossible. Il y aura une enquête et tu seras obligé de rester dans ce village et d'attendre que ces Gitans soient jugés. Si on t'autorise à repartir, il te faudra revenir un jour.

— Attendre ici ?

Son regard tomba sur les mouches que les traces de bière sur la table avaient attirées.

— Tant pis. Nous partons. Ce soir, nous prendrons un bain à Torre del Mar.

Odile jeta sa cigarette et secoua ses cheveux blonds.

— Inutile. Je n'ai aucune envie d'aller aussi vite et je suis venue pour visiter cette région.

Il se pencha vers elle, les deux poings sur la table.

— Tu cherches à prolonger mon supplice. La chaleur, la poussière et le soir des chambres sans eau courante ? Voilà ce qui te plaît, maintenant ? Mais que veux-tu prouver ?

— Rien. Je crois seulement qu'il faut mériter la mer, le confort et la joie de vivre. Traverser un pays à cent de moyenne sans un coup d'œil pour arriver dans une station balnéaire luxueuse, ressemblant à n'importe quelle autre de France, d'Italie ou d'ailleurs, je ne vois pas ce qu'il y a d'enivrant dans ce programme. Nous pouvons bien sacrifier quelques jours à un pays qui nous offre ensuite des jours et des nuits de plaisir.

Il haussa les épaules, alluma une cigarette.

— Tu es folle ? Ou plutôt, non. Blasée, et tu essayes de réchauffer en toi un reste de sensiblerie idiote. Et alors ? Tu regarderas leurs gosses bouffés aux mouches, leurs infirmes ignobles qui se traînent dans la poussière en laissant une trace comme des limaces, leurs Gitans inquiétants... Et qu'auras-tu fait pour eux ?

— Je ne les aurai pas ignorés.

— Splendide ! Je comprends que tu aies voulu faire du théâtre autrefois et que ça n'ait pas marché.

— Mufle ! fit-elle sans cesser de sourire.

— Et puis, dans quelques jours, tu iras te baigner dans l'eau tiède du sud, et tu frissonneras délicieusement en pensant que dans l'arrière-pays fermentent des colères et des haines incroyables ?

— Je me sentirai un peu moins coupable peut-être, mais ce n'est pas certain. Tout ce que nous ne voulons plus chez nous, la crasse, la misère, la mendicité, les sans-domicile-fixe, c'est comme si nous les avions parqués ici, fixés dans ce pays où la police a ordre de ne pas leur laisser dépasser certaines limites territoriales. Et le touriste rassuré ne rencontre plus sur la zone côtière que de braves travailleurs pas trop malheureux de leur sort.

Se rendant compte que la serveuse les observait derrière le rideau en perles noires, il se pencha à nouveau vers sa maîtresse.

— Es-tu disposée à rejoindre immédiatement la mer ?

— Non.

— Très bien.

Il se dirigea vers la Mustang, sortit deux valises et les déposa au bout de la terrasse. Puis, sans la regarder, il s'installa à son volant et démarra sèchement, faisant déraiper ses roues arrière. Il disparut dans un nuage de poussière.

La jeune bonne sortit et désigna les valises.

— Faut-il les rentrer, madame ? Elles ne sont pas en sécurité sur le bord du trottoir.

— Apportez-les ici, dit Odile.

Puis elle tendit le billet que Roger avait lancé sur la table avant son aventure avec les Gitans.

— En France aussi les hommes ont le sang chaud, dit la serveuse en souriant. Lorsque je me dispute avec mon mari, il prend la porte et s'en va dans un café jusqu'à des heures impossibles.

Odile imagina la réaction de son amant devant ce genre de

confidence. Il aurait jugé du plus mauvais goût qu'elle permette à cette fille une comparaison aussi désagréable.

— Je vais chercher votre monnaie.

Lorsqu'elle revint, elle annonça :

— Nous avons des chambres, si vous désirez en louer une. Je vous conseille celles qui donnent sur le jardin intérieur. Elles sont fraîches et loin du bruit.

— Merci, dit Odile, je ne sais pas encore ce que je vais faire. Est-ce qu'on loue des voitures, ici ?

— Non, mais il y a un taxi. Il pourra vous conduire où vous voudrez. Voulez-vous que je lui téléphone ?

— Tout à l'heure. Apportez-moi un jus d'orange. Je suis très bien sur cette terrasse.

— Vous croyez que votre mari va revenir ? demanda la serveuse avec une audace tranquille.

— Je ne sais pas. C'est la première fois qu'il se comporte ainsi.

La jeune bonne eut un petit rire.

— Il reviendra, alors. En ce moment, sur la route, dans la chaleur torride, il est en train de ralentir et de regretter. Ici, nous avons le climat pour nous. Que voulez-vous que fasse un homme seul par trente-huit degrés et alors que tout le pays fait la sieste. Tenez, s'il va dans un café, il attendra des heures avant d'être servi. Il pensera que vous êtes sous l'ombre des platanes et que vous pouvez boire frais. Alors, il reviendra. Vous avez de la chance. Mon mari, c'est toujours le soir qu'il claque la porte derrière lui, et, dans la rue, il rencontre tous ses copains qui en ont fait autant.

Odile riait sans réticence. Que Roger revienne ou non lui importait peu à l'heure présente. Elle souhaitait même la rupture brutale et définitive qui ne permettrait plus à Roger de se raccrocher plus tard. Elle le connaissait, abandonner une femme en plein milieu de l'Espagne lui paraîtrait une lâcheté.

Elle soupira : de peur de paraître lâche, Roger allait revenir. La petite serveuse avait raison.

— Le mien me bat. Des fois, il me fait peur, et alors je crie plus fort que lui pour ne pas penser qu'il pourrait me tuer. Est-ce la même chose pour vous ?

— Bien sûr. Ça ne change guère d'un pays à l'autre, répondit Odile sans y attacher d'importance et avec l'impression que cela consolerait en partie l'Espagnole.

Dans le lointain naissait un bruit de moteur et elle reconnut tout de suite celui de la Mustang.

— Il revient ?

Dans une hâte comique, elle se dirigea vers l'intérieur sans se retourner. Roger freina sec devant la terrasse, eut l'air de vouloir attendre devant son volant, ses doigts tambourinant la portière, puis il se résolut à descendre.

— Contente, hein ?

— Pas tellement. Tu veux une autre bière ?

Il haussa les épaules, se laissa choir sur le siège en face d'elle.

— Je ne te comprendrai jamais. C'est peut-être pour cela que je suis revenu.

— C'est gentil, ça.

Elle se tourna vers l'ombre qui attendait derrière le rideau de perles.

— Une bière.

— Où veux-tu aller ?

— Tout à l'heure. Quand la chaleur sera moins épaisse. C'est du plomb fondu qui coule du ciel.

— À qui le dis-tu ? Sur cette route non goudronnée, la poussière ralentit la conduite et il faut rouler au pas.

La fille apporta la bière, lui dédia un regard très noir dépourvu d'indulgence. Odile ne put retenir un petit rire auquel répondit un sourire plein de connivence de la serveuse.

Roger buvait goulûment, en faisant semblant de ne rien remarquer. Il était heureux d'être revenu auprès d'Odile.

CHAPITRE VII

Vergara aurait souhaité se boucher les oreilles alors que la voiture, un coupé Mercedes, ricochait de rocher en rocher avec un vacarme effroyable. Il y avait aussi les cris de la femme, un hurlement strident qui couvrait les bruits métalliques. Mais Vergara avait les deux mains occupées par les panneaux de signalisation qu'il se hâtait de transporter jusqu'à la camionnette.

— Vite ! dit Chiva, déjà installé dans son panier au bord du gouffre. Je n'ai jamais entendu chose pareille et j'ai peur que les habitants de la maison voisine n'accourent.

Ils en avaient longuement discuté de cette maison située un peu plus haut, à un kilomètre par la route, mais à cinq cents mètres par le sentier escarpé qui coupait tout droit.

— Tu avais dit qu'ils ne pourraient rien entendre...

— Maintenant, je n'en suis plus aussi sûr.

Vergara récupéra une dernière pancarte portant une flèche phosphorescente, la lança à la volée dans la camionnette, puis rejoignit le cul-de-jatte.

— Allons-y.

Il porta le panier jusqu'à l'emplacement repéré à l'avance, saisit la corde et donna une poussée avec le pied, tandis que Chiva s'écartait de la paroi des deux bras.

— Tu peux y aller. Vingt-cinq mètres, environ.

Le silence était revenu. Seules quelques pierres s'égrénaient encore et tintaient beaucoup plus bas contre la carrosserie. La femme ne criait plus.

— Je vois la voiture, cria Chiva.

Vergara laissait filer la corde, les deux jambes écartées, le buste rejeté en arrière. Rien de bien difficile. Il aurait supporté le double de poids. Jusqu'à présent, tout s'était bien passé, et ils n'avaient jamais eu d'ennuis. Le montant de l'argent trouvé dans les portefeuilles et les sacs à main approchait les cent mille pesetas, mais Chiva avait également récupéré quelques bijoux de grande valeur, des bagues et des bracelets, quelques transistors et plusieurs valises de vêtements luxueux qu'ils vendraient facilement dans les quartiers secrets de

Grenade ou de Cordoue. Il y en avait pour au moins cent mille pesetas, disait Chiva. Encore un coup ou deux, et ils pourraient partir pour Cadix. Le coupé Mercedes allait rapporter entre trente et cinquante mille pesetas. Il commençait d'évaluer juste.

Une lueur extraordinaire monta soudain du ravin et il laissa filer un bon mètre de corde sous la surprise. En même temps, un ronflement suivit.

— Vergara !

Réalisant immédiatement, il tira frénétiquement sur la corde, ébloui par la clarté et abasourdi par le ronflement de l'incendie. La chaleur lui sauta au visage par bouffées brûlantes.

— Chiva !

— Ça va, mais fais vite. Le panier brûle.

Le réservoir avait dû exploser, et juste au moment où Chiva se trouvait à quelques mètres seulement de la voiture, pendu à son fil comme une araignée. En une seconde, Vergara se revit en train de promener la flamme d'une bougie sous une araignée, riant de la voir grimper à toute vitesse vers le plafond.

— Le fond va céder.

À la force du poignet, Chiva s'était hissé en partie au-dessus du panier. Vergara le saisit à deux mains, mais le panier, accroché aux jambes flottantes du pantalon suivit. Il dut le détacher à coups de pied, puis essayer d'étouffer les flammes.

— Porte moi dans la camionnette d'abord. Tu reviendras récupérer la corde. Pour le panier, tu le jetteras en bas. Nettoie ensuite toutes les traces.

Il insista :

— Le feu a pris en bas, tu comprends ? Il ne faut pas qu'on en découvre des traces en haut.

Vergara obéit, se servit de la lampe électrique pour nettoyer l'endroit.

— J'entends des voix plus haut, lui dit Chiva de la camionnette. Il faut partir.

Tendant l'oreille, il eut la certitude que plusieurs personnes descendaient vers eux par les raccourcis. Il courut à la camionnette, jeta la corde en vrac à l'arrière.

— Desserre les freins, ordonna-t-il à Chiva. Je vais pousser. Il ne faut pas qu'ils entendent le moteur.

Il sauta au volant en marche, colla son visage au pare-brise pour mieux y voir.

— S'agit pas de faire la cabriolet à notre tour.

— Quelle poisse ! dit Chiva. Je suis sûr qu'il y en avait pour plus de cinquante mille, dans cette bagnole.

— Ça a pris d'un coup ?

— Je sentais bien une odeur d'essence. Et puis la carrosserie a glissé. Il y a du silex dans le coin. Le frottement a dû produire une étincelle. Tout s'est enflammé d'un coup. Comme si quelqu'un prenait une photographie au flash.

Vergara le regarda en coin.

— Une photo ?

— Ma première pensée... Mais bien sûr que non.

Il se retourna, observa la route.

— Tu peux mettre le moteur en route, si tu veux. Mais pas les phares. Je vois encore la lueur de l'incendie. Dans un kilomètre, tu prendras à gauche.

— À gauche ?

— Un chemin qui rejoint la route de Cordoue. Il faut éviter le patelin. Les secours vont monter et nous les croiserons.

Une fois dans le chemin, Vergara voulut allumer les phares.

— Pas encore. Sur la grande route, seulement.

— Nous rentrons chez nous ?

Depuis une semaine, ils vivaient dans leur trou de mine avec le butin ramassé dans les voitures. Lorsqu'ils déménageraient, la camionnette serait remplie à ras bord.

— Nous attendrons la fin juillet, disait Chiva. La circulation sera si importante qu'on ne fera pas attention à nous. On vendra une partie à Grenade et l'autre à Cordoue.

Ils rentrèrent sans encombre, et les buissons se refermèrent derrière la camionnette, masquant l'entrée de la mine. De la route, on ne pouvait se douter de leur présence et ils pouvaient même faire de la lumière.

— J'ai soif, dit Chiva.

Vergara alla chercher une bouteille d'apéritif et de l'eau fraîche. Il plaçait les bouteilles dans une vasque naturelle qui recevait les eaux d'écoulement. Tout au fond se trouvait le puits, communiquant avec

une autre galerie qui ouvrait de l'autre côté de la montagne sur la vallée du rio Jandula.

— À la rigueur, si on nous attaquait, nous pourrions filer par-là, avait expliqué Vergara après une longue exploration jusqu'à l'autre extrémité. On peut descendre dans la vallée et se cacher parfaitement durant des semaines.

Chiva haussait les épaules.

— Pourquoi veux-tu qu'on nous traque ? Tu te crois encore à l'âge où nous jouions aux gendarmes et aux voleurs ?

Ils burent la liqueur tout en réfléchissant.

— Le premier coup dur, dit Chiva en examinant les jambes de son pantalon que les flammes avaient léché. J'ai bien failli y rester, et si tu ne m'avais pas remonté à toute vitesse... Dommage. C'est peut-être un avertissement, mais, sur les quatre voitures que nous avons envoyées dans le décor, il est normal que l'une flambe. C'est même extraordinaire qu'il n'y en ait pas eu d'autres. Et je me demande...

Vergara tirait doucement sur sa cigarette.

— On devrait peut-être y flanquer le feu une fois qu'on a fini. Ainsi on pourrait les vider complètement, comme un œuf. Il ne resterait que la coquille qu'on ferait brûler. Je crois qu'on pourrait doubler le rapport, en faisant ainsi.

— Il nous faudra faire plusieurs voyages alors, pour aller vendre toute la marchandise.

— Tu as raison, reconnut Chiva. Ce serait imprudent.

Prenant la lampe, il éclaira la cage de Tico accrochée à la paroi. Le canari s'ébroua un peu, mais se rendormit lorsque la nuit revint. Ils préféraient le laisser lorsqu'ils partaient en expédition.

— Demain, nous allons descendre au ravitaillement, dit Chiva. Nous partirons de bonne heure, achèterons en plusieurs endroits et ne rentrerons qu'à la nuit. Nous allons nous tenir tranquilles pendant une bonne semaine et sans bouger d'ici.

Vergara soupira :

— Ce sera long.

— Prudent aussi. Notre dernier coup devra être le meilleur et nous avons besoin de l'étudier.

— Le dernier ! s'exclama Vergara.

— Le dernier. Nous aurons suffisamment d'argent pour partir à Cadix.

— Acheter la boutique et les oiseaux ?

— Nous devons nous contenter du minimum. Aller plus loin serait tenter le diable. Et puis, si les affaires ne marchent pas... Rien ne nous empêche, depuis Cadix, de partir en vacances. Pour nos voisins, nous serons allés nous promener une semaine ou deux.

— Tu veux continuer ?

— Une fois par an... Un joli petit coup, de quoi récupérer le petit supplément qui nous permettra de vivre largement.

Au lever du jour, ils descendaient vers Andujar où ils feraient leurs premiers achats. Jamais ils ne retourneraient deux fois chez le même commerçant, et Chiva notait soigneusement les endroits où ils avaient déjà acheté.

— En route pour Martos, maintenant. Nous déjeunerons dans le coin, resterons tranquillement à la terrasse jusqu'au soir avant de rentrer.

Il prit un poste à transistor volé dans une voiture et l'alluma. Grenade donnait les informations locales. Ils les écoutaient tout en roulant dans la fraîcheur agréable du petit matin, lorsqu'un commentaire les impressionna. Le speaker parlait des accidents nombreux dus à l'afflux des touristes dans cette partie du pays.

« Hier soir, une voiture de sport, encore une, est tombée dans un ravin après avoir manqué un virage. De la Mercedes qui a entièrement brûlé, on a retiré les corps complètement calcinés de deux personnes. Nous rappelons qu'en moins de quinze jours c'est le quatrième accident du genre dont ont été victimes des étrangers, et toujours à bord de voiture de sport. Les précédentes étaient une Ferrari, une Fiat, une Alpine et, cette nuit, une Mercedes. Une telle série noire est assez incroyable, et l'on se demande si on doit uniquement l'attribuer à l'imprudence des chauffeurs étrangers qui ne connaissent qu'imparfaitement nos routes. »

Ce fut tout. Le speaker parla d'autre chose, et les deux hommes restèrent silencieux jusqu'à ce que les informations locales soient terminées.

— Tu crois qu'ils se doutent de quelque chose ? demanda Vergara.

— Ce type-là n'exprimait certainement qu'une opinion personnelle, mais la police a bien à faire en ce moment pour se livrer à une enquête serrée.

— Hier soir, tu parlais d'un dernier coup. Est-ce bien indispensable ?

— Oui. Indispensable pour ce que nous voulons faire. Mais ce sera

le dernier. Seulement nous n'allons pas attendre une semaine. Il faut l'exécuter puis filer.

— Aujourd'hui ? Mais nous n'avons rien préparé. Nous avons épuisé les endroits dangereux et...

— Tu oublies la route que nous empruntons pour rentrer chez nous dans le trou de mine.

Vergara leva le pied de l'accélérateur.

— Mais n'est-ce pas dangereux ?

— Non. Tu as remarqué l'écriteau en bas de la route, au croisement qui mène au *Parador* ? Certains soirs, on y accroche un panneau sur lequel est écrit « *No hay cuartos* ». Les types du *Parador* téléphonent à un gars qui habite dans le bas, et qui va accrocher le panneau quand l'hôtel est au complet, ce qui, ces jours-ci, arrive vers les six ou sept heures.

Son ami comprenait vite.

— On fait disparaître le panneau ?

— Voilà. Il montera plusieurs voitures. Nous aurons peut-être notre chance.

— Plusieurs voitures ? C'est dangereux.

— Non. Nous allons attendre près de la pancarte. Dès qu'une voiture de sport aura pris le chemin du *Parador*, nous remettrons le panneau.

— Et si c'est une voiture de fauchés ?

— Tu interviendras avant le panneau.

— Ils vont me voir.

— Pour les étrangers, tous les Espagnols se ressemblent. Tu laisses monter la voiture de sport, puis tu accroches le panneau. Là-haut, on leur dira que c'est une erreur, qu'il n'y a plus de place.

— S'ils les logeaient quand même ?

Chiva haussa les épaules.

— Admettons que non. C'est au retour que nous agirons. Tu vas acheter de la peinture. Nous ne rentrerons pas à la nuit, mais pendant la sieste. On peindra des pierres, on jalonnera la route. Avec des buissons coupés, tu barreras la vraie.

— Et puis nous partirons ?

— Tout de suite après.

— Les marchandises ?

— Nous allons remplir la camionnette.

Vergara secoua la tête.

— On ne peut pas tout faire cet après-midi. Si je dois encore te descendre en bout de corde... Je serai fatigué.

Son ami battit des paupières. L'argument avait son poids.

— Nous attendrons, mais cela risque de durer trois jours. Ils ne les trouveront que demain et il y aura des allées et venues. Espérons qu'ils ne découvriront pas notre cachette.

— Les pierres ?

— Tu les jetteras dans le ravin. Ils n'y attacheront pas, d'importance et, de toute façon, tu les jetteras aussi loin que possible du véhicule.

— Si j'ai le temps.

Chiva alluma deux cigarettes, lui en passa une.

— Ça ne te plaît pas ?

— Trop rapide, grogna Vergara. Jusque-là, nous avons été de vrais renards et personne ne se doute de ce que nous faisons. Ce soir, ce sera rapide, très rapide.

— Nous n'avons pas le choix.

— Si aucune voiture intéressante ne se présente ?

— Nous attendrons demain.

Puis Vergara jura.

— Les pancartes-travaux, nous n'en aurons plus besoin ? Il vaudrait mieux nous en débarrasser.

— Arrête-toi, et jettes-en deux dans le fossé. Plus loin, tu recommenceras, mais jamais plus de deux à la fois. On pensera qu'un cantonnier a bien mal fait son travail.

L'après-midi passa rapidement. Vergara peignit une quinzaine de grosses pierres rondes, du genre de celles qui jalonnaient la route escarpée et dangereuse jusqu'au Parador. Il les regroupa dans un seul endroit, alla dégager celles qui se trouvaient en place. Dans un temps aussi bref, il n'avait pas le temps d'utiliser les mêmes. Il suffirait de donner un coup de pied à chacune pour les faire rouler dans le ravin.

Chiva, soudain perplexe, chercha son regard.

— En agissant ainsi, nous prouvons que l'accident a été voulu. Il faudra remettre les pierres en place.

— Tu t'imagines...

— Parfaitement. Tu redescendras de la mine pour le faire. Même si des voitures passent, on ne te verra pas. Nous ne pouvons pas agir autrement.

— Ce sera très long.

— Non. Cette fois, je pourrai participer au travail. Pendant que tu guetteras en haut, j'enlèverai les pierres. Tu n'auras plus qu'à mettre les autres en place. Ne t'inquiète pas, tout ira parfaitement bien, comme les autres fois.

Vers neuf heures du soir, ils descendirent jusqu'au croisement.

— Le panneau est déjà en place, dit Chiva. Cache la camionnette et va l'enlever. Si tu vois une voiture ordinaire, tu te précipites pour l'accrocher et empêcher qu'elle ne monte.

Vergara alluma une cigarette et s'approcha d'un air nonchalant de la pancarte indiquant la route du *Parador*. Il décrocha le petit panneau : « *No hay cuartos* », et s'éloigna.

Pendant une demi-heure, plusieurs voitures passèrent sans même ralentir. Puis il aperçut une grosse voiture américaine qui ralentissait, et il se précipita pour accrocher le panneau. Un gros homme jura en anglais et appuya rageusement sur l'accélérateur.

Il dut faire deux fois l'opération et commençait de maudire Chiva lorsqu'il aperçut la voiture de sport qui approchait. Il s'aplatit dans le fossé en n'osant pas regarder. Lorsqu'il aperçut les feux arrière dans le petit chemin étroit, il n'en crut pas ses yeux. Il raccrocha en vitesse le panneau, fonça vers la camionnette.

— Ça y est ? demanda Chiva. Un client ?

— Un poisson dans le filet, mais j'ai bien cru devenir fou. Maintenant, il faut grimper jusque là-bas et nous n'avons pas beaucoup de temps, même s'il se dispute avec le directeur du *Parador*.

— Il va redescendre fou furieux, dit Chiva avec un sourire ravi, ne se rendra même pas compte que la route a changé depuis l'aller. Au fait, qu'est-ce comme voiture ?

— Une Mustang, répondit distraitemment Vergara.

CHAPITRE VIII

Dans la nuit violette, la Ford Mustang fonçait vers la vallée à une vitesse inquiétante. Mâchoires crispées, Roger Bouquet conduisait brutalement.

— Nous n'avons pas vu le panneau « complet » ! Tu penses ! Il n'avait pas été accroché, voilà tout. Ces gens se moquent de nous, par-dessus le marché. Il a fallu se taper cette route..., ce chemin à peine carrossable, oui, pour apprendre qu'il n'y avait plus une seule chambre libre. Une heure de perdue et nous ne trouverons pas facilement maintenant.

Il ajouta sournoisement :

— À moins que nous n'allions jusqu'à Grenade.

— Eh bien ! allons jusqu'à Grenade, répondit Odile Roy. Rien ne nous empêchera de revenir sur nos pas demain.

— Toutes ces courbettes, ces airs éplorés. Quel comédien que le directeur de ce *Parador* !

— Les Espagnols sont très polis, et il était vraiment désolé de ne pouvoir nous recevoir.

Roger crispa encore plus la mâchoire pour prendre un virage serré.

— Pourraient au moins goudronner le chemin.

— Ça fait beaucoup plus rustique ainsi. Les touristes aiment ça, d'autant plus qu'ils savent qu'un hôtel confortable les attend tout en haut.

Un mélange de graviers et de terre cribla le dessous de la voiture. Odile sourit.

— Nous ne faisons pas un rallye.

— J'ai hâte de sortir de ce coin sauvage. C'est sinistre.

Un soleil qui n'en finissait pas de se coucher accrochait des traînées de soufre et de lie dans le fond d'un ciel pâteux. C'était violent comme un fond de tableau de Goya. Un air brûlant pénétrait dans la voiture, y laissait une odeur de pierre à briquet.

— Dans le prochain village, nous téléphonerons aux hôtels de Grenade. Inutile de partir au hasard. Et puis j'ai soif.

— Il fallait boire là-haut.

— Chez des gens incapables de nous accueillir ? Ah ! non !

À nouveau, elle sourit. Roger se dévoilait dans cette simple phrase.

— Tu n'aimes pas être pris pour un imbécile ?

— Aurait-il fallu s'installer à la terrasse, au milieu de ces gens qui, eux, avaient une chambre et pouvaient se permettre d'attendre sans impatience qu'on veuille bien les servir ?

— Nous aurions été des importuns en quelque sorte ?

— Des laissés-pour-compte. Avec les sourires goguenards de ces gens venus là en voiture de série. Tu as regardé dans le parking ? Des employés, des ouvriers et des cadres moyens. Décidément, on ne peut plus partir au mois de juillet. L'an prochain... D'ailleurs, l'an prochain, je ne viendrai certainement pas en Espagne.

— Pourquoi pas l'Italie du Sud...

— Et la Sicile, hein, lança-t-il goguenard, on ira voir les gens crever de faim pour nous faire une mauvaise conscience. Après quoi, nous pourrions envisager des séjours en Grèce, et pourquoi pas en Inde ? Pourquoi tergiverser, directement au cœur du pays le plus sous-développé, plouf ! en plein dans la m... !

Elle ne releva pas sa grossièreté.

— J'irai creuser des puits, et toi tu soigneras les nouveau-nés. À nous les belles vacances édifiantes !

Le virage le surprit et il dut freiner. La voiture dérapa légèrement, mais il la redressa tout de suite. S'étant distingué dans quelques rallyes anodins, il se prenait pour un excellent pilote.

— J'ai la bouche comme du cuir. Il y a bien une ville dans le coin ?

Elle prit la carte.

— Andujar. On trouvera peut-être à y coucher.

— Oui, dans quelque gargote mal famée. Il vaut mieux retourner en arrière et reprendre la route de Grenade.

— Pourquoi pas Cordoue ?

— On doit y crever de chaleur... C'est trop loin de la mer.

D'un seul coup, elle en eut assez, ne ressentit plus le besoin de lutter contre lui, contre tout ce qu'il représentait et qu'elle avait cru mépriser.

— Comme tu voudras, dit-elle soumise.

Dans sa joie, il enleva la Mustang d'un coup d'accélérateur très sec.

— Attention tout de même.

— Nous sommes presque en bas de la descente.

Devant eux, la route filait très droite. Les phares accrochaient les pierres rondes peintes en blanc qui jalonnaient la route. Il n'y avait ni garde-fou ni aucune autre protection.

— Encore heureux qu'ils aient placé ces cailloux, sans quoi !

La route devint subitement mauvaise et il allait lever le pied lorsque les phares n'éclairèrent plus qu'un immense vide, un gouffre noir vers lequel ils roulaient à près de quatre-vingt-dix à l'heure. Il essaya de freiner, mais c'était déjà trop tard.

— Je vais aux pierres, annonça Vergara. Si elle veut flamber, elle le fera pendant ce temps.

Chiva attendit dans le nouveau panier qu'ils avaient dû acheter pour remplacer celui qui avait brûlé. Vergara se hâta. Il traîna les buissons coupés fraîchement qui masquaient le véritable tournant et les jeta de l'autre côté de la route. On ne les découvrirait que dans un mois, lorsqu'ils commenceraient à jaunir.

Puis il remplaça à la hâte les pierres blanches, fignola pour celles que, normalement, la Mustang aurait dû déplacer dans sa course folle, balança les autres dans le vide.

— J'y suis, dit-il en revenant vers Chiva.

— Ça ne sent même pas l'essence. Je crois que, cette fois, c'est un très joli coup.

Il souleva le panier et s'approcha du vide. Chaque fois, il éprouvait la même terreur, craignait que le sol ne s'effondre brusquement sous leur double poids.

— Tu peux y aller.

La corde fila lentement entre ses doigts. Lorsque Chiva siffla, il amarra la corde à une pierre et revint vers la camionnette vérifier si tout était en ordre, puis il alla examiner la route, enleva quelques branches de buis qui traînaient encore. Le silence total le rassura. Les autres fois, ils avaient toujours été dérangés par quelque véhicule, mais, sur cette route qui ne conduisait qu'au *Parador*, pas de désagrément de la sorte à attendre.

Sans se presser, il revint auprès du précipice, et attendit tranquillement, une cigarette non allumée aux lèvres, la corde à la main. Lorsqu'elle se tendrait sous la traction de Chiva, il n'aurait plus qu'à remonter le panier. Il n'y aurait que les affaires valant la peine d'être prises, valises de linge, appareils coûteux comme transistors,

caméras, appareils de photographie et jumelles.

La corde frémit de façon significative, et il se redressa pour remonter le panier. Il jura, étonné par le poids surprenant accroché à la corde.

— Pas possible, dit-il entre ses dents, il a trouvé un trésor.

Cela lui rappela le travail dans les puits de la côte, lorsqu'il devait remonter d'énormes blocs de rochers pesant parfois plus de cinquante kilos. Il y arrivait très bien en ce temps-là. Piqué par ce souvenir, il s'accrocha et tira sur la corde par gestes réguliers. Le panier apparut. Il vit une masse étrange qui, soudain, bascula sur le sol et essaya de fuir.

C'était une femme. Jeune et blonde, du moins le pensa-t-il dans la nuit claire. Elle essaya de courir, poussa un cri de douleur et s'effondra sur le sol.

— *Put a madona !* jura-t-il.

En même temps, du fond du ravin, lui parvenait le sifflement de Chiva. Il repoussa le panier du pied. La corde fila entre ses mains, lui arrachant la peau. La tête tournée, il surveillait la jeune femme, se demandait comment elle avait pu non seulement s'en sortir, mais arriver à pénétrer dans le panier à l'insu de Chiva.

Une secousse dans la corde, et il hissa son ami. Dès que ce dernier fut à portée, il l'interpella :

— Tu as vu ce que j'ai remonté ?

— Dépêche-toi. Nous en parlerons ensuite.

Donc Chiva avait tout vu, mais à cause de son infirmité, il n'avait pu empêcher cette femme de s'installer dans le panier. Mais elle, comment avait-elle eu cette idée ?

— D'abord elle, dit Chiva au moment où Vergara voulait le sortir du panier.

Vergara recula.

— Elle ?

— Ou alors jette-la dans le ravin tout de suite.

La voix de l'infirme était méconnaissable. Vergara n'y retrouvait plus la petite goutte d'amitié qui y tremblait en permanence.

— Allez, vas-y ! Prends-la dans tes bras et balance-la en bas. Tu as peur ?

— Mais c'est pas possible.

Les dents de Chiva éclatèrent de blancheur dans l'obscurité.

— Tu vois, toi aussi. Il fallait le faire tout de suite. Maintenant, il est trop tard pour l'un comme pour l'autre.

— En bas, tu l'as...

— Oui, je l'ai tirée jusqu'au panier. Elle a une jambe cassée, je crois. Elle a réussi à s'installer toute seule. Mais je ne pouvais pas tellement l'aider. Elle tremblait, était complètement affolée.

Il désigna la tache claire que faisait la robe de la jeune femme toujours allongée sur le sol.

— Porte moi jusque-là.

Une fois sur le sol, il se traîna, s'allongea presque pour examiner le visage.

— Elle vit. À part sa jambe, je ne pense pas qu'elle soit grièvement blessée.

— Que fait-on ? On ne peut pas la laisser là. Dans une heure ou deux, toutes les polices d'Espagne seront à nos trousses.

— Balance-la en bas, dit Chiva.

Cette fois, il suppliait presque.

— J'ai fait une c... rie. Je n'aurais pas dû. Mais je l'ai vue blessée, fragile... Toi, tu dois m'aider. Si j'avais des jambes, je te jure que j'irais la balancer en bas.

Vergara recula d'un pas.

— Écoute, Tonio. C'est impossible... Si tu ne fais pas ça, nous sommes fichus. Tu le sais.

Vergara restait immobile, un peu baissé vers lui, les mains sur les genoux fléchis.

— Tonio, répare ma bêtise. Un réflexe stupide pour une de ces salopes qui détournent le regard lorsqu'elles me rencontrent. Tonio, tu ne peux pas me refuser ça. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je croyais qu'après avoir tué, détroussé une douzaine de personnes, il ne me serait pas possible de m'attendrir. Et puis..., Tonio.

Vergara avança, s'accroupit et glissa une main sous la nuque de la jeune femme et l'autre sous ses genoux. La chair en était tiède et douce.

— Tonio !

Il la souleva sans qu'elle reprenne conscience et se dirigea vers la camionnette.

— Tonio !

Depuis qu'il avait balancé les pancartes et panneaux dans le fossé, la paillasse était toujours libre. Il installa la jeune femme dessus et se redressa. Dans un bruit de pierrailles, Chiva se traînait jusqu'à lui, lui saisissait la cheville.

— Tu sais ce que tu fais ?

— Je continue ce que tu as fait.

— Tu dois être plus dur que moi.

Vergara alla chercher la corde et le panier.

Il n'y avait absolument rien dans ce dernier. Chiva avait même oublié de piller la Mustang.

Lorsqu'il se pencha pour prendre son ami, ce dernier se laissa faire sans un mot, se blottit contre la portière une fois celle-ci refermée. Il tremblait.

— On retourne à la mine ?

N'obtenant pas de réponse, il mit le moteur en marche, dégagea la camionnette de sa cachette. Chiva parut s'éveiller :

— Écoute. Nous allons la déposer devant le premier hôpital venu et nous filerons le plus loin possible. Avant que les policiers n'aient réellement compris ce qui s'est passé, nous serons loin.

Vergara ne répondit pas.

— De toute façon, on la recherchera à partir de demain, dès qu'on aura découvert l'accident.

— Justement. On croira que, sous le choc, elle est partie droit devant elle dans la montagne. Pas un instant, on ne nous soupçonnera. Au contraire, si nous la débarquons devant un hôpital, elle parlera. Il fallait la laisser en bas.

— De toute façon, elle m'avait vu. On aurait recherché un cul-de-jatte descendu au fond du ravin dans un panier. En deux jours, ils auraient su mon nom, le tien, le numéro de la camionnette. Toi aussi, tu n'as pas eu le courage de la jeter dans le ravin une nouvelle fois.

Le terre-plein se présentait dans la lueur des phares. Les buissons griffèrent les tôles et la bâche, se refermèrent sur la camionnette.

— Porte moi.

Chiva tenait la lampe-torche dans sa main. Vergara se demanda si c'était tout ce qu'il avait remonté du ravin, en dehors de la fille. Il noua ses bras autour de son cou. Son ami contourna la camionnette, souleva la bâche.

Éblouie, la fille blonde ouvrit de grands yeux, se souleva sur ses coudes.

— Oh ! ma jambe, dit-elle. Je crois qu'elle est brisée.

CHAPITRE IX

Trente-six heures après son accident, Roger Bouquet recevait la visite d'un inspecteur de la brigade criminelle espagnole dans sa chambre de la clinique d'Andujar. L'homme qui se présenta était très grand pour un Espagnol. De teint basané, une moustache raide et très noire cachant sa lèvre supérieure, son aspect ne manquait pas de sévérité.

Dès l'entrée, il s'inclina et s'approcha du lit.

— Veuillez m'excusez, *señor*, de mon intervention, mais je sais que vous avez repris connaissance depuis hier au soir et que vos jours ne sont pas en danger.

Roger, la tête enveloppée dans un énorme pansement, incapable de bouger sans ressentir une atroce douleur dans tout le corps, lui lança un regard féroce.

— M'apportez-vous des nouvelles de M^{lle} Roy ?

— Non, *señor*, aucune.

— Mais enfin, c'est inimaginable. Non seulement je suis resté coincé dans ma voiture pendant près de dix heures, mais encore on ignore où se trouve la jeune femme qui m'accompagnait. Vous voulez accueillir des touristes, et ni votre police ni votre organisation des secours ne sont guère au point.

L'œil noir du policier se vrilla dans celui que Roger Bouquet pouvait ouvrir sans trop de difficulté, et lui provoqua un malaise physique.

— Pour l'organisation des secours, vous avez certainement raison, encore que l'endroit de votre accident soit l'un des plus déserts de la région. Quant à la police, *señor*, vous pouvez lui faire confiance ; nous retrouverons votre femme où qu'elle se trouve.

Le ton de cette dernière phrase déplut à Roger qui y releva une menace.

— Que voulez-vous dire ?

— *Señor* Bouquet, c'est peut-être à vous de me dire où se trouve la jeune femme en question.

— Moi ? Mais vous n'y pensez pas...

José Coloma sortit un carnet jaune de sa poche.

— Lorsque l'accident est arrivé, vous descendiez bien du *Parador* ?

— Oui.

— Vous étiez monté là-haut alors que le panneau « complet » était accroché à la pancarte du carrefour depuis cinq heures de l'après-midi ?

— Lorsque je suis monté, il n'y était pas.

— Une fois devant le *Parador*, vous êtes sorti seul de la voiture. Personne n'a vu la jeune femme en question.

Il essaya de bouger, mais grimaça de douleur.

— Et alors ?

— Dernièrement, vous avez eu une dispute avec elle dans un petit village nommé Turcia, à la terrasse d'une auberge. La serveuse m'a déclaré que la jeune femme avait peur de vous, et pensait que vous étiez capable de la tuer.

Roger Bouquet sursauta violemment.

— Mais dites donc, vous m'accusez ?

— Excusez-moi, *señor*, mais tout cela est très mystérieux. Nous avons pensé, les *guardias civiles* et moi, que votre amie, choquée par le terrible accident, était partie droit devant elle. Or, pour cela, elle aurait dû obligatoirement traverser une zone boueuse où elle aurait inmanquablement laissé ses traces. De l'autre côté, c'est un à-pic vertical infranchissable. Nous n'avons pas relevé de traces.

— Elles se sont refermées.

— Non, *señor*. Hier au soir, j'ai marché dans cette boue et ce matin encore les empreintes étaient parfaites. C'est une boue dure en surface, molle de l'intérieur. Une trace se sèche immédiatement et peut rester visible des jours et des jours. *Señor*, la jeune femme n'était pas dans la voiture lorsque vous avez fait ce saut...

Roger le regardait comme un homme sortant d'un long cauchemar.

— *Señor*, je suppose que vous avez voulu vous suicider, et que vous avez justement choisi cet endroit après votre visite au *Parador*. Jusque-là, vous avez essayé de brouiller les pistes, mais au retour vous étiez à bout...

— Mais je n'ai pas voulu me suicider... La route se présentait devant moi et je l'ai suivie. Et puis, d'un seul coup, le vide et la chute. Odile a poussé un cri terrible.

De parler aussi longuement l'avait fatigué, et il ferma les yeux en

respirant fortement.

— *Señor*, cette femme ne peut s'être égarée dans la campagne. Il y a eu des battues. Un homme, un garde civil, a essayé de grimper le long de la paroi. Il a l'habitude de la montagne, et il a dû renoncer. *Señor*, cette femme ne se trouvait pas dans la Mustang.

— Si, dit Roger dans un souffle. Je vous jure qu'elle y était.

— Et maintenant, où se trouve-t-elle ?

— Je ne sais pas... Je vous jure que je l'ignore.

— *Señor*, depuis quelques jours, vous parcourez la région en n'effectuant que de courts déplacements. Dans les auberges et les hôtels, vous avez laissé le souvenir d'un homme arrogant et furieux, faisant de nombreuses scènes à sa maîtresse. Voyez-vous, depuis quinze jours, je suis également dans le pays pour enquêter sur plusieurs accidents extraordinaires. C'est pourquoi j'ai pu être aussi rapidement renseigné. Hier à midi, vous êtes allé dans un village perdu de montagne, un endroit où les touristes ne vont jamais.

Les yeux toujours fermés, Roger Bouquet soupira. Comment expliquer qu'Odile était fascinée par la misère de certaines régions d'Espagne ?

— Vous avez protesté parce qu'il y avait trop de mouches, que la nourriture était infecte et la boisson trop chaude. Le repas ne vous a coûté que cent pesetas pour les deux, et vous n'avez rien laissé comme pourboire.

Honteux, il revoyait le visage de la vieille qui les servait, tandis que son petit-fils, à moitié idiot, les regardait manger, debout devant leur table.

— Pourquoi ce besoin de solitude, *señor* Bouquet ?

— Ce n'était pas moi, mais elle, murmura-t-il. Elle voulait se rendre compte..., m'obliger à voir...

— Se rendre compte, voir quoi ?

Roger sentit la colère monter en lui.

— Se rendre compte que, dans votre pays, quand on est pauvre, on l'est réellement, sans espoir, sans possibilités d'en sortir. Elle voulait que je voie votre crasse, vos mouches, vos sans-travail et vos infirmes. Voilà ce qu'elle voulait, alors que moi je ne rêvais que de mer et de palaces luxueux.

— Et c'était la raison de vos disputes, demanda doucement José Coloma, l'origine de vos différends ? En revenant de ce village pour rejoindre la route nationale, vous êtes-vous arrêté ?

— Oui. Pour chasser des guêpes entrées dans la voiture.

— Seulement pour cela ?

— Pour pisser aussi, répondit grossièrement Roger.

— Votre amie est-elle descendue ?

— Non. Et puis j'en ai marre. Laissez-moi tranquille. Vous pensez que je l'ai abandonnée en pleine nature au cours d'une dispute ? Je vous dis non, et quand même, ce n'est pas un crime ?

— Vous avez pu vous disputer. Peut-être vous a-t-elle reproché votre attitude dans le village de montagne. Vous avez pu perdre votre sang-froid. Avez-vous bu du vin dans ce village perdu ? Il est très fort là-haut, il peut vous avoir surpris.

Roger Bouquet essaya de se dresser sur ses coudes, retint un cri de douleur.

— Non, mais vous divaguez ? Je vous dis que mon amie se trouvait à bord de ma voiture lorsque nous avons eu cet accident... D'ailleurs, comment pouvez-vous être certain qu'elle ne s'est pas perdue dans cette campagne déserte ? Pour nous atteindre, vous avez dû vous-même patauger dans cette boue dont vous me parliez ?

Le policier espagnol secoua la tête.

— Les sauveteurs, les pompiers de cette ville ont dû installer un treuil pour descendre jusqu'à vous. Il est encore en place et y restera quelques jours, tant que nous n'aurons pas découvert Odile Roy. Nous n'avons traversé la zone boueuse que plus tard, après avoir en vain cherché les traces de votre compagnie.

Cette fois, Roger Bouquet parut ébranlé. Il se laissa retomber sur son oreiller, ferma les yeux.

— Incompréhensible... À moins qu'elle n'ait sauté avant notre chute... Je ne me souviens plus de rien.

— C'est impossible, *señor*.

— Qu'allez-vous faire ?

— Un avis de recherches couvre le territoire, mais avec l'afflux des touristes, nous ne pourrions obtenir de bons résultats. Personnellement, je ne crois pas qu'elle était dans la voiture. Sa trace se perd bien avant l'accident, et vous le savez bien.

Le Français n'essaya même pas de protester. Cette accusation absurde le paralysait. Les pouvoirs étranges, inquiétants de ce pays lui paraissaient soudain effrayants. En France, aucun policier ne l'aurait ainsi ouvertement accusé. José Coloma le faisait avec une parfaite sérénité, voire un certain détachement.

— J'ai demandé des renseignements sur vous à la police de Rouen.

Roger émit un ricanement. Le beau scandale ! Après cette histoire, il aurait beaucoup de mal à s'imposer à nouveau dans les milieux qu'il fréquentait.

— Elle est bien capable de le faire exprès, pensa-t-il à voix haute.

Le policier lui sourit.

— J'y ai songé. C'est une hypothèse intéressante. Mais comment aurait-elle fait pour échapper à nos recherches ?

— Et si... si dans la nuit un automobiliste de passage a entendu ses appels et lui a porté secours ?

— Son premier souci aurait été de nous alerter.

— Il avait peut-être de bonnes raisons de ne pas le faire.

— Vous allez trop loin. D'autre part, il aurait fallu que cet inconnu possédât une belle corde pour descendre jusqu'à la voiture accidentée. Il vous aurait découvert.

— Peut-être s'est-il contenté de lancer la corde sans aller voir au fond.

Mais le policier n'y croyait pas.

— Vous préférez m'accuser ?

— C'est plus logique.

— Vous allez m'arrêter ?

— Non, mais je vous demanderai de ne pas quitter la ville dès que vous pourrez sortir de cette clinique, dans deux ou trois jours. Jusqu'à ce que mon enquête soit terminée.

L'homme lui avait dit quelque chose, au début, qui le tracassait.

— Vous êtes ici pour une autre raison ? Seul le hasard a voulu que vous vous intéressiez à moi ?

— Exact. Plusieurs voitures de sport ont eu des accidents similaires au vôtre ces derniers temps, et les passagers n'ont pas eu votre chance.

— Morts ?

— La plupart, et les rescapés sont dans de tels états qu'ils seront estropiés jusqu'à la fin de leurs jours. Un point commun entre tous ces accidents. Chaque fois le pilote n'a pas vu un virage au bout d'une ligne droite assez longue, au cours de laquelle il avait pu reprendre de la vitesse.

— Vous avez une opinion ?

— Oui. Les gens vont beaucoup trop vite, surtout lorsqu'ils conduisent des engins qui dépassent leurs capacités.

— Merci, fit Roger. Moi non plus, je n'ai pas vu le tournant ?

— Vous avez foncé tout droit.

— Il n'y avait pas de tournant.

— Je vous y conduirai lorsque vous pourrez marcher. Mais, dans votre cas, je suppose qu'il s'agit d'une tentative de suicide.

— Vous y tenez. Je peux parler ? Merci. Le long de la route, il y avait des buissons, quelques-uns, mais également des pierres grosses comme un beau ballon, peintes en blancs pour jalonner la route. Je les ai suivies jusqu'au bout, jusqu'à ce que je saute... Et je peux vous dire une chose. Même si j'avais tué Odile, je n'aurais jamais songé à me suicider... Ce n'est pas dans ma nature et je suis un lutteur-né.

José Coloma l'observa en silence durant près d'une minute, puis hocha la tête.

— Très intéressant. Je vous crois sans peine.

— Pour les pierres blanches ?

— Non, pour le reste. Je vais vous laisser, *señor*. Il faut que vous vous reposiez pour prendre des forces et sortir le plus tôt possible de cet établissement. N'essayez pas de fuir. Vous n'êtes pas sous surveillance, mais nous vous retrouverions vite.

Il se dirigea vers la porte sans se retourner, la referma très doucement.

— Crétin, va !

Fermant les yeux, il essaya d'oublier cette visite, mais le visage sombre, cruel et figé du policier continua de lui apparaître. Il tenta de lui superposer celui d'Odile, n'y réussit pas.

« Curieux, pensa-t-il, comme je me sens détaché d'elle en ce moment. Comme si, de toute ma vie, je ne l'avais jamais aimée. Et cette garce, comme si elle le comprenait, en profite pour jouer à cache-cache avec les autorités de ce fichu pays. »

Pour lui, aucun doute. Odile ne pouvait être morte. Elle avait pu se dégager sans trop de mal de la voiture. Et puis ? Il ne pouvait imaginer qu'elle l'aurait laissé sans secours, sans signaler sa présence, dans le cas bien improbable où quelqu'un l'aurait aidée à s'en sortir. Quels que soient ses sentiments intimes, Odile ne l'aurait pas abandonné dans une telle situation.

Ce José Coloma prétendait que l'écriteau *complet* se trouvait en place lorsqu'il avait emprunté cette route minable et escarpée, où il

n'aurait jamais dû s'engager. Le drame l'y attendait, violent et sournois, comme ce pays détestable.

— Ce n'est pas un accident, mais une tentative d'assassinat avec des routes pareilles.

Soudain l'idée le frappa, et il se complut à l'étirer mentalement dans tous les sens.

CHAPITRE X

Odile serrait les dents tandis qu'il tirait de toutes ses forces sur le bandage.

— Vous êtes sûr que je n'ai rien de brisé ?

— Faites confiance à Tonio, dit Chiva curieusement juché sur trois valises en cuir fauve. Sa mère avait le don et le lui a passé. Il est capable de réparer n'importe quelle foulure.

Vergara sourit.

— En plus, ma mère trempait son doigt dans de l'huile bénie et traçait un signe de croix. Je ne crois pas que ce soit tellement utile.

Il se redressa et alla chercher une bouteille d'eau bien fraîche et un gobelet d'argent prélevé dans un nécessaire de toilette.

— Vous devez avoir soif.

La jeune femme but d'un trait et s'appuya contre la roche. Un soleil brûlant inondait l'entrée de la mine. À travers les buissons, on apercevait un bout de route, quelquefois un des rares véhicules qui montait vers le *Parador* ou en revenait.

— Vous pourrez marcher normalement dans trois jours.

Odile chercha les yeux du garçon.

— Que comptez-vous faire de moi ?

Il se tourna vers Chiva. Le cul-de-jatte souriait tout en faisant sauter un briquet en or dans sa main.

— Eh bien ! nous vous laisserons un soir pour fuir le plus loin possible. Vous n'aurez plus qu'à alerter le premier automobiliste qui vous conduira à la police. Vous ne tarderez pas à retrouver votre ami qui sera alors certainement sorti de clinique, si la radio a dit vrai.

Elle savait que Roger avait été découvert dans la voiture accidentée, et que son état n'inspirait aucune inquiétude. Quelques jours de clinique devaient le remettre sur pied.

— Nous avons tout loupé cette nuit-là, avait commenté Chiva. Je n'ai même pas pensé à fouiller dans le portefeuille de votre ami.

Leurs relations auraient pu paraître étranges à quiconque les aurait surpris, mais Odile ne s'en étonnait pas. Les deux hommes

l'acceptaient comme un coup inévitable du destin. Chiva l'avait poussée dans le panier et Vergara avait ensuite refusé de la jeter dans le précipice. Devant cette preuve de leur faiblesse, les deux hommes n'éprouvaient même pas du dépit, encore moins du soulagement. C'était ainsi et la vie se renouait une fois encore et changeait de sens.

Le lendemain, alors que les soins de Vergara atténuaient sensiblement ses souffrances, ils lui avaient raconté joyeusement leurs crimes et leur façon de vivre.

— À la police, il suffira de donner le numéro de la camionnette et d'expliquer que je suis cul-de-jatte, disait Chiva. Ils sauront vite à qui ils ont à faire. Je ne pense pas que nous puissions tenir plus de quinze jours.

Il tourna la tête vers la cage de Tico.

— Peut-être me le laisseront-ils dans ma cellule. Mais une cage dans une autre cage, est-ce possible ? Il faudra peut-être que j'ouvre la porte, mais un canari ne peut pas vivre avec les oiseaux sauvages. Peut-être accepteriez-vous de le garder.

— Si j'étais morte, vous n'auriez plus aucun problème.

— Il y aurait votre ami, et puis l'enquête. Trop de voitures de sport sont tombées dans des ravins ces temps derniers.

Odile n'arrivait pas à ressentir de l'horreur en face de ces deux hommes que d'autres auraient pu qualifier de monstres. Elle n'était même pas étonnée de les découvrir après dix jours d'un voyage hallucinant dans les zones les plus déshéritées de l'Espagne. Celles dont les cartes officielles écartaient les touristes, en oubliant parfois le tracé d'une route ou en exagérant les difficultés que l'automobiliste pourrait rencontrer en visitant telle ou telle région. Ces taches noires demeuraient même parfois ignorées de l'Espagnol des villes. Du moins le disait-on, comme on affirmait que les Allemands moyens ignoraient tout des camps de la mort. Et ces deux hommes, criminels en toute innocence, lui paraissaient comme rescapés de l'époque arriérée que ce pays, en pleine évolution, ne pourrait résoudre avant des générations faute d'une certaine générosité.

Elle savait tout, avait suivi la lente préméditation de leurs crimes, depuis leur départ de la côte jusqu'à l'accident qui s'était produit sous leurs yeux. Il y avait cette route introuvable, mythique qu'ils avaient longuement cherchée. Don Pedro, le propriétaire de leur dernier puits, s'était légèrement débarrassé d'eux avec ce renseignement dont il n'aurait pu dire lui-même s'il était vrai ou non. Durant des jours, ils avaient erré avec, dans la tête, l'idée de cette route en construction et le travail qu'ils pourraient y trouver.

Puis, d'un seul coup, tout avait basculé et sans transition, avec juste quelques hésitations bien normales, les deux hommes faisant appel à leur seule imagination, puisqu'ils ne pouvaient compter sur les autres pour les tirer de leur misère, avaient trouvé la solution.

— Pourquoi les voitures de sport ?

— Elles ne contiennent jamais beaucoup de monde, souvent que des couples dont les portefeuilles et sacs sont bien garnis.

Elle avait souri de cette naïveté, n'avait pas jugé utile de leur parler de chèques de voyage, de ces centaines de milliers de pesetas qui leur avaient échappé.

— On voulait acheter un magasin d'oiseaux, dit Chiva. Enfin, pas seulement d'oiseaux. Des petits animaux aussi. Dans une ville de la côte.

Vergara perdit son sourire.

— Oui. Mais nous avons manqué notre coup l'autre soir. Ça ne pouvait pas réussir indéfiniment.

— Surtout que nous avons eu un avertissement, ajouta Chiva. L'après-midi même, avant l'accident, la radio s'étonnait de la similitude de ces accidents. Nous aurions dû en tenir compte.

— Nous pourrions vous tuer, dit Vergara. On ne découvrirait votre cadavre que plus tard, et personne ne connaîtrait notre signalement.

— Le mien surtout, dit Chiva en allumant une cigarette.

— Nous pourrions aller acheter notre magasin à Cadix. Voulez-vous une cigarette américaine ? Nous en avons trouvé dans une de ces valises, une pleine cartouche.

Il alla en chercher un paquet.

— Pourquoi ne me tuez-vous pas ?

— L'autre soir, dit Vergara en la fixant dans les yeux, il n'y avait rien de plus facile pour moi. Vous étiez inerte dans mes bras. Je n'avais qu'à approcher du vide et lâcher tout. Je ne l'ai pas fait. Il y a quelque chose en moi qui m'empêche désormais de vous tuer, et ne croyez pas que c'est de la pitié. Je crois que je me suis dérégulé comme un vieux mécanisme de pendule. Pourtant, Chiva et moi avons tué, et je me suis souvent battu à coups de couteau sans m'inquiéter du sort de ceux que j'ai pu blesser dans ces bagarres.

Chiva tirait coquettement sur ses jambes de pantalon pour qu'elles pendent dans le vide, s'efforçait de les rendre moins plates.

— Vous ne me demandez pas ce que je ferai si vous me libérez, remarqua-t-elle.

Vergara haussa les épaules.

— C'est tout simple. Depuis toujours, on s'est chargé de vous indiquer ce que vous aviez à faire dans telle situation. Nous, c'est complètement différent, et, hier au soir, j'aurais très bien pu vous laisser tomber dans le vide. D'ailleurs, si j'avais été logique, je l'aurais fait.

— Et vous pensez que, moi, je serai logique ?

— Vous ne pouvez pas faire autrement, dit Vergara. Dès qu'une voiture s'arrêtera pour vous porter secours, vous allez vous laisser aller au bien-être du confort et de la société retrouvée. En quelques instants, nous deviendrons des monstres pour vous, et vous crierez d'un seul coup : « Vite à la police ». D'un seul coup, votre monde vous aura reprise et vous en serez enchantée. La chair de poule sur votre peau, vous raconterez tout à un policier en donnant les détails les plus frappants.

— Et si je ne dis rien ? Si j'explique que je me suis perdue dans la campagne après l'accident, sous le coup du choc ? Si je dis que je ne me souviens de rien.

— Vous avez peur, *señora* ?

Elle fronça les sourcils.

— Vous vous méfiez et, à tout hasard, vous nous racontez ce que vous pourriez faire pour nous aider. Mais vous ne le ferez pas.

— J'aimerais le faire.

Vergara se tourna vers Chiva.

— Tu crois qu'elle aimerait vraiment ?

— Les gens sont curieux, dit l'infirmier. Il suffit d'un petit rien pour les détourner de leur but. Un tout petit caillou, parfois. Je ne vois pas ce qui pourrait l'obliger à nous sauver.

— Si vous m'aviez laissée en bas, je serais peut-être morte...

— Vous savez bien que non.

— Pourquoi pas ? En bougeant, en essayant de porter secours à Roger, j'aurais pu mettre le feu à la voiture. Ce sont des choses qui arrivent. J'étais affolée, vous l'avez bien vu puisque je n'ai pensé qu'à sauver ma peau en oubliant totalement mon compagnon.

Chiva se pencha en avant.

— Et vous n'avez plus envie de le revoir à cause de ça ?

Elle sursauta, rougit. L'infirmier ne venait-il pas de mettre le doigt sur la vérité ? Elle qui éprouvait du mépris pour son ami, n'avait-elle

pas commis la pire des lâchetés ?

— Peut-être ne direz-vous rien, en effet, dit Vergara. Sinon, il vous faudra rester dans ce pays jusqu'au moment de notre procès, ou y revenir dans quelques mois, et peut-être n'avez-vous pas envie de faire ce voyage en plein hiver.

— C'est peut-être une raison, dit-elle.

— Il aurait pu y en avoir d'autres, dit Vergara sombrement, mais je ne pense pas qu'elles puissent vous venir à l'idée. Voyez-vous, lorsque de loin je regardais les femmes comme vous dans les nouvelles constructions touristiques, j'étais à la fois tenté et glacé jusqu'aux os.

Elle tirait doucement sur une cigarette, croyant comprendre ce qu'il voulait dire.

— Vous êtes toutes très belles et désirables, mais je me demande si vous êtes encore des femmes telles qu'un homme comme moi les conçoit. Je crois que vous n'êtes plus faites que pour les caresses, le confort et le luxe, mais que vous ne donnerez plus à vos hommes ce que vos mères leur dispensaient encore.

— Peut-être voulez-vous parler de la tendresse ?

Vergara inclina la tête, comme incapable d'ajouter un seul mot. Il se dirigea vers l'entrée de la mine, et le soleil dora sa peau brune, faisant scintiller certains points de son visage. Odile le trouvait très beau.

— Si seulement ce soir-là vous vous étiez débattue, lui reprocha Chiva. Mais vous m'avez sauté au cou, vous m'avez supplié de vous sortir de là, et j'ai senti mon cœur fondre comme je ne l'avais jamais senti.

— Je ne pouvais pas savoir... Pourquoi vous aurais-je mal accueilli ?

— Mais enfin, moins de cinq minutes après, je me trouvais au fond, près de vous, à l'intérieur d'un panier d'osier. N'importe qui aurait compris que l'accident avait été voulu.

— Il m'a semblé que je criais depuis des heures dans un gouffre noir. Je n'ai pas compris que vous aviez voulu nous tuer.

— Voilà, remarqua Chiva avec amertume. Il s'agit d'une méprise, mais je n'oublierai pas vos bras autour de mon cou et l'odeur de votre parfum.

Odile le regardait sans la moindre gêne. Il n'y avait aucune intention équivoque dans ce qu'il venait de dire.

— J'en suis désolée.

— Là-haut, je vous ai détestée et j'ai supplié Tonio de vous jeter dans le vide, mais lui avait pris le relais de mon étrange faiblesse. Il n'y avait plus rien à faire.

Vergara revint vers eux.

— Nous n'étions peut-être pas faits pour vivre ainsi dans la violence, mais qui a choisi pour nous ? Même nos parents n'ont rien pu faire contre cet état de choses. Je crois que vous serez obligée de parler de nous à la police tôt ou tard. Imaginez que vous rentriez en France et que vous appreniez que les accidents de voitures de sport se multiplient ?

Elle tressaillit, mais resta silencieuse.

— Nous serons bons l'un et l'autre pour le garrot, encore qu'on ne l'utilise plus guère. Criminels de droit commun, nous avons beaucoup plus de chance d'en réchapper que si nous avions commis un délit politique. La prison nous attend depuis toujours, après tout. Nous avons eu la chance d'atteindre presque la trentaine en y échappant ; c'est bien un maximum pour des gueux comme nous.

Se tournant vers Chiva, il chercha son approbation lorsqu'il ajouta :

— Vous pourrez partir lorsque vous le voudrez. Ce trou de mine n'est guère confortable et le régime alimentaire peu varié.

— Écoutez, dit-elle. Vous irez à Cadix. Vous ne provoquerez plus jamais d'accident. Moi, je rentrerai en France et nous ne nous verrons jamais plus, mais nous saturons, les uns et les autres, qu'il y a un trait d'union entre nous.

Vergara ne put s'empêcher de sourire.

— Vous êtes plus sentimentale que vous n'en avez l'air. D'ailleurs, pourquoi ce désir de connaître l'Espagne malheureuse qui crève doucement, écrasée par celle qui croit découvrir l'opulence ? Il fallait que vous ayez beaucoup de pitié au cœur pour le faire.

— Non. Je voulais prouver à mon ami qu'il n'était qu'un salaud, murmura-t-elle. Je voulais le détruire parce qu'il croyait trop à certaines choses qui me paraissaient insupportables.

— *No es un hombre ?*

— Pas comme je le voudrais. Mais après tout, je n'avais qu'à mieux choisir au départ. Comme si un voyage parmi des malheureux pouvait changer quelque chose.

— Va-t-il vous chercher ?

Elle réfléchit à la question de Chiva quelques instants.

— Oui, certainement.

— Il vous aime ?

— Il est orgueilleux.

— Il sait, lui, qu'il n'a pas manqué le tournant, que la route allait tout droit vers le précipice, dit Chiva. Et peut-être qu'il parviendra à convaincre les policiers.

CHAPITRE XI

José Coloma s'approcha du treuil d'un pas vif, tapota de la main la flèche en fer qui supportait le câble et la caisse. Roger Bouquet suivait en traînant la jambe, regardant autour de lui. Il comprenait mieux les réactions de l'inspecteur, maintenant qu'il découvrait l'endroit par la lumière merveilleuse de ce matin radieux. Il était difficile d'expliquer comment il avait pu manquer le virage, s'engager sur ce terre-plein et basculer dans le vide.

Seul l'abus de boisson aurait pu provoquer un tel accident, ou la vitesse exagérée. Mais on n'avait relevé aucune trace de freinage, juste au bord de l'abîme. Il s'agenouilla pour examiner le terrain. Il ne faisait guère de différence avec la route non goudronnée, et ce n'était pas l'absence du revêtement qui l'aurait alerté, au pire.

Du pied, il fit bouger plusieurs des pierres peintes en blanc qui, déposées en arc de cercle, jalonnaient le virage.

— C'est vous qui les avez ébranlées, dit l'inspecteur en revenant vers lui.

— Je veux bien en avoir ébranlé deux, répliqua Roger, mais plusieurs, ça me paraît difficile.

— Voulez-vous toujours descendre dans le ravin ? Nous pouvons embarquer tous les deux dans la caisse. Mais, pour remonter, il faudra me donner un coup de main pour tourner la manivelle.

Roger embarqua lourdement, tandis que José maintenait l'équilibre de la caisse, puis il sauta à son tour avec beaucoup de légèreté à côté de lui.

— Dès que nous toucherons, j'arrêterai, sinon nous serions déséquilibrés. Il vous faudra sauter d'un demi-mètre environ.

Bientôt, Roger Bouquet découvrit la carcasse de sa Mustang. Aucun autre mot ne pouvait s'appliquer au tas de ferrailles tordues qui s'était écrasé entre les rochers. Tout autour, il découvrait une portière, le capot du moteur, une roue, puis un pneu sans roue un peu plus loin.

— C'est tellement difficile d'accès que les pilleurs d'épaves n'ont encore rien touché, dit le policier, mais ils ne tarderont pas à venir par la vallée. Rien qu'en pneus, il y en a pour une petite fortune. Les fauteuils de cuir et les accessoires sont également prisés. Dans quinze

jours, il ne restera plus que le châssis et les montants.

— De beaux charognards, vos compatriotes, si je comprends bien !

Coloma ne dit rien, mais le sang parut se retirer de son visage. Il immobilisa la nacelle, sauta à terre et la maintint durant le temps qu'il fallut à Roger pour s'en extraire. Il souffrait encore de sa jambe et de contusions multiples.

— Nous avons fait remonter tous vos bagages et toutes vos affaires personnelles.

— Je vous en remercie, dit Roger, je les ai découverts dans ma chambre d'hôtel.

— Ce sont des gens qui n'ont qu'un tout petit salaire qui ont tout rassemblé, et j'ose espérer qu'il ne manque rien.

Le Français comprit la leçon.

— Rien. Excusez-moi pour tout à l'heure...

— Ceux de nos compatriotes qui touchent un salaire, pour si modeste qu'il soit, se comportent comme les gens de n'importe quel autre pays civilisé, mais, dans cette région, il y a des milliers de gens sans travail, tristes et affamés. Je n'essaye pas de justifier leurs rapines, mais de les comprendre.

Difficilement, ils s'approchaient de la voiture, et Roger se demandait encore comment il pouvait en être sorti vivant.

— Sur le siège de votre amie, nous n'avons retrouvé aucune goutte de sang. Toujours dans l'hypothèse où elle se trouvait à vos côtés, il semble qu'elle n'ait pas eu à souffrir de cette terrible chute.

Roger se glissa à son siège. Le volant, intact, s'enfonçait dans un tableau de bord saccagé. Le compteur de vitesse indiquait zéro, mais cela ne voulait rien dire. La pendulette marquait l'heure de l'accident. Il regarda derrière les sièges, mais ne découvrit rien d'intéressant. Il se redressa.

— C'est la zone boueuse dont vous me parliez ?

Elle s'étendait tout autour des rochers, et, effectivement, il fallait patauger dedans durant quatre ou cinq mètres pour rejoindre un sol plus ferme. Quant à la falaise, Roger vit, en levant la tête, qu'il n'y avait aucune possibilité de remonter jusqu'à la route, la rivière, en crue, ayant rongé le rocher et le tournant se trouvant en surplomb.

— Heureusement que des poids lourds ne fréquentent guère cette route, sinon il faudrait étayer.

— Vous constatez que votre amie n'a pu remonter par-là, observa le policier d'une voix calme.

— Tout à fait impossible.

— Nous n'avons pas relevé ses traces dans la boue. Donc, elle n'est pas partie droit devant elle, choquée et ne se rendant pas compte de ce qu'elle faisait.

Roger inclina la tête.

— Alors ?

— Je ne sais pas. Odile se trouvait à mes côtés lorsque nous avons fait le grand saut.

— Prouvez-le.

— Personne ne nous a vus au Parador ?

— Pour l'instant, personne. Nous avons interrogé le personnel et les clients demeurant encore là-haut. Nous avons retrouvé certains des clients ayant passé une seule nuit. Actuellement, il ne nous manque plus que trois ou quatre témoignages, mais nous devons attendre que ces gens soient rentrés en France et en Suisse pour avoir une certitude totale.

Quand ? Je ne peux vous le dire. D'autre part, nous avons la preuve qu'à l'heure où vous passiez sur la route nationale, devant la pancarte indicatrice du Parador, le panneau *No hay cuartos* se trouvait en place. Un client habituel du *Parador* nous en a donné l'assurance. Il a poussé plus loin et a trouvé difficilement à se loger dans une auberge de village. Donc vous n'aviez rien à faire en haut.

— Je n'ai pas vu le panneau.

Le policier soupira.

— Vous êtes coriace, *señor*, mais je le suis aussi. Vous feriez mieux de me dire ce que vous avez fait de votre amie.

Roger s'éloigna, s'approcha de la zone boueuse où on avait largement pataugé depuis l'accident.

— J'ai fait prendre des photographies avant que les sauveteurs et mes hommes n'y laissent leurs traces.

— Vous êtes un homme prudent.

— Non, je connais mon métier.

Il hésita, puis s'engagea dans la boue. Il fut surpris de n'enfoncer que légèrement.

— De jour en jour, elle durcit, et bientôt on pourra y marcher sans y laisser une empreinte, dit l'inspecteur qui le rejoignit de l'autre côté de la rivière.

Roger examinait les rochers, puis il se dirigea vers sa droite en fumant une cigarette. Il marchait lentement, sans détacher ses yeux du sol.

— Que cherchez-vous ?

— Une pierre.

— Vous allez être gâté, répliqua l'autre sèchement. Dans la région, elles abondent.

— Une spéciale, avec de la peinture blanche dessus.

— Une seule ?

Roger haussa les épaules.

— Une bonne douzaine au moins.

— Vous croyez qu'on a jalonné une fausse route pour vous conduire droit au gouffre ?

— Exactement, et ce n'est pas le revêtement de cette sale route qui m'aurait fait sentir la différence lorsque je l'ai quittée.

— Mais qui aurait fait ça ?

— Les mêmes qui, depuis un certain temps, dirigent les voitures de sport et leur riche contenu vers des précipices.

Coloma sursauta.

— Voulez-vous dire...

— On commence par piller les épaves et puis, comme celles-ci sont par trop rares, on essaye de s'en procurer d'autres. Vous avez déjà entendu parler des naufrageurs ?

— Oui, bien sûr. Nous en avons eu sur nos côtes, jadis.

— Toutes les côtes en ont connu, mais maintenant il se pourrait bien que les naufrageurs se trouvent à l'intérieur des pays.

— Vous parlez sérieusement ?

— Oui. Ne meniez-vous pas une enquête à ce sujet ?

— Si, mais le ministère de l'intérieur désirait savoir si la responsabilité n'incombait pas à l'ingénieur des ponts et chaussées de l'endroit.

Le Français comprenait.

— Il fallait trouver des charges contre lui ? Il n'a pas des idées politiques très orthodoxes, peut-être ?

Le petit inspecteur regarda autour de lui avec inquiétude.

— Vous ne vous trompez guère.

— Chez nous, l'enquête est purement administrative. Chez vous, les méthodes sont plus efficaces.

— Ces fonctionnaires civils se défendent les uns les autres. Il faut bien que le gouvernement se débrouille. N'empêche que j'ai relevé de nombreuses fautes techniques contre cet homme. Mais jamais je n'avais envisagé mon enquête sous ce jour-là.

Ils continuèrent d'avancer dans la gorge torride en transpirant beaucoup. Le policier restait silencieux, tandis que le Français continuait ses recherches. De temps en temps, il relevait la tête et apercevait la courbe du tournant au-dessus d'eux. Déjà la carcasse de la Mustang disparaissait derrière l'avancée de la falaise.

— Il faut aller plus loin, dit Roger. Si on a lancé ces pierres peintes en blanc, elles ne peuvent se trouver que vers là-bas. Le lanceur n'a eu que la route à traverser.

— D'où vous vient cette idée que votre chute aurait pu être préméditée ? demanda l'inspecteur.

— En clinique, j'ai réfléchi. Je suis sûr de ne pas avoir commis d'imprudence. D'autre part, il faut que je retrouve mon amie. Premièrement, parce je tiens à elle, et ensuite parce que vous m'accusez de l'avoir fait disparaître.

— Et vous pensez que les naufrageurs l'ont enlevée ?

— Pourquoi pas ?

— C'est stupide.

— Pas plus que de m'accuser de l'avoir assassinée.

Roger marchait plus aisément qu'au début et il se dirigea rapidement vers l'endroit qu'il désirait examiner avec soin. Si son hypothèse se révélait exacte, il trouverait les pierres dans un faible rayon.

— *Señor...* Votre théorie est absurde. Comment imaginer qu'un groupe d'hommes en arrive à commettre de tels crimes ?

— Comment admettre qu'un pays qui se dit chrétien, et qui est civilisé depuis des siècles, accule des hommes à une telle misère, à un tel abandon de dignité.

— *Señor*, vous allez trop loin.

Roger sourit.

— Ce n'est pas moi, mais elle. Comme si elle parlait par ma bouche. Elle m'a tellement rabâché des phrases similaires que je n'ai

eu aucune difficulté à trouver la réplique. Pourtant, je vous assure que ce n'est pas dans ma nature. Moi, tant qu'ils ne m'incommodent pas, vos pauvres gens ne m'intéressent pas.

José Coloma se figea.

— Vous avez certainement raison, *señor*. D'ailleurs, votre gouvernement donne l'exemple et ne s'intéresse qu'aux États et non au contenu politique de ces derniers ?

— Dites donc, c'est une vacherie ou quoi ?

— Une simple constatation. Vous avez de la chance, *señor*, de pouvoir vivre ainsi détaché de ces questions. Pour nous, c'est un véritable cauchemar.

Lui lançant un regard en coin, Roger Bouquet ricana de façon injurieuse.

— Vous n'avez pas l'air d'être à plaindre.

— Non. Mais c'est une lutte de tous les instants. Je ne peux pas tout vous expliquer, mais pour nous maintenir, nous devons parfois aller très loin et ce n'est jamais agréable pour personne. Je vous envie d'être français et de ne pas avoir eu ce genre de soucis.

— Oh ! nous avons eu les nôtres en vingt-cinq ans. Nous sommes en train de reprendre notre souffle, mais, faites-nous confiance, on trouvera bien quelque chose sous peu.

Il se pencha pour ramasser une grosse pierre, la rejeta aussitôt.

— Elle est brûlante.

— D'ici à une heure, ce sera intenable au fond de cette gorge. Nous ferions mieux de remonter, maintenant.

— Encore un instant, s'il vous plaît.

Ils contournèrent complètement la falaise. Un véhicule qui passait provoqua un nuage de condensation au-dessus de leur tête, déformant les lignes violentes de la montagne.

— Cigarette ?

Les deux hommes se penchèrent vers la flamme que Bouquet faisait jaillir de son briquet.

— Même s'il y a des naufrageurs, dit soudain Coloma, ils n'avaient aucune raison d'enlever votre amie. Un témoin gênant. Ils l'auraient plutôt...

Roger essuya la transpiration de son visage.

— Exact. Mais, dans ce cas, j'aurai leur peau.

Il s'éloigna du policier, retournant rageusement les pierres d'une certaine taille.

— *Señor* Bouquet. Regardez.

Coloma lui montrait une pierre blanchie avec de la peinture.

— Il y en a d'autres, une dizaine environ.

CHAPITRE XII

Vergara ne dormait plus à l'arrière de la camionnette, laissant cette place à Odile Roy. Avec le contenu de quelques valises, il s'était confectionné une sorte de couchette à l'entrée de la mine. Son corps barrait l'entrée, et il n'était guère possible d'entrer ou de sortir sans le réveiller.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le soleil frappait déjà la montagne et il se leva en souriant. La veille, il avait bu un peu trop de vin en discutant avec Chiva et la *señora*, et cet abus expliquait son long sommeil.

— Chiva ?

Le cul-de-jatte fumait, accoudé à la portière de la camionnette, certainement réveillé depuis longtemps.

— Il y a encore de l'eau pour le café ?

— Je pense.

Vergara alla placer une casserole sur le petit réchaud de camping en jetant un coup d'œil à la bâche de la camionnette. La jeune femme dormait encore et cela le surprit. D'habitude, elle quittait sa paillasse lorsqu'elle les entendait, allait s'asseoir à l'entrée de la mine en sautillant sur un pied.

Il prépara le café, espérant que l'odeur pénétrerait sous la bâche, en apporta un verre à Chiva. Ce dernier le sirota avec un plaisir évident.

— J'ai réfléchi cette nuit, dit-il. Il faut qu'on file.

— Et elle ? chuchota Vergara.

— Nous l'emmenons le plus loin possible. Nous l'abandonnerons ensuite dans un endroit suffisamment désert, où elle ne puisse alerter personne avant plusieurs heures.

Vergara approuva :

— Bonne idée.

— Il n'y a rien d'autre à faire, hein ? demanda Chiva.

Ils se regardèrent.

— Rien d'autre.

— Nous serons obligés de nous séparer peut-être. Tu pourrais me

conduire à ce couvent d'Estramadure durant quelque temps. On recherchera deux hommes dont un infirme, mais jamais on ne pensera que me suis réfugié chez les sœurs. Toi, tu pourras modifier ton aspect physique. Laisser pousser ta moustache, par exemple. Tu prendras tout l'argent.

— Écoute...

— Tout l'argent. Tu iras acheter le magasin et tu t'en occuperas quelque temps. Puis un jour tu reviendras me chercher au couvent. Je crois que c'est encore la meilleure solution.

Vergara baissait la tête avec une obstination qui fit sourire Chiva.

— Tu n'es pas d'accord ?

— On ne devrait pas se séparer.

— Si. Sans moi, tout est possible. Tu peux changer d'apparence. Pas moi, tu comprends ? Je ne vais pas bourrer mes jambes de pantalon de paille et me coller des godasses au bout ? La ruse ne tromperait personne bien longtemps. Tandis que là-bas, en Estramadure, ils ne penseront jamais que j'aie pu être l'infirmier qui a participé à... ces accidents de la Sierra Nevada. Et la police n'aura jamais l'idée de venir m'y chercher.

— Nous ne nous sommes jamais séparés depuis l'enfance. Ça ne nous portera pas bonheur.

— *Que val* porter malheur... Tu ne penses pas rester toute la vie avec moi tout de même ? Un jour, il faudra que tu te maries, que tu aies des gosses. Ta femme, elle, ne pourra pas me supporter longtemps, tu sais. Alors ? Aujourd'hui ? Demain ? Quelle importance ! Et puis, tu reviendras me chercher. Ça, il faut me le promettre, car le temps me semblera très long dans ce couvent... Tu attendras, un mois, deux mois au maximum, mais tu reviendras. Tu me le promets ? Je sais que, là-bas, ils ne laissent plus sortir un infirmier à moins qu'une personne adulte et en bonne santé ne leur signe une décharge. Tu signeras la décharge et nous partirons. Par la suite, si tu veux qu'on se sépare, je comprendrai, mais tu ne me laisseras pas dans ce couvent.

— Je ne veux même pas t'y conduire, lâcha Vergara avec une sorte de rage. Non mais, tu te vois là-bas avec des débiles mentaux, de ceux qui bavent et font sur eux, des goitreux et des monstres venus des hautes vallées ? Pas fou, non ?

Chiva jeta sa cigarette :

— Où veux-tu que j'aille pendant les deux mois nécessaires pour que les choses se tassent ? Où veux-tu que j'aille, hein ? Non, écoute.

On embarque tous les trois. Nous allons vers l'Estramadure. Nous laissons la fille en route, puis moi au couvent. Toi, tu files vers le Sud avec la cargaison. Tu la vends discrètement et puis tu cherches un magasin. Tu l'installés et, un dimanche, tu viens me chercher.

— Tu parles trop. Et elle nous écoute, peut-être.

Il passa à l'arrière.

— *Señora*, le café ?

Puis, pris d'un doute, il entrouvrit la bâche et resta si silencieux que Chiva s'inquiéta.

— Alors ?

— Elle est partie.

Il revint vers son ami, le visage décomposé.

— Nous sommes cuits, cette fois. Elle a filé dans la nuit et, à cette heure, la route doit être surveillée. La seule route. Nous n'aurions jamais dû nous installer ici.

— Va voir au-dehors.

Vergara écarta les buissons, avança prudemment sur le terre-plein où évoluaient autrefois les camions venant charger le minerai. De l'extrémité de cette plate-forme, il pouvait découvrir une bonne partie de la route en dessous de lui vers la nationale, et au-dessus vers le *Parador* complètement invisible, caché dans les restes d'une importante forêt qui couvrait ces montagnes autrefois.

La route paraissait parfaitement déserte ; pourtant, lorsqu'il approcha du bord, il se plaqua brusquement au sol. En dessous de lui, quelques tournants plus bas, il y avait le tournant qu'ils avaient masqué pour envoyer la Mustang dans le vide. Depuis, les sauveteurs avaient installé un treuil, et il s'était étonné qu'ils le laissent ainsi à demeure. Aujourd'hui, deux hommes achevaient de remonter dans la nacelle qui fonctionnait comme un échafaudage mobile de peintre ou de maçon.

Les deux hommes sortirent de la nacelle, puis se dirigèrent vers une Seat 600 garée plus loin. L'un était indiscutablement espagnol, mais l'autre paraissait français. Vergara l'observa longuement, autant qu'il le put, jusqu'à ce que la voiture se mette en route.

— Bon, ils s'en vont.

Mais la 600 entreprit l'escalade de la route et il se mit à courir vers la mine.

— Que se passe-t-il ? demanda Chiva.

— Tout à l'heure.

La voiture passa en ronflant fortement et sans marquer la moindre hésitation.

— Ils montent au *Parador*.

Deux types qui viennent de descendre jusqu'à l'épave de la Mustang. Un Espagnol et un étranger. Je me demande s'il ne s'agit pas du Français. Mais pourquoi ne sont-ils pas venus ici ? Ne les a-t-elle pas rejoints et avertis ?

— Vous me cherchez ? fit la voix moqueuse d'Odile.

Vergara se précipita vers elle, tandis que Chiva se penchait exagérément par la portière.

— D'où sortez-vous ?

— De là.

Elle désignait le puits de mine qui descendait rejoindre une autre galerie.

— Ce matin, de bonne heure, j'ai décidé d'aller explorer le coin. Je suis descendue par l'échelle de fer.

— Votre jambe ?

— Elle va beaucoup mieux.

— Vous auriez pu vous blesser.

— C'est assez facile. Une fois au bas du puits, j'ai vu la lumière du jour au bout de l'autre galerie. On débouche à flanc de montagne. Autrefois, il devait y avoir un téléphérique pour le transport du minerai. Mais il y a un sentier par lequel on pourrait rejoindre la vallée. J'ai fumé une cigarette et je suis remontée. Vous étiez inquiets ?

— Nous pensions que vous étiez allée chercher la police.

— Et vous attendiez placidement qu'on vienne vous arrêter ?

Vergara haussa les épaules.

— En fait, il n'y a qu'une route et il suffit de la barrer pour nous coincer ici. Que vouliez-vous que nous fassions d'autre ? Nous attendions, tout simplement.

— Ça sent bon le café.

— Il va être froid. Je vais en faire d'autre.

— Non, ça ira comme ça.

Elle but dans le gobelet d'argent trouvé dans une trousse de

toilette.

— Est-ce que votre ami porte une veste-chemise d'un bleu très clair sur un pantalon beige ?

— Sable. Oui, pourquoi ?

— Il est assez grand, un peu gras et chauve ?

Elle pâlit.

— Oui. Vous l'avez vu ?

— Il y a un instant. En compagnie d'un Espagnol, un policier, certainement. Ils sont descendus visiter l'épave. Puis ils sont remontés.

— Ils sont partis ?

— À bord d'une petite Seat 600.

— Ils sont allés vers le bas ou vers le haut ?

Vergara soutint son regard.

— Vers le bas.

— Ah !

Elle respira profondément.

— Je suis heureuse qu'il soit sur pied et qu'il se soucie également de moi. Car je suppose que c'est pour découvrir un indice me concernant qu'il est allé fouiller l'épave.

— Certainement, dit Vergara en portant son verre de café à ses lèvres.

Il but d'un seul coup et grimaça.

— Je n'aime pas le café tiède. Je vais en refaire pour tout le monde. Voulez-vous manger quelque chose ?

— Non... Non, merci.

Chiva appela, et Vergara alla le chercher, l'installa comme d'habitude sur les valises. Le cul-de-jatte les regarda curieusement l'un et l'autre.

— Tonio. Dis-lui.

Vergara se raidit et détourna la tête.

— Dire quoi ? demanda la jeune femme.

— Tonio va vous le dire.

— Non. Il n'y a rien à dire.

Vergara sortit ses cigarettes, en alluma une en quelques gestes brusques.

— Est-ce si grave ?

— Et puis, tant pis. La petite voiture est montée au *Parador* et n'est pas encore descendue. Si vous le voulez, vous pouvez faire signe à votre ami au passage.

La jeune femme devint très pâle.

— Qu'attendez-vous ? Nous ne ferons rien pour vous retenir ici. Voulez-vous que je vous porte jusqu'au bord de la route ?

Il s'approcha d'elle et elle recula instinctivement. Il sourit tristement :

— Je ne vais pas vous faire de mal.

— Laissez-moi... Vous vous êtes trompé. Ce n'est pas mon ami. Certainement quelque curieux ou bien un représentant du consul de France. Je ne désire pas les voir.

— Il s'agit bien de votre ami. Pourquoi refusez-vous ? Est-ce pour lui..., ou pour nous ?

Elle s'assit sur une pile de valises et prit son visage entre ses mains. Chiva la regardait en souriant, et il fit un clin d'œil à Vergara comme pour lui recommander de ne rien dire.

— Ils vont descendre bientôt, dit-il. Au *Parador*, ils ont dû prendre quelques renseignements, boire un verre. Dans un quart d'heure, ils repasseront là-devant.

Odile releva la tête.

— Respectons ce que nous avons décidé. Vous me laissez pour fuir le plus loin possible jusqu'à ce que quelqu'un me découvre.

— Justement, mon ami et moi avons pensé à autre chose.

Il lui expliqua qu'ils comptaient l'abandonner dans un village perdu à plusieurs centaines de kilomètres de là, mais ne parla pas du couvent où il comptait se réfugier durant quelques semaines, le temps de laisser classer l'affaire. Durant les vacances, jusqu'à la fin septembre, la police aurait bien assez de travail avec l'afflux des touristes et des malfaiteurs de toutes catégories. Vergara reviendrait le chercher fin août.

— Bien, dit-elle, comme vous voudrez. Je pense que, pour vous, ce sera encore mieux.

— Vous ne regrettez rien ?

— Quoi donc ?

— Même en partant aujourd'hui, il nous faudra plusieurs jours pour effectuer plusieurs centaines de kilomètres. La camionnette est

vieille, son moteur est poussif et nous serons chargés.

Son regard parcourut les valises et les objets de toute nature rangés dans un coin. Odile ne suivit pas son regard et il comprit qu'elle préférerait qu'on ne parle pas de tout ce butin accumulé. Il la comprenait fort bien.

— Je peux très bien perdre encore deux ou trois jours. Mon ami ne va pas quitter la région avant d'avoir une certitude totale.

Vergara refaisait du café pour tout le monde. Juste comme il servait la jeune femme, un bourdonnement lointain troubla le silence, et il fut certain que c'était la petite voiture.

— La Seat 600 revient, dit-il en cherchant les yeux de la jeune femme.

Elle lui sourit.

— Il sent bon. Pouvez-vous me donner deux morceaux de sucre, s'il vous plaît ? Merci.

— Dans moins d'une minute, elle sera là. Elle se trouve au-dessus de nos têtes à trois tournants environ.

Odile buvait doucement son café bouillant, et lorsque la Seat 600 passa en vombrissant à quelques mètres d'eux, elle resta impassible.

Le soleil accrocha un reflet et le renvoya dans la grotte au-travers des buissons.

— Je crois que je vais manger un morceau de pain et de fromage, dit-elle ensuite. Cette promenade m'a creusée.

— Votre jambe ?

— Ça va. Demain, je crois que je pourrai marcher comme tout le monde, et, dans quelques jours, j'aurai complètement oublié cette foulure. Vous êtes un excellent médecin.

Elle souriait sans arrière-pensée, comme libérée d'un grand poids. Chiva approuva :

— Mangeons tous. Nous pourrons ainsi rouler plus longtemps sans nous arrêter à midi.

— Si je chargeais avant ? proposa Vergara. Ensuite, nous n'aurions plus qu'à filer.

— Comme tu veux.

Pendant qu'il empilait les valises et les objets dans la camionnette, Odile s'écarta, et les deux hommes comprirent sa répugnance au sujet de ces affaires appartenant à des gens morts de leurs mains. Vergara se hâta et, en une demi-heure, il ne restait plus rien sur le sol de la mine.

Ils déjeunèrent de bon appétit et presque joyeusement.

— Cela fait combien de kilomètres jusqu'en Estramadure ? demanda Odile.

— Trois cent cinquante, mais par les petites routes. Nous ne voulons pas emprunter les grandes artères. La moindre panne... Il nous faudra plus de quinze heures, car certains endroits sont impraticables.

— Où me laisserez-vous ?

Chiva échangea un regard avec Vergara.

— Au nord de Badajoz.

Il ignorait où se trouvait exactement le couvent, mais ils chercheraient.

— Dès que nous trouverons de l'eau, nous ferons le plein. *Señora*, montez-vous devant entre nous deux ? Ou à l'arrière avec Chiva et Tico pour vous tenir compagnie.

— À l'arrière, dit-elle. Nous y serons certainement mieux que serrés à trois à l'avant.

Vergara se mordit les lèvres. Il semblait regretter de ne pas l'avoir à ses côtés durant le voyage.

— Vous nous tiendrez compagnie à l'un et à l'autre, dit Chiva. Commencez à monter à côté de mon ami.

Ils sortirent de la mine en écartant les buissons, puis empruntèrent la petite route. Au croisement, un motard réglait la circulation et leur donna l'autorisation, au bout de quelques minutes, de tourner à droite.

— Vous auriez pu sauter et courir jusqu'à lui, dit Vergara. Nous n'aurions pu vous en empêcher.

— Je croyais que cette question était réglée, remarqua-t-elle avec un froncement de sourcils.

Il passa sa vitesse en jetant un coup d'œil à ses genoux lisses et dorés largement découverts. En trois jours, il n'avait pas tellement fait attention à son corps.

— Pourquoi faites-vous ainsi ?

— Je suis logique, non ? Je voulais connaître ce pays même dans ce qu'il avait de plus désagréable, surtout pour cela.

— Le sommes-nous à ce point ?

La jeune femme ferma les yeux.

— Je crois que vous ne vous rendez absolument pas compte. Vous

avez projeté dans la mort des gens innocents.

— Les riches ne sont jamais innocents. C'est Chiva qui le dit.

— Il a certainement raison, mais est-ce une raison pour les tuer ?

— Nous étions en état de légitime défense : pas de travail, plus d'argent, aucun espoir.

— Encore Chiva ? murmura-t-elle.

Gêné, il fit signe que oui.

— Je crois, dit-elle, que vous êtes un produit de ce pays comme les oranges ou le vin capiteux, la violence et le goût de la mort. C'est tout un ensemble d'événements, de situations, de pensées et également d'inertie qui vous ont conduits à ces... crimes.

— Je ne comprends pas très bien, murmura-t-il. Voulez-vous dire qu'il s'agissait d'une sorte de machination générale ? Dans laquelle Chiva et moi serions tombés ?

— À peu près, oui.

— Et nous nous sommes crus malins de découvrir cette combine, alors que nous nous comportions comme des imbéciles ?

— C'est-à-dire que la violence isolée ne paye jamais, puisqu'elle est considérée comme un délit commun. Seule la violence collective se justifie aux yeux de certains.

— Nous, c'étaient des meurtres ? Mais nous le savions bien. Nous ne cherchions pas autre chose, mais c'était la seule chose à faire pour ne pas crever de faim. Voilà.

Bientôt, il tourna à nouveau à gauche, empruntant l'une de ces inévitables petites routes sans revêtement, poussiéreuses et largement fournies en nids-de-poule.

— Voilà pourquoi la moyenne est si faible.

Je ne peux pas me permettre de rouler vite, sinon je casse mon pont ou mes lames. Vingt à l'heure et encore.

Il désigna l'horizon desséché devant eux.

— Au prochain village, nous ferons le plein d'eau, car, ensuite, nous n'en rencontrerons guère pendant plusieurs heures.

Un abreuvoir situé au bas du village, juché sur une colline depuis des temps immémoriaux, leur suffit. Ils emplirent le radiateur, la bonbonne, un jerrycan et des bouteilles. Chiva but longuement, car, à l'arrière, il avalait des paquets de poussière.

— Je monte avec vous, dit Odile.

Protégé par un foulard de chez Hermès prélevé dans l'une des valises, Tico supportait bien la poussière et sifflait avec beaucoup d'entrain.

— Il y a longtemps que vous l'avez ?

— Oui, mais j'en ai toujours eu un pour descendre dans les puits. À cause des gaz. Ils cessent de siffler lorsque l'air devient dangereux.

Elle se pencha vers lui.

— Votre ami Vergara doit avoir beaucoup de succès avec les filles.

— Quelquefois, mais les filles de nos jours n'aiment pas les fauchés. Des fois, quelques étrangères, sur la côte. L'espace d'une nuit. Elles rêvent toutes de faire l'amour avec El Cordobés et trouvent que Vergara lui ressemble un peu. Vous trouvez ?

Odile détourna la tête, car elle se sentait brusquement rougir sans pouvoir se l'expliquer.

— Il n'a jamais voulu toréer ?

— Je ne sais pas. Nous n'avons guère eu l'occasion d'y penser depuis qu'on se connaît. Bien sûr, c'est le rêve de tous les gosses, mais nous, nous n'avions même pas le temps de rêver tellement nous étions pauvres. Tenez, rien que pour aller chercher de l'eau, il me fallait deux heures avec ma caisse à roulettes et mes fers à repasser. Toute la journée, j'allais et je venais avec ma cruche amarrée devant moi.

— L'école ?

— J'y allais, le matin. J'apprenais très vite, même. Je crois que ça leur a fait peur. Ma mère m'a retiré et je crois qu'ils le lui avaient demandé. Que vouliez-vous qu'ils fassent de moi après, si j'avais été trop savant ? Quelle école secondaire m'aurait accepté ?

— Dans le fond, on se débarrassait de vous ?

— Voilà, et Tonio, Vergara si vous préférez, suivait parce qu'il m'aimait. Il a quitté l'école en même temps que moi, et nous avons décidé de nous associer.

Il éclata d'un rire clair et franc.

— Extraordinaire, non ? Au début, nous faisions de petits travaux, mais évidemment je n'étais d'aucune utilité. Et puis, on a trouvé l'histoire des puits. Les autorités ne voulaient plus que ce soient les enfants qui descendent pour les curer. J'avais seize ans, je n'étais plus un gosse et, durant une dizaine d'années, ça a marché. Jusqu'à ce que les touristes, non contents de venir passer un mois, achetèrent des terrains, des villas et des appartements. Vous connaissez le reste.

Elle essuyait son visage qu'une poussière fine recouvrait.

— Vergara aurait pu faire mieux. Il y avait du travail pour lui dans la construction. Mais il a refusé, à cause de moi. Nous sommes partis à la recherche de cette diable de route.

Son rire se fit plus rauque.

— Ah ! cette route ! On a peut-être fait mille kilomètres dans tous les sens pour la trouver, et les gens devaient nous prendre pour de parfaits imbéciles. Je crois que je m'en souviendrai toute ma vie durant, de cette route de montagne en construction. Elle nous a arrachés au pays. Voyez-vous, *señora*, les années peuvent s'ajouter aux années, mais je n'ai jamais été plus heureux que depuis que nous traînons sur les routes. Même si cela doit vous sembler monstrueux.

CHAPITRE XIII

La Seat 600 s'arrêta devant l'hôtel de Roger Bouquet.

— Venez boire un verre au bar avec moi.

— Ça fera deux avec celui du *Parador*. N'oubliez pas que je suis en service.

Mais il entra dans l'hôtel, s'installa sur un tabouret et commanda un américain Cinzano, comme le Français.

— Déçu que ces pierres aient pu être lancées là par les cantonniers lorsque la route a été réparée ?

— Ce n'est pas tout à fait certain, remarqua Roger. Il y a aussi les buissons coupés que nous avons aperçus au-dessus de nos têtes. Allez-vous vous renseigner auprès des Ponts et Chaussées ?

— Bien sûr, dit le policier en trempant son nez dans le mélange parfumé et glacé. Aujourd'hui même, mais je n'y crois guère.

— Vous ne croyez qu'à ma culpabilité, en fait ?

— Oui et non. Je me demande si vous n'auriez pas fait disparaître les bagages de votre amie en même temps qu'elle. Or, ils se trouvaient dans votre Ford Mustang, et cela me gêne.

— Heureux de l'apprendre, dit Roger en levant son verre.

— Il vous aurait été facile de vous en débarrasser avec votre amie, et de prétendre qu'au cours d'une dispute elle avait décidé de rentrer en France. Qui serait venu vous ennuyer, alors ? Cet accident est tout de même bien gênant pour vous. À moins que vous n'ayez voulu vous suicider ?

— Encore ?

— L'histoire de la pancarte : *No hay cuartos*.

— *No hay cuartos, no hay cuartos*, vous ne comprenez pas ? Une bande de fripouilles...

— Les naufrageurs, insista ironiquement Coloma.

— Oui, les naufrageurs. Ils préparent leur coup longtemps à l'avance, et, cette fois, ils avaient choisi la route du *Parador*. Les pierres peintes en blanc étaient prêtes, mais le panneau *no hay cuartos* les gênait. Ils ont placé un gars pour l'ôter en attendant le pigeon, moi

en l'occurrence, et l'ont remis ensuite.

L'inspecteur buvait lentement en écoutant avec une attention polie.

— Au *Parador* évidemment, pas de chambres. Je me suis emporté et puis j'ai décidé de faire demi-tour. La nuit était tombée et vous savez comment je me suis retrouvé dans le précipice.

— Justement non, je ne le sais pas. Vous prétendez avoir été guidé vers l'abîme, et moi je pense que c'est votre volonté et le remords qui vous y ont poussé.

— Absurde.

— Non.

— Est-ce parce que vous ne pouvez pas coincer votre ingénieur des Ponts et Chaussées que vous vous en prenez à moi ?

— Je peux vous coincer tous les deux.

Il commanda la même chose.

— Qu'allez-vous décider ? Mon inculpation ?

— Non. Je veux quand même en avoir le cœur net avec ces accidents. Ne me jugez pas plus buté que je n'en ai l'air. Il y a une responsabilité là-dessous, qu'elle soit criminelle ou due à la négligence. Mais vous avez encore bon espoir, au sujet de votre amie ?

— Pourquoi pas ? Morte, on l'aurait trouvée à mes côtés. Vivante, elle a réussi à s'en tirer. Vous ne pensez pas que ces naufrageurs auraient pris la peine de remonter un cadavre ?

L'inspecteur ne répondit pas.

— Me permettez-vous de louer une voiture pour parcourir un peu la région ?

— Bien sûr, déclara le policier.

— Je suppose que vous serez, à tout moment, au courant de mes déplacements ?

— Je ne puis faire autrement. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Ma petite enquête. Me rendre sur d'autres lieux d'accidents et essayer de questionner les gens. Si je pouvais établir que l'un d'eux est criminel, cela permettrait de supposer que les autres le sont ?

— Dont le vôtre ? Mais que pensez-vous que votre amie peut faire entre les mains de monstres pareils ?

— Je n'en sais rien.

— Pas jaloux ?

Roger haussa les épaules.

— Si vous pensez qu'elle leur sert de distraction... Oui, évidemment, c'est assez désagréable de l'imaginer, mais tout de même...

Vous croyez vos compatriotes capables d'une telle ignominie ?

— Oh ! oui ! Leur violence dépasse en imagination ce que vous pouvez penser. Mais il y a également en eux des réflexes délicats les plus inattendus. Vous n'en croyez rien ?

— Jusqu'à présent, je n'ai pas pu juger sur pièce.

L'autre soupira.

— *Señor*, je crois que vous ne comprendrez jamais ce pays, et je vous conseille de l'éviter désormais si vous en ressortez.

CHAPITRE XIV

Le lendemain, ils pénétrèrent à Merida en même temps que les maraîchers apportant leurs légumes à la ville. Ils circulaient lentement au milieu des carrioles et des vieilles camionnettes, souvent arrêtés par des attroupements.

— Pourquoi votre ami veut-il pénétrer dans la ville ? demanda Odile à Chiva. Nous aurions pu l'éviter.

Le cul-de-jatte fumait, installé entre les valises qui lui servaient d'accoudoir.

— Il a une course à faire, paraît-il. Je n'en sais pas plus long que vous.

Odile prit un air indifférent.

— Peut-être connaît-il quelqu'un ici ?

— Peut-être, répliqua Chiva sur le même ton en allumant une cigarette. J'espère qu'il nous arrêtera dans un endroit où nous pourrions acheter des rafraîchissements.

— Une fille ?

— Pourquoi pas.

Vergara réussit à garer la camionnette non loin de l'Alcazar, dans une place encore à l'ombre. Il sauta à terre et contourna la camionnette pour venir leur parler.

— Je n'en ai pas pour longtemps, certainement. Une petite demi-heure, trois quarts d'heure au plus.

— Vois-tu une marchande de limonade, dans le coin ? Si oui, va acheter quelques bouteilles fraîches. Nous crevons de soif sous cette toile.

— Bon, un instant.

Il revint avec une demi-douzaine de sodas, et Chiva entreprit de les ouvrir joyeusement. Vergara disparut et Odile, qui regardait par une fente de la bâche, ne sut dire où il avait filé. Elle accepta une bouteille et la but par petites gorgées, les yeux fermés. Brusquement, elle les ouvrit très grands, regarda autour d'elle. Que faisait-elle dans cette camionnette au milieu de ces objets volés, en compagnie de deux assassins. Qu'espérait-elle ? Qu'attendait-elle ? Une rougeur violente

monta à ses joues.

— Je vais faire un tour, dit-elle.

Chiva se contenta de la fixer.

— Vous n’y voyez pas d’inconvénients ?

— Aucun.

— Peut-être que j’aille à la police ?

Il soupira.

— Faites-le, mais ne le dites plus. Pour la grâce de Dieu, laissez-moi vivre jusqu’au bout. À quoi sert de me torturer ?

Sans répondre, elle sauta à terre, s’éloigna vers le marché. Elle acheta une tranche de pastèque dans laquelle elle mordit à pleines dents. Le jus colla à ses lèvres et à ses doigts, et elle se nettoya plus loin à une fontaine. Un gamin tirant un aveugle par la manche s’approcha d’elle, la main tendue. Elle lui donna quelques pesetas. Plus loin, il y avait d’autres mendiants, et elle aperçut même un vieillard cul-de-jatte qui longea l’ombre d’un mur dans une caisse à savon, équipée de gros roulements à billes.

Elle le suivit, le vit s’immobiliser près d’une borne d’angle et rouler une cigarette. Longtemps, elle l’observa jusqu’à ce que l’infirme s’en rende compte. Tout de suite, il esquissa le geste de mendier, mais elle glissa dans une autre rue. Il ne lui restait que quelques pièces dans la poche de sa jupe, et elle ne savait même pas par quel miracle puisqu’elle avait tout perdu depuis l’accident. Elle acheta un journal, en parcourut les gros titres avant de le glisser sous son bras.

Dans une rue étroite et très commerçante, elle aperçut Vergara qui revenait, ployant sous le poids d’un énorme carton. Pour le porter, il utilisait une grosse corde qui passait par-dessus son épaule.

— On dirait que c’est lourd, cria-t-elle joyeusement dans son dos.

Il se retourna et la découvrit. Ses sourcils épais se froncèrent.

— Vous n’auriez pas dû...

— Qu’y a-t-il là-dedans.

— Une surprise. Pour Chiva.

— Je vous aide ?

— C’est trop lourd pour vous.

Elle marcha à côté de lui.

— J’ai pensé que vous connaissiez quelqu’un ici ?

— À Merida ? Non... Juste cette commission à faire, mais j’ai

trouvé facilement le magasin.

Déjà ils atteignaient la place et, du coin de l'œil, Odile vit que le vieux cul-de-jatte se trouvait toujours au même endroit. Vergara regarda autour de lui avant de marcher vers la camionnette.

— Peur ?

— Sait-on jamais ? Votre signallement a peut-être été donné.

Chiva buvait à une bouteille, l'air très triste. Son visage s'éclaira lorsqu'il les vit entrouvrir la bâche.

— Hé ! Qu'est-ce que c'est ?

— Tire le vers toi. C'est très lourd. On en discutera après. Je vais d'abord sortir de cette ville.

Ils ne se rendirent même pas compte que Vergara manœuvrait difficilement pour se dégager et rouler vers les portes de la ville, tant le gros carton les intriguait.

— Il est très lourd, dit-elle, et Vergara avait du mal à le porter. Surtout parce qu'il est encombrant.

Chiva le souleva.

— En effet, mais il n'y a aucune indication sur le carton. C'est rudement bien fermé.

— Il y a du scotch et de la ficelle partout. Nous n'y arriverons jamais comme ça.

La camionnette roulait dans les faubourgs à une allure insolite. Vergara avait hâte de trouver un endroit pour déballer le colis en toute tranquillité. Il trouva le coin idéal sur la route de Caceres. Il tourna dans un petit chemin, longea une ferme en ruine et pénétra dans l'ancienne cour de la bâtisse sans provoquer une seule réaction. Les lieux étaient abandonnés depuis longtemps, semblait-il. Sautant à terre, il rejoignit ses deux compagnons.

— Je crois qu'on peut y aller ici, dit-il. Poussez le carton vers moi.

Aidé par la jeune femme, Chiva obéit. Vergara chargea le tout sur son épaule.

— Hé ! dis donc, cria Chiva, où vas-tu ?

— Je vous demande une petite minute. Ce ne sera pas très long. Restez là où vous êtes, et tâchez de me garder la dernière bouteille de soda, car j'en aurai bien besoin.

Le cul-de-jatte commençait à s'énerver.

— Je n'aime pas ça. C'est comme les jours de fêtes durant

l'enfance, tous ces préparatifs mystérieux pour un repas un peu plus fourni et quelques jouets décolorés. Enfin, chez nous, c'était ainsi. Mais que fait-il donc ? Une minute ? Il appelle ça une minute ? Et cet endroit ? Une ferme abandonnée ? Tout à l'heure, nous allons entendre des chiens et des coups de fusil, oui. Les gens n'abandonnent jamais rien, même ici, dans l'Estramadure. Vous savez pourquoi les saucisses et le lard sont si bons ici ? Parce que les cochons mangent des vipères et des lézards. En Estramadure et entre Merida et Badajoz, il n'y a pas autre chose. Curieuse réputation, hein ? Le voyez-vous revenir ?

— Non. Il s'est réfugié dans cette grange en partie détruite. J'ai seulement vu un morceau de carton qu'il avait dû lancer dans la cour.

Chiva alluma une autre cigarette, lorgna sur la dernière bouteille de soda.

— Il mériterait qu'on la boive.

— Le voilà.

— Avec quoi ?

— Les mains vides.

Il faisait terriblement chaud entre les ruines. Le visage ruisselant de sueur. Vergara vint s'accouder au plateau. Chiva le regarda longuement, puis lui tendit la bouteille de soda. Son ami la but d'un trait, puis la balança par-dessus son épaule.

— Viens ici.

Chiva se traîna sur la plate-forme jusqu'à Vergara qui tourna le dos. Il s'accrocha à ses épaules et Vergara se mit en marche vers la vieille grange. Odile n'osa pas les suivre et attendit, le cœur battant, ne sachant pas pourquoi elle était angoissée.

Il y eut un grand silence, puis soudain elle aperçut le fauteuil roulant nickelé, et Chiva installé sur le siège qui avançait vers elle à toute vitesse en manœuvrant les grandes roues. Derrière Vergara suivait avec inquiétude le surveillant comme un gosse qui apprend à monter à bicyclette.

— Formidable, hein ! cria Chiva.

Se lançant à toute vitesse, il freina ensuite très sec en saisissant les roues à pleines mains. Le fauteuil patina, dérapa légèrement à la grande satisfaction de l'infirme.

— On peut y ajouter un moteur, n'importe où, la marque est dans toutes les grandes villes. Plus tard, on en mettra un, mais déjà c'est extraordinaire.

Vergara revint vers la jeune femme.

— Il est démontable, et, malgré les explications du marchand et celles de la notice, je n'arrivais pas à le remonter. J'ai rudement travaillé et j'avais peur.

Chiva poussait son exploration dans les recoins extrêmes de la cour, puis revenait à toute allure, l'air radieux.

— Il est d'une douceur et d'une maniabilité... Je suis sûr de pouvoir monter une grande côte sans trop de peine.

— Pour les côtes, il y a un système pour ne pas repartir en arrière.

Odile s'efforçait de maîtriser son envie de pleurer. Elle craignait par-dessus tout de le montrer.

— Tu peux balancer ma vieille caisse à roulettes et mes patins. Je ne veux plus les voir.

— Il y a une trousse d'entretien dans les sacoches, lui cria Vergara tandis qu'il repartait en direction de la route. Fais attention avant de sortir, c'est dangereux.

Chiva disparut à leurs yeux et Vergara alluma une cigarette en souriant.

— Vous avez l'air content.

— Un beau jour, non ?

— Vous aimez faire des cadeaux ?

Vergara regarda le bout de sa cigarette, et elle eut l'impression que son visage s'assombrissait.

— Ça aide beaucoup dans certaines circonstances, les cadeaux.

— Que voulez-vous dire ?

Brusquement, il jeta sa cigarette et posa ses mains sur ses épaules.

— Nous allons nous séparer bientôt. La route que nous allons prendre mène à un village perdu où il n'y a même pas le téléphone. Je me suis renseigné. Il faut parcourir dix kilomètres pour trouver le premier appareil.

Elle l'écoutait et attendait.

— Vous nous laisserez un peu de temps ?

Elle cilla.

— Celui de nous mettre à l'abri. Après... Nous verrons bien.

Faisant le premier pas, elle se colla contre lui. Étonné, il hésita.

— Dans vingt-quatre heures, tout sera différent et vous ne voudrez

même plus vous en souvenir.

— Et puis ? chuchota-t-elle.

Il posa sa bouche sur la sienne, timidement d'abord, puis avec violence, l'embrassa longuement. Chiva qui revenait à fond de train, les découvrit ainsi et se mit à hurler de joie en faisant une arrivée spectaculaire.

— À ce rythme-là, tes pneus ne dureront pas longtemps, dit Vergara.

— Tu sais, je crois qu'avec un bon moteur on peut faire de la route. Et tu dis que c'est facile ?

— Très. À peine une demi-journée d'immobilisation et tu pourras repartir avec.

— Et n'importe où ?

— La marque est largement représentée et, même, nous reviendrons à Merida pour le faire mettre.

— Oui, ce ne serait pas très loin.

Odile écoutait sans comprendre. Les deux hommes avaient certainement un projet précis, mais elle ne voulait pas le savoir. Vergara déclara qu'il fallait partir.

— Grimpe là-bas, dit-il à Chiva. Je vais reculer avec la camionnette et tu pourras rentrer directement dedans.

— Il faudrait un plan incliné.

En faisant un grand détour, il se dirigea vers une sorte de quai servant autrefois à décharger les voitures à chevaux, se hissa dessus et attendit. Vergara recula lentement jusqu'à coller l'arrière contre la murette. Chiva fit glisser habilement le fauteuil dans la camionnette, le fit pivoter et recula dans un coin. Il mit le frein et sourit béatement.

— Montez devant, dit-il à Odile. Je serai très bien tout seul.

Elle obéit et rejoignit Vergara.

— Dernière étape, dit ce dernier.

— C'est loin ?

— Trois bonnes heures. Nous y serons vers midi.

— Tonio...

Il la regarda en coin.

— Je n'ai pas tellement envie de retrouver mon ami et tout le reste.

— Aujourd'hui, demain, mais dans une semaine, un mois ? Lorsqu'il sera trop tard pour revenir dans votre monde ?

Tandis qu'il mettait en route, elle resta silencieuse. Il sortit de la cour, tourna à droite.

— Il y a des moments comme ça, mais je ne crois pas qu'on puisse les prolonger sans danger. Un petit verre d'alcool, c'est bon, et pourtant on ne peut pas boire sans s'arrêter. Tout est ainsi.

Il s'arrêta un peu plus loin, sortit un vieux portefeuille et l'ouvrit. L'adresse se trouvait entre les deux parties : *Couvent de la Merced...*

— Que regardez-vous ? demanda-t-elle.

— Rien. Rien qui vous intéresse.

On lui avait donné cette adresse en même temps qu'il achetait le fauteuil.

— Les bonnes sœurs ont bien du mérite, lui disait le marchand tout en confectionnant le paquet. Songer qu'il n'y a pas que des infirmes, mais des aliénés mentaux et des monstres... J'y suis allé plusieurs fois et je vous assure que c'est terrible.

— Vous avez l'air triste, dit Odile. Est-ce à cause de moi ?

— Oui. Tout sera totalement différent désormais.

Odile se tourna vers la portière où, depuis longtemps, manquait la vitre. Sous ses yeux, l'herbe jaunâtre des bas-côtés défilait à une allure folle, alors qu'ils ne roulaient qu'à cinquante kilomètres à l'heure. Jamais, dans la Ford Mustang, elle n'avait songé à regarder l'herbe du bord de route s'étirer en cheveux interminables. Dans la voiture de sport, elle fixait l'horizon qui se ruait avec une sorte de rage à leur rencontre, explosait silencieusement en taches multicolores qui se perdaient derrière eux.

Vergara rétrograda avec un soin extrême, mais ne put empêcher les pignons de grincer.

— La mécanique est à bout, dit-il. Savez-vous déjà ce que vous allez dire à votre ami ?

Elle secoua ses cheveux blonds.

— Je n'ai rien préparé. Je n'en ai pas envie. Quand ce sera le moment, je trouverai quelque chose ou bien je ne dirai rien du tout.

— Mais la police ?

— Je ne sais pas.

— Lui, il sera furieux, content, soupçonneux ?

Elle rit.

— Tout cela à la fois, certainement, mais je ne peux pas prévoir. D'ailleurs, ça n'a aucune espèce d'importance.

Ils roulaient dans une campagne aride et sèche que la torpeur de midi figeait encore davantage. Les lointains tremblotaient, escamotaient les sierras. Ce que la jeune femme prenait parfois pour un tas de cailloux se révélait être, lorsqu'on s'en approchait, une ferme isolée et déserte. Peut-être y avait-il quelque part derrière ces pierres sèches des yeux inquiets qui les suivaient d'un regard perplexe.

— Le plus heureux de nous trois est certainement Chiva à l'heure actuelle, dit Odile.

Vergara pâlit, porta la main à la poche de sa chemise et étreignit le portefeuille à travers le tissu léger.

— Ce fauteuil roulant, vous aviez toujours rêvé de le lui offrir un jour, n'est-ce pas ?

— Depuis que je suis gosse.

Il avala difficilement sa salive. Il faisait très chaud et sa gorge était sèche.

— Un jour, dans l'une des grandes propriétés de notre village, j'ai vu un vieux débris qui regardait ses ouvriers arroser ses pelouses. Il se promenait dans un fauteuil semblable fait de bois vernis et d'acier chromé. Un moribond plein de fric, alors que José se traînait dans les rues mal pavées avec sa caisse à savon et ses patins de bois. Vous avez vu ses doigts et les paumes de ses mains ? Pleines d'écailles.

C'est très difficile de se déplacer ainsi... Voilà.

Lorsque deux heures plus tard le village apparut à flanc de colline, ils n'avaient plus échangé un seul mot, chacun plongé dans ses pensées. La camionnette s'engagea dans le chemin mal carrossé et grimpa difficilement la dernière côte, rompit de ses pétarades tout un monde de silence séculaire.

Vergara s'arrêta sur la petite place ombragée, désigna l'auberge en face d'eux.

— Je vais vous donner un peu d'argent. Je pense que vous ne serez pas trop mal là, en attendant l'arrivée de votre ami et de la police. La *Guardia Civile* s'occupera également de vous.

Il prit quelques billets dans son portefeuille et les lui tendit. Odile saisit sa main et appuya sa joue contre. Puis elle lui tendit ses lèvres, se sépara brusquement de lui.

— Partez, partez vite, maintenant. Dès que je serai descendue, la

comédie commencera pour moi.

Elle sauta à terre, glissa à l'arrière, écarta la bâche et vit Chiva sur son fauteuil. Elle lui fit un signe de la main, laissa retomber la bâche.

Vergara recula, fit demi-tour et se lança rapidement dans la rue en pente qui permettait de sortir de ce village. Il roula jusqu'en bas de la côte avant de s'arrêter à l'abri des regards.

Chiva le regardait avec surprise.

— Pourquoi tu t'arrêtes ?

— J'aimerais que tu finisses le voyage à mes côtés. Tu peux laisser le fauteuil. Il ne risque rien.

Il grimpa sur la plate-forme, prit Chiva dans ses bras.

— Tu as l'adresse ?

Sans répondre, il le déposa sur la banquette avant, remonta au volant.

— C'est à Merida qu'on te l'a donnée ?

— Oui.

— Le marchand qui t'a vendu le fauteuil ?

— Il connaissait bien, il y est allé plusieurs fois. D'après lui, les sœurs sont bien gentilles.

— Oh ! Te fais pas de soucis. Un mois et demi, ça passera vite. Et puis, avec mon fauteuil, je pourrai me balader. Nourri, logé et soigné, quoi de mieux ? Et puis le reste du temps pour se balader.

— La messe, les vêpres, les prières du soir ?

— Dans l'ombre fraîche de leur chapelle ? Ça ne doit pas être désagréable.

— Les autres ? Les crétins, les mal-fichus ?

Chiva se mit à rire.

— Ils ne m'impressionnent pas. Et puis, on en a connu, non ?

— Pas en si grand nombre, pas entassés les uns contre les autres. Il te faudra dormir, manger, te promener en leur compagnie. Écoute, José, il est encore temps...

— Nous devons nous séparer. Toi, tu files ensuite vers Cadix, et tu t'arranges pour vendre la marchandise un bon prix. Tu achètes un petit magasin dans une rue commerçante. Quelque chose de modeste. Même s'il n'y a qu'une arrière-boutique sans ouvertures. Que nous puissions y installer un matelas et y faire la cuisine. Tu achèteras des animaux et tu feras les installations.

Vergara n'écoutait pas.

— Cela va t'occuper plusieurs semaines. Lorsque tout sera prêt, tu attendras encore un peu. Puis tu tâcheras de trouver quelqu'un de confiance à qui laisser la boutique un jour ou deux. À propos, il vaudra mieux que tu vendes la camionnette et que tu achètes un autre véhicule. N'oublie pas de faire fabriquer un plan incliné pour que je puisse monter à l'arrière avec mon fauteuil. Tu crois que tu trouveras quelque chose de pas cher ?

— Sans difficulté. Un break, par exemple ?

— *Sangre de Dios*, un break, ce serait bien, mais ça te coûteras horriblement cher, non ?

— Je me débrouillerai. Une fois la boutique installée, je pourrais emprunter pour la voiture. On ne refuse pas un prêt à un commerçant installé.

Chiva lui tapa sur la cuisse.

— Tu as raison. Habille-toi comme il faut. Tu dois leur montrer que tu es quelqu'un.

CHAPITRE XV

Le Parisien se montra très heureux de la visite de Roger Bouquet. Il se nommait Pierre Grand et se trouvait dans cette clinique de Grenade où il avait été transporté dès que son état s'était amélioré.

— Deux fractures à la jambe droite, plusieurs côtes cassées et la clavicule brisée. On me croyait mort, comme ma femme.

Sa voix trembla.

— D'ailleurs, j'ai compris qu'il valait mieux qu'elle soit morte... Défigurée...

— Vous conduisiez une Ferrari ?

— Oui. J'ai cru apercevoir des flèches indicatrices après une pancarte de travaux. Il paraît que je me suis trompé et que la fatigue m'a donné des hallucinations.

Roger Bouquet se pencha vers lui.

— C'est ce qu'on m'a dit à moi aussi.

Brièvement, il lui raconta dans quelles circonstances sa Mustang avait fait le grand saut. L'autre l'écoutait avec attention en fronçant les sourcils.

— Curieux, reconnut-il.

— Avez-vous des souvenirs plus précis des instants qui ont suivi l'accident ?

Le Parisien se concentra durant quelques secondes. Un peu de transpiration coulait de la racine de ses cheveux très noirs.

— J'ai dû m'évanouir et puis j'ai eu des hallucinations. J'ai cru entendre le bruit d'une respiration, comme si on venait à mon secours. Puis plus rien, sinon le bruit d'un moteur, au-dessus de moi, qui s'éloignait. Le moteur d'un tacot.

— Un moteur de tacot ?

— Toutes les montagnes répercutent ce bruit.

— Dites-moi, vous a-t-on pris quelque chose ? Il paraît que les épaves sont systématiquement pillées par des bandes de misérables.

— Ils n'ont pas eu le temps, les secours sont venus assez vite, puisque, d'une ferme voisine, on avait entendu le bruit de l'accident.

Deux heures après, on m'extrayait de la voiture, mais il me manque de l'argent. Une bonne trentaine de milliers de pesetas.

— Pas autre chose ?

— Non.

— L'avez-vous déclaré ?

Pierre Grand sourit.

— À la police, non. Voyez-vous, ces gens-là m'ont secouru avec tant de dévouement que je n'ai pas voulu leur attirer des ennuis. Ce n'était certainement pas eux, mais...

— Écoutez-moi, mon vieux. D'autres voitures ont eu des accidents et ont été pillées immédiatement après.

— Immédiatement ?

Le Parisien en doutait visiblement.

— Immédiatement, comme si quelqu'un attendait l'accident, l'avait prévu. Et quand je dis prévu... C'est prémédité que je devrais dire.

— Allons donc !

— N'avez-vous pas parlé de flèches indicatrices, de pancartes « travaux » ?

— Si, mais il paraît que c'est par la suite que je me suis forgé cette hypothèse, pour me justifier, en quelque sorte.

Roger Bouquet secouait la tête.

— Non. Moi, j'ai retrouvé les pierres peintes dans le ravin. On dit que ce sont les cantonniers qui les ont lancées en bas, mais rien ne pourra m'en convaincre. Vous, ils vous ont fait le coup des travaux et à deux ou trois autres automobilistes également.

Comme son compatriote ne paraissait pas convaincu, il insista :

— Pouvez-vous me dire pourquoi tant de catastrophes de la route se sont-elles produites ces derniers temps, uniquement dues à l'imprudence des chauffeurs de voiture de sport ? Pas de berline, pas de familiale, pas de poids lourd.

— Curieux, en effet.

— Vous connaissez ma propre histoire ? Les journaux en ont assez parlé.

Pierre Grand parut gêné.

— Votre amie a disparu ?

— Et dans de telles circonstances que la police m'accuse de l'avoir

tuée bien avant mon accident. Ce dernier ne serait d'ailleurs qu'une tentative de suicide.

— Vous a-t-on volé quelque chose ?

— Non. C'est la preuve qu'il s'est produit un fait insolite.

— Vous avez une hypothèse ?

— Mon amie a dû sortir vivante de ce terrible accident, se précipiter vers ces naufrageurs alors qu'ils descendaient vers l'épave. La présence de cette femme rescapée a dû les affoler.

Mais devant l'air trop poli de Pierre Grand, il ne put continuer.

— Vous ne me croyez pas ?

— C'est-à-dire qu'à partir d'une hypothèse, vous en bâtissez une autre, et ainsi de suite.

— Ne désirez-vous pas venger votre femme ?

— Écoutez, mon vieux, vous allez trop loin.

Roger Bouquet se fit plus conciliant.

— Tenons-nous-en aux faits certains. Vous avez vu des flèches et on vous a pris de l'argent.

— Attendez. Je n'ai pas seulement vu des flèches, mais également de ces tréteaux munis de cataphotes... Cela m'a étonné, car, sur les routes secondaires, les cantonniers ne prennent pas tant de précautions, en général.

Cette dernière phrase fit plaisir à Roger Bouquet.

— Vous voyez que tout cela est étrange.

— À condition que je n'aie pas eu d'hallucinations.

— Je vais vous laisser. Essayez de vous concentrer là-dessus, et si quelque fait nouveau revient à votre mémoire, téléphonez à mon hôtel. Je vous laisse ma carte.

*

Un peu avant midi, Roger Bouquet engagea sa Seat 600 de location dans le chemin conduisant à une petite ferme, non loin de la route du *Parador*. Les gens qui habitaient là, un couple avec leurs trois enfants, élevaient uniquement des poulets, car leurs terres n'étaient pas suffisamment fertiles.

Roger Bouquet leur parla de la route du *Parador*, leur expliqua qu'il avait eu un accident dans la partie la plus difficile où les virages devenaient dangereux. Il se montra prudent, poli et attentif, en fut récompensé.

— Durant plusieurs jours, on a vu passer une camionnette très ancienne. Il y a des tacots en Espagne, dit l'élèveur, mais je n'en avais pas vu un pareil depuis longtemps. Il y avait deux hommes dans la cabine. Ils montaient vers le *Parador*, mais y restaient suffisamment longtemps pour qu'on pense qu'ils y passaient la nuit. Peut-être des peintres ou des maçons qui avaient un chantier à l'hôtel.

— Une camionnette ?

L'élèveur ne put lui en donner une description exacte. Bouquet le remercia et décida d'aller déjeuner au *Parador*. Il apprit au cours du repas, en discutant avec la serveuse, qu'aucune réparation n'était en cours dans l'hôtel.

— Surtout pendant les mois d'été, dit la jeune femme. On attend l'hiver, pour cela.

— Vous n'avez jamais vu une camionnette très ancienne avec une bâche rapiécée ?

Elle secoua la tête, et il n'insista pas.

Du *Parador*, il essaya de savoir où pouvait aller la camionnette lorsqu'elle s'engageait sur la petite route, mais jusqu'à la nationale, il ne découvrit aucune explication.

L'inspecteur Coloma l'attendait au bar, devant un verre de cognac espagnol. Bouquet le rejoignit en essuyant son visage. La chaleur devenait horrible, en ce début d'après-midi.

— La route n'a pas été refaite depuis un ans, et les cantonniers n'ont jamais balancé de pierres peintes dans le ravin, dit Coloma. J'en ai eu la certitude ce matin.

Bouquet commanda un jus d'orange en souriant.

— Moi aussi, j'ai du neuf.

Pour l'instant, il ne lui parla que de la camionnette.

— Que faisait-elle sur cette route, puisqu'elle ne conduit qu'au *Parador* ?

Le policier quitta le bar et revint avec une carte d'état-major qu'il avait prise dans sa voiture.

— Les cartes routières sont bien utiles, mais rien ne vaut le détail de celles-ci.

Ils ne trouvèrent rien, sinon l'entrée d'une mine abandonnée depuis quelques années.

— On peut quand même aller y faire un tour, non ?

— Attendez, gémit Coloma, que la chaleur soit moins forte. Le

soleil se couche tard, et nous aurons tout le temps de faire nos recherches vers six heures.

Cette partie de la montagne se trouvait dans l'ombre lorsque les deux hommes descendirent de la voiture du policier, devant les buissons qui cachaient l'entrée de la mine. Bouquet y pénétra le premier et découvrit une boîte de conserves vide.

— Elle est récente.

Le policier regarda autour de lui. Il y avait quelques bouteilles vides, d'autres boîtes de conserves et des traces de roues.

— Pneus usés. Des gens ont vécu ici un certain temps, mais ça ne signifie pas grand-chose.

Puis il ramassa une petite clé nickelée et l'examina avec soin.

— Clé de valise.

— Ils entreposaient leur butin ici, dit le Français avec une excitation de plus en plus grande.

Ce fut Coloma qui découvrit les graines et les petites crottes.

— Un oiseau. Et en cage, certainement. Je crois même qu'il était accroché ici à ce clou, et que, parfois, en prenant son bain, il projetait tout cela hors de sa cage.

Il paraissait amusé.

— Des bandits sans pitié qui se promènent avec un oiseau. Vous avez déjà vu ça, *señor* ?

Le Français furetait dans tous les coins, et il découvrit un film de photographies oublié dans un coin obscur, le rapporta triomphalement à Coloma.

— Nous pouvons les faire développer dès ce soir, dit le policier sérieusement ébranlé. De toute façon, l'utilisation de cette mine comme lieu de séjour est déjà un fait très suspect par lui-même.

— Si nous allions faire un tour dans ce puits, fit Bouquet en désignant l'échelle de fer.

— Très peu pour moi. Les échelons doivent être rouillés. Les occupants n'ont pas pu s'égarer jusqu'en bas. Ils se contentaient d'occuper l'entrée de la mine.

Il sortit pour examiner à nouveau le carton jaune contenant le film de photographies. À l'intérieur, on commençait par ne plus rien y voir. Il remarqua la petite étiquette blanche.

— Le prix est en francs..., français, certainement.

Son visage perdait de son impassibilité.

— Je crois que nous avons découvert là quelque chose de très important. Que ferait ce film dans cette mine, si nous découvriions que les propriétaires ne sont jamais venus dans le coin.

Roger Bouquet fut heureux de regagner sa chambre. Il prit une longue douche, se changea entièrement de vêtements. Il s'apprêtait à passer à table vers neuf heures du soir, selon la coutume locale, lorsque Coloma pénétra dans la salle à manger où un immense ventilateur central essayait de brasser l'air brûlant sans grand résultat. Le policier paraissait très satisfait.

— Les photographies ont été développées, et nous savons de qui il s'agit. L'homme et la femme qui figurent sur les clichés ont trouvé la mort dans un terrible accident, voici bientôt quinze jours, dans le nord, à une centaine de kilomètres.

Le Français garda tout son calme, mais il exultait.

— De plus, nous avons retrouvé des commerçants se souvenant de la camionnette vétuste transportant deux hommes et ayant une bâche rapiécée. Nous avons le témoignage d'un pompiste et celui de deux commerçants en alimentation. Il semble que ce soit toujours le même homme qui effectue les achats. Un type assez grand et brun, ressemblant un peu à El Cordobés, si on ne tient pas compte de la couleur des cheveux.

Il sourit.

— Ici, les gens remarquent vite un homme qui ressemble à une vedette de l'arène.

— Mais il n'est plus dans la région ?

— Nous avons transmis le renseignement à toute l'Espagne. Nous donnons la description de la camionnette et celle du sosie d'El Cordobés. Nous aurons rapidement des résultats. La coordination de nos polices n'est pas une utopie. Je n'ai pas manqué de signaler que l'homme était très dangereux.

Il alluma un petit cigare noir.

— Ils ont dû transférer ailleurs le siège de leurs activités en emportant leur butin. Il y en avait certainement pour plusieurs centaines de milliers de pesetas. Si nous avons vu juste, *señor*, nous allons empêcher que ces naufrageurs réussissent à nouveau leurs coups dans une autre partie du pays.

— Et mon amie Odile Roy ? s'impacienta Roger Bouquet.

— J'ai lancé également un ordre de recherche la concernant,

expliquant qu'elle pouvait être gardée comme otage par ces bandits.

— Vous croyez qu'ils ne sont que deux ?

— C'est difficilement croyable.

— Nous n'avons aucune idée de la façon dont ils s'y prenaient pour descendre jusqu'aux épaves. En ce qui concerne ma voiture, il s'agit tout bonnement d'un exploit.

CHAPITRE XVI

La sœur examinait chaque vêtement qu'elle sortait de la valise en carton bouilli, le plaçant sur la pile après un hochement de tête. De temps en temps, son regard noir et intelligent se posait sur le fauteuil roulant de Chiva, comme si elle trouvait sa présence insolite.

Vergara sortit les billets qu'il avait préparés et les tendit à la deuxième sœur qui assistait à la scène, immobile de l'autre côté de la table.

— Deux mille pesetas, dit-il. C'est tout ce qu'il possède.

Durant la dernière partie du voyage, les deux amis avaient discuté âprement au sujet de l'argent qu'ils donneraient au couvent. Chiva refusait qu'il donne plus de mille pesetas, mais Vergara craignait que son ami ne soit mal traité s'il ne donnait pas davantage. De plus, il l'avait forcé à cacher quelques billets sur lui.

— Très bien, dit la sœur. Mais l'ennui, c'est ce fauteuil. La plupart de nos protégés sont démunis de tout et ne possèdent pas de tels instruments.

Chiva crispa ses mains sur les roues de son fauteuil et regarda fixement devant lui.

— C'est le cadeau d'une personne très riche de la région de Murcie, dit soudain Vergara. Elle est très bonne et a promis de venir voir mon ami prochainement. Très certainement, elle fera un don au couvent.

Le cul-de-jatte tourna la tête vers lui et eut envie de sourire. Vergara venait de lui faire un clin d'œil rapide. Heureusement qu'il avait eu cette idée. Les deux sœurs échangèrent un regard, puis celle qui avait pris l'argent inclina la tête.

— Eh bien ! je pense qu'elle sera contente de voir que son protégé se trouve si bien parmi nous. Comment se nomme cette personne ?

Puis elle se hâta d'ajouter :

— Nous pourrions lui donner des nouvelles de votre ami.

— Mais il s'en chargera lui-même, puisqu'il a appris à écrire. La personne en question se nomme Doña Isabel Larega, Sein Pedro de Salinas, pas très loin de Murcie.

Une lueur amusée illumina l'œil de Chiva. Doña Isabel était la

propriétaire d'une fonda crasseuse, une vieille femme laide comme une chouette et maligne comme le diable. Elle comprendrait vite, si les sœurs lui écrivaient au sujet de Chiva, et se chargerait de leur donner le change.

— Signez ici, dit la sœur.

Vergara lut le texte imprimé de la décharge, mais ne signa pas tout de suite.

— Si un jour mon ami désire sortir d'ici pour vivre à nouveau dans le monde ?

La sœur pinça ses lèvres déjà minces.

— Nous sommes le refuge des déshérités et, en général, ils se trouvent très bien chez nous et ne désirent pas retrouver la vie misérable qui fut la leur.

— Je comprends très bien, dit Vergara, mais peut-être pourrai-je le reprendre avec moi plus tard, lorsque ma situation se sera améliorée. J'ai de solides espoirs.

— Il suffira que vous reveniez le chercher. Vous ou une personne que vous désignerez par lettre. La présence de votre signature, dont nous aurons un modèle, nous suffira.

Vergara regarda Chiva. Ce dernier inclina la tête et il signa avec soin. Après quoi, il eut hâte de partir. La main de Chiva serra fortement la sienne et il sortit du couvent, remonta à son volant sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Lorsqu'il se retrouva sur la route de Séville qui, au-delà de cette ville conduisait à Cadix, il crut avoir rêvé les derniers événements. Il y avait eu quelques difficultés au sujet de Tico, le canari, mais Chiva avait promis de s'en occuper personnellement et de fournir sa nourriture. La nuit, le petit oiseau restait au-dehors dans un coin abrité du couvent.

Lorsque la nuit fut totalement venue, il décida de chercher un coin pour manger un morceau et dormir quelques heures. Il se mit alors à penser à Odile Roy et plus rien ne put l'en distraire. Il continua de rouler sur cette route à grande circulation où le moindre contrôle policier pouvait le mettre en danger.

Il s'isola sur l'un de ces petits chemins qui partent en direction de la sierra, paraissent vite s'épuiser et se perdre en une sorte de piste pour mulets. Il mangea un morceau de pain et de saucisson, but plusieurs gorgées de vin, chercha ensuite le sommeil. Chiva et Odile le hantaient dans cette nuit silencieuse vide du plus petit bruit. Il n'y avait même pas d'insectes dans la pierraille.

Lorsqu'il s'éveilla, c'était l'aube. Il se rasa tant bien que mal, essaya

de trouver une chemise un peu plus propre que les autres, ouvrit l'une des valises luxueuses et trouva ce qui lui convenait. Un polo très léger de couleur bleue.

Trois heures plus tard, il pénétrait à nouveau dans les rues étroites du village, immobilisait la camionnette sur la petite place. Les mains dans les poches, faussement désinvolte, il s'approcha de l'auberge, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Une grosse femme balayait le sol en terre battue autour de quelques tables en bois. Il fit cliqueter le rideau en perles lorsqu'il entra.

— Je peux avoir du café ?

La grosse femme le regarda fixement, puis disparut dans sa cuisine et revint avec une grosse cafetière et un bol.

— Du lait ?

— De vache ?

— De chèvre.

— Non, merci. Je... La Française est toujours ici ? Celle qui est arrivée hier à midi.

— Elle dort.

Vergara regarda l'escalier.

— Il faut que je la voie.

— Lorsqu'elle descendra.

Il ne dit rien, but son café et posa l'argent sur la table. Puis il se leva, se dirigea vers l'escalier.

— Vous ne pouvez pas monter maintenant. La *señora* dort encore.

— Quelle chambre ?

Mais la grosse femme se buta et il sut qu'il n'en tirerait rien. Il monta les escaliers et découvrit un couloir sur lequel donnaient quatre portes. Il frappa à la première et ouvrit. Il n'y avait personne et le lit était défait. Dans un rayon de soleil, dansaient des poussières. Il recommença à la seconde, mais ne put ouvrir.

— Odile. C'est moi, Vergara.

Mais il n'entendit rien. Une porte s'ouvrit dans son dos et il vit son visage.

— Vous êtes revenu ?

— Odile.

— N'entrez pas. Laissez-moi le temps de me recoucher.

Le poids de son corps faisait glisser la porte et elle ne pouvait plus résister.

— Partez, dit-elle. Dès hier au soir, j'ai pu envoyer un message à mon ami. Des gardes civils m'ont interrogée. Ils vont revenir ce matin. Si vous restez ici, ils vous arrêteront.

— Laisse-moi entrer.

Elle céda et il referma la porte derrière lui. Odile était nue devant lui. Il tendit les bras, sentit sa peau chaude sous ses mains.

— Tonio, il faut partir.

Il la poussa vers le lit, tomba sur elle. Les bras d'Odile se refermèrent sur lui.

— Il faut que tu partes maintenant. Dans une heure, il sera trop tard...

Ce fut les mots qu'il entendit ensuite, lorsqu'il sortit d'une courte somnolence. Il chercha les lèvres d'Odile pour l'empêcher de parler et la sentir à nouveau devenir consentante.

— C'est de la folie... Tu as gâché toutes tes chances... Celles de Chiva. Je n'ai pas parlé de lui pour éviter une identification rapide... plus tard peut-être... Je ne sais pas. J'ai parlé de deux hommes. Mais les gens du village avaient vu la camionnette. L'aubergiste aussi. Il faut que tu partes vite.

— Chiva n'est plus avec moi.

Elle le fixa avec stupéfaction.

— Ne te fais pas de souci pour lui. Il est bien pour le moment. Nous avons décidé de nous séparer.

— Où est-il ?

Vergara secoua la tête.

— Non, ça je ne peux pas...

Elle souriait.

— Malgré tout, tu es revenu ?

— Tu ne m'attendais pas ?

— Les hommes que j'ai connus ne m'ont pas habituée à tant de courage.

Il haussa les épaules.

— C'est facile. Je savais que tu ne me repousserais pas, alors où est le courage ?

Elle le renversa, lui caressa l'épaule.

— Ton ami doit être heureux de te savoir en vie.

— Ne parlons pas de lui, mais de toi. Il faut que tu partes maintenant.

— À cause de lui ?

— Lui, je m'en fous. Ce que je veux, c'est te savoir en vie, libre. Chiva, tu penses à lui ?

Vergara quitta le lit.

— Tu as raison.

— Écoute, je vais rentrer en France. Mais je reviendrai un jour.

Il sourit en secouant la tête.

— Je ne crois pas.

— Il le faut. Pourquoi ne nous reverrions-nous pas ?

— Pour que tu te rendes compte que je suis Vergara le puisatier, Vergara l'assassin, Vergara le pauvre ? Non...

S'approchant de la fenêtre, il regarda à travers la fente que laissaient les volets mal fermés.

— Personne. Qu'as-tu dit à la *Guardia Civil* ?

— La grosse femme en bas devait s'inquiéter que je sois sans bagages et elle les a alertés. Ils sont venus dans la soirée et m'ont posé quelques questions. J'ai dit que j'avais eu un accident dans la région de Grenade et que deux hommes m'avaient recueillie à bord de leur camionnette. J'ai joué la demi-folle, enfin celle qui est encore choquée après un accident. Ils m'ont dit que j'étais très loin de Grenade, m'ont demandé mon nom. J'ai parlé de mon ami, puis j'ai fait semblant de me rappeler de quelques détails. Ils doivent revenir ce matin.

Elle commença de s'habiller.

— Je vais t'accompagner.

— La grosse femme en bas aura des doutes. Déjà, elle ne voulait pas que je monte.

Puis il revint à la fenêtre, pris d'un pressentiment. Il y avait deux gardes qui examinaient la camionnette.

— Hier, ils étaient trois, souffla Odile dans son cou. Je ne vois pas le chef.

— Il doit fouiller à l'arrière de la camionnette. Maintenant, ils savent que je suis suspect.

— La grosse femme ?

— Oui.

Il la repoussa parce qu'elle voulait sortir avec lui, puis la reprit pour l'embrasser.

— Tu n'aurais jamais dû revenir, dit-elle les larmes plein ses yeux.

— Ne t'inquiète pas. Jamais...

En quelques bonds, il fut en bas de l'escalier. La grosse femme se tapissait dans la cuisine. Elle protégea son gros visage de ses malins épaisses, mais il ne l'approcha pas.

— On peut passer par-là ?

— Non. C'est une cour sans issue.

C'est alors qu'il aperçut le fusil accroché dans un coin, en partie caché par une armoire. Il alla le prendre, sourit. Un fusil de chasse à deux coups.

— Les cartouches ? On chasse le sanglier, ici, hein ? Chevrotines...

Le regard de la grosse femme le guida vers un buffet. Il ouvrit deux tiroirs avant de découvrir la boîte. Il puisa dedans, arma le fusil, glissa le reste des cartouches dans sa poche.

Le fusil au creux du bras gauche, il se planta derrière le rideau de perles. Les trois gardes civils demeuraient invisibles. Il se baissa et vit leurs bottes derrière la camionnette. Le contenu de celle-ci devait surprendre les policiers.

Les fils de perles glissèrent silencieusement sur lui tandis qu'il avançait vers la place. Tout au fond, il y avait un groupe d'hommes, à distance respectueuse des policiers. Des gens du village qui sauraient rester indifférents.

Il marchait lentement, et les trois policiers n'avaient pas encore découvert sa présence. S'il pouvait les surprendre et les désarmer, il pourrait filer.

Son premier objectif fut le platane le plus proche, un arbre au tronc énorme qui pouvait en dissimuler deux comme lui. Il s'écrasa contre les bosses, sourit en pensant aux seins durs d'Odile. Il se retourna vers l'auberge, crut l'apercevoir entre les volets de sa chambre. Puis il jeta un coup d'œil aux gardes civils. Les trois hommes, occupés à fouiller les valises et à examiner les objets de toute nature entassés dans le fond, ne se rendaient même pas compte de sa présence.

Tranquillement, il put atteindre un deuxième platane et se rapprocher d'une dizaine de mètres. La camionnette n'était plus qu'à

deux arbres de lui. Plus loin, les hommes du village le regardaient faire tout en feignant de discuter entre eux. Il ne savait pas s'il pouvait compter sur leur silence. Dans certains pays, on détestait la *guardia civil* ; dans d'autres, elle était toujours bien accueillie. Surtout chez les paysans riches, mais ceux-là n'avaient pas l'air de nager dans l'opulence.

Il n'attendit pas aussi longtemps pour se risquer vers un troisième platane. Le tronc n'en était pas très gros, comme si la présence des autres l'avait empêché de prospérer. Il se mit de profil et examina sa camionnette. De temps en temps, apparaissait sur la gauche la manche d'un des policiers. Il regarda plus loin et aperçut la jeep qui les avait conduits jusqu'ici. Jusqu'à présent, il ne l'avait pas remarquée et elle lui posait un problème. Même s'il les désarmait, ils pourraient le poursuivre. Peut-être arriverait-il à crever les pneus d'un coup de couteau ou, au pire, en tirant dedans.

Encore un arbre à atteindre puis il se démasquerait, serait sur eux avant qu'ils ne puissent prendre leur carabine. Seul le chef devait porter un pistolet plus facile à dégainer. Il respira plusieurs fois profondément, avant de se décider. Les trois hommes murmuraient sans arrêt, certainement au sujet du butin qu'ils inventoriaient.

L'un des gardes l'avait aperçu alors qu'il quittait le premier platane, à travers l'un des trous de la bâche. Son chef leur avait recommandé le calme.

— Il est armé.

— Laisse-le approcher. Cet homme est dangereux et je tirerai sur lui lorsqu'il sera suffisamment proche.

— S'il tire à travers la bâche, il risque de nous avoir tous les trois.

— Non, répondit le chef. Je le tuerai avant. Grenade nous a prévenus qu'il était dangereux. Des forces de police arrivent vers ici. Il n'a aucune chance de s'en tirer.

Ils parlaient comme dans un confessionnal, sans que leurs lèvres bougent.

— Il va quitter le platane.

— Je vois, dit le chef en prenant son pistolet.

Lorsque Vergara se lança en avant, le policier tira deux fois, crut qu'il avait manqué sa cible. L'homme continua sur sa lancée et atteignit le platane qu'il étreignit à pleins bras. Les trois gardes voyaient ses mains de chaque côté.

— Il a laissé tomber son fusil, dit l'un d'eux.

— Regardez. Les mains glissent le long du tronc.

— Je crois que vous l'avez eu, chef.

Le chef garda son pistolet à la main et quitta l'abri de la camionnette pour s'approcher de Vergara. Ce dernier était tassé au pied de l'arbre, et même dans la mort ses mains se cramponnaient aux énormes bourgeons du platane.

Un des gardes civils le tira en arrière avec beaucoup de peine pour lui faire lâcher prise. Le grand corps retomba sur le côté.

— C'était un assassin et un voleur. Mais où se trouve son complice ? Peut-être dans l'auberge ?

— Il va prendre la Française pour otage.

— Non, la voilà !

Odile venait de fendre le rideau de perles.

— Vous n'avez rien à craindre, *señora*, il est mort. Votre mari est prévenu et vient vous chercher. Nous venions vous l'annoncer lorsque nous avons vu la camionnette.

— Est-ce que le complice est dans l'auberge ? demanda un des deux gardes.

Mais la grosse femme apparaissait à son tour, le visage encore décomposé par la peur.

— Il était seul.

— C'est curieux, ça, dit le chef. Pourquoi est-il revenu, alors ?

Il se dirigea vers Odile pour lui poser la question, mais elle fit demi-tour et remonta dans sa chambre.

— Je ne comprends pas, dit la grosse femme. Il est monté là-haut, y est resté près d'une demi-heure. J'avais peur qu'il ne la tue.

— Il voulait certainement l'intimider, dit le chef, l'empêcher de parler, mais c'était trop tard. Lui et son complice sont recherchés dans toute l'Espagne depuis hier. Nous avons son signalement précis, ainsi que celui de la camionnette.

Puis, de son mouchoir, il essuya son front.

— Il y en a pour des centaines de milliers de pesetas, dans la camionnette. Et certainement aussi dans son portefeuille.

CHAPITRE XVII

Chiva glissa la cigarette entre les lèvres de son compagnon, lui donna du feu. L'homme avait eu les deux bras broyés par une machine agricole, dans un vaste domaine du Sud. Il y avait six ans qu'il séjournait au couvent.

— Tu veux que je pousse ton fauteuil à l'ombre ?

— Non, dit Chiva, je me débrouille seul.

Il roula jusqu'à l'ombre de la terrasse d'où l'on découvrait le tout petit village.

— Et tu crois que ton copain reviendra te chercher au mois d'août ? dit-il brusquement.

— On se connaît depuis toujours, et il n'a jamais manqué une seule promesse.

— Moi, c'est mon frère qui devait venir me chercher, et je l'attends encore. Ils ne viennent jamais me rendre visite. Juste une lettre pour la Noël et un petit mandat.

Dans la cour intérieure, les débiles mentaux hurlaient sans arrêt. Ils n'étaient jamais admis sur la terrasse trop dangereuse.

— Pourquoi reviendrait-il, puisqu'il t'a conduit ici ? attaqua à nouveau le manchot. S'il t'aime tant, il n'avait pas besoin de se débarrasser de toi, même pour quelques semaines.

— Je l'aurais gêné. Il va régler une affaire et, lorsque tout sera prêt, il reviendra me chercher. Une petite signature et, hop, il m'embarquera dans son break.

— Quelle marque ?

— Ça, je ne n'en sais encore rien, mais ce sera une belle voiture, tu peux lui faire confiance.

— Et cette affaire importante, qu'est-ce que c'est ? fit l'autre en avançant son menton mal rasé.

Chiva trouvait qu'il se négligeait un peu trop. Il lui avait proposé de le raser aussi souvent qu'il le voudrait, mais le manchot semblait se complaire dans la crasse.

— Une affaire de gros sous.

— Pas de femme ?

Chiva rit.

— Certainement pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Dernièrement, il en a connu une belle. Mais c'était une étrangère fortunée. Entre eux, c'était pas possible, tu comprends ?

— Je comprends.

— Alors, il n'est pas près de l'oublier. Moi, je suis en quelque sorte sa seule famille.

Le manchot ricana :

— Moi aussi, je suis la seule famille de mon frère, mais tu vois ce qu'il en fait de sa famille. Il la laisse pourrir ici, dans ce putain de couvent.

— On n'y est pas si mal.

— Attends que le fric que tu as laissé à l'entrée soit épuisé, et tu m'en donneras des nouvelles. J'ai pas un rond pour le tabac, pour rien. Le dimanche, je rôde autour des familles qui viennent visiter leurs infirmes comme un affamé. Les sœurs me surveillent pour me faire partir. Elles disent que je gêne.

Puis il s'éloigna, les manches de sa chemise coincées sous la ceinture de son pantalon, allant certainement mendier une cigarette ailleurs. Chiva haussa les épaules et ferma à demi les yeux. Tonio avait certainement vendu toute la marchandise et était à la recherche d'une petite boutique. Peut-être l'avait-il déjà trouvée.

— Discute le prix, mon vieux. Dix mille pesetas de gagnées seulement, c'est déjà beaucoup.

Il sourit. Vergara ne s'emballerait pas. Il réfléchissait, ne cédait jamais à un coup de tête.

— Alors, on rêve ?

Le manchot était revenu avec une cigarette roulée à la main entre les lèvres. Certainement, l'un des gnomes qui la lui avait faite. Ils se regroupaient tous les cinq derrière la statue de la madone, tout au bout de la terrasse.

— Ton copain, où est-il parti ? Dans le Sud ?

— Cadix.

— Chouette ville ! Avec les Américains, on y fait de bonnes affaires, paraît-il. Mais les filles y sont garces, toujours à cause d'eux.

Ton copain va y bouffer tout son pognon.

— Ça risque pas.

— T'es bien sûr de lui, hein ?

— Comme d'avoir cinq doigts à chaque main. Tonio, c'est un frère. Depuis que nous sommes tout petits, il s'occupe de moi. On a travaillé ensemble, tous les deux.

— Tu travaillais, toi ?

— On curait des puits. Il me descendait au fond. Il aurait pu aller travailler dans la construction sur la côte... On a préféré foutre le camp.

Le manchot fit changer sa cigarette d'un coin de bouche à l'autre d'un coup de langue habile.

— Et vous aviez une combine ?

— T'es bien curieux, manchot.

— Que veux-tu que je fasse, sinon discuter ? C'est ton copain qui t'a payé ce fauteuil ? Il n'est pas fauché. Ça vaut au moins sept mille pesetas, un truc pareil.

— Plus tard, j'y ferai adapter un petit moteur pour me balader.

— Te balader ? Dans le couvent ?

Chiva ne répondit pas. Il comprenait que l'autre fût mauvais, aigri par l'abandon et par son infirmité. Le manchot n'avait plus aucune sorte d'espoir en l'avenir.

— Ton copain, pourquoi il l'a acheté avant, le fauteuil ? Pour mieux faire passer la pilule, non ?

— Pour que je puisse me déplacer dans le couvent.

— C'est mieux que les boîtes à savon et le fer à repasser. Il va t'écrire, ton copain ?

— Je ne sais pas, dit Chiva. Il n'aura peut-être pas le temps.

— N'ont jamais le temps... Et puis, un beau jour, ils oublient jusqu'à votre existence, s'étonnent presque lorsqu'on leur annonce votre mort...

Chiva continuait de sourire. Comme si Vergara pouvait l'oublier un jour.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
FOUCAULT 126, AV. DE FONTAINEBLEAU KREMLIN-BICÊTRE (VAL-
DE-MARNE)

DÉPÔT LÉgal : 2° TRIMESTRE 1968

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE Référence PTC 380